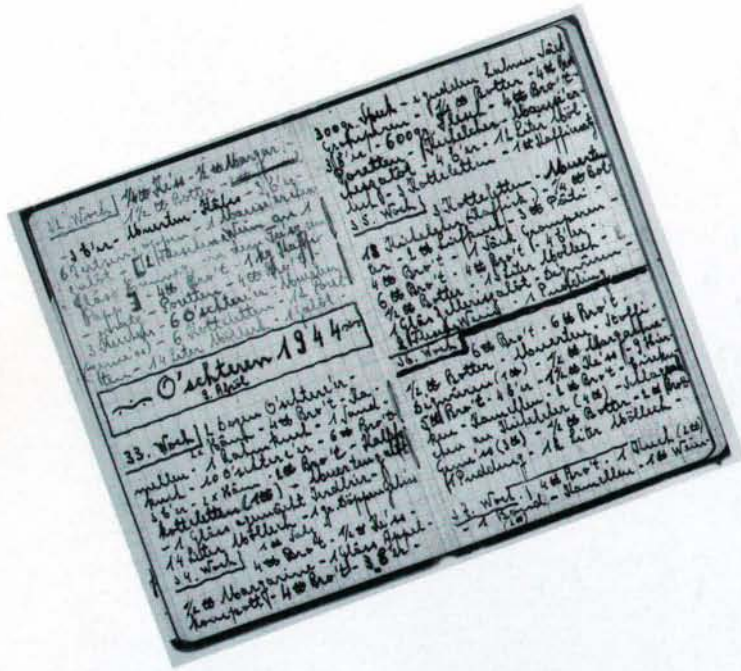


ons stad

Nr 71 2002





Damals

Sie werden immer weniger, die Männer und Frauen, die sich noch ganz genau erinnern können an jene Zeit vor nunmehr über 60 Jahren, als die Souveränität unseres kleinen Staates an einem Frühlingstag innerhalb von wenigen Stunden brutal vergewaltigt wurde, als deutsche Panzer die Schlagbäume der Grenzübergänge wie Strehkhölzer umknickten und Luxemburg von den Nazis "heim ins Reich" geholt werden sollte.

Die, die sich noch daran erinnern, als ob es gestern gewesen wäre, sie träumen immer noch von braunen Uniformen, von Zügen, die sie in die Lager oder an die verhasste Front brachten, wo sie auf der falschen Seite kämpfen mussten.

Sie erinnern sich an Umsiedlung und Angst, an Bomben und Terror, an Standgerichte, an die Villa Pauly, an deutsche Straßennamen, an das Winterhilfswerk, an den Reichsarbeitsdienst, an die Gedelit und an den Gelben Stern, den die Juden an der Brust tragen mussten, ehe sie deportiert und vergast wurden.

Aber sie können auch zurückblicken auf eine Zeit des organisierten Widerstandes, an die Luxemburger Resistenzbewegungen, an den Mut der Bevölkerung eines kleinen Landes, das sich zum Großteil stolz und trotzig der Germanisierung widersetzte und einen Generalstreik anzettelte, wie ihn sich der Herr Gauleiter nicht hatte träumen lassen.

Luxemburg und der Zweite Weltkrieg - das ist inzwischen Geschichte.

Die großartige Ausstellung "...et wor alles net esou einfach" im Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg, die dank des großen Publikumserfolges - weit über 22.000 Besucher wurden gezählt - bis zum 24. November 2002 verlängert wurde, hat jedoch eindrucksvoll bewiesen, dass auch heute noch bei breiten Bevölkerungsschichten ein starkes Interesse an diesem Thema besteht.

Die vorliegende *Ons Stad*-Nummer versucht, dieser Tatsache Rechnung zu tragen.

Und wer offenen Auges durch die Stadt geht - das zeigt u.a. der reich illustrierte Beitrag von André Hohengarten (S. 5-11), der findet sie auch heute noch überall, die Spuren und Zeugnisse aus einem düsteren Kapitel der europäischen Geschichte.

r.cl.



2

Les relations germano-luxembourgeoises durant les années 30

La prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne marque le début d'une nouvelle aire de tension en Europe. En effet les grands desseins d'Hitler en politique étrangère, à savoir le rassemblement de tous les Allemands et de toutes les minorités germaniques des divers pays d'Europe dans une «grande Allemagne» et la conquête de «l'espace vital» qui devait se réaliser grâce à l'expansion de l'Allemagne vers les riches terres de Pologne et d'Ukraine, devaient inexorablement conduire vers une nouvelle conflagration en Europe. Une analyse de Serge Hoffmann.



12

La résistance luxembourgeoise (1940-1944)

Quand au matin du 10 mai 1940 les troupes allemandes envahirent le Grand-Duché de Luxembourg en violation flagrante de sa neutralité, les Luxembourgeois durent se résigner à regarder défilier dans les rues des villes et villages la Wehrmacht en rapide progression vers la Belgique et la France. Au soir de ce jour, le territoire luxembourgeois était presque entièrement occupé. Ne voyant venir de contre-attaque française et sans nouvelles du gouvernement, les Luxembourgeois se sentirent abandonnés par ceux en qui ils avaient eu confiance jusque là, les Français d'une part, les hommes politiques luxembourgeois d'autre part. Une rétrospective de Paul Dostert.

16

Desertiert und versteckt

Beispielhafte Kriegsschicksale

18

Shoah in Luxemburg

Ein Rückblick auf die Judenverfolgung von René Clesse.

20

D'Lidd vum Zwangsrekrutierten

vum René Weimerskirch

I-VIII**pages intercalées: Ons Stad Info**

- * La Maison de Gérontologie et de Retraite de Hamm en quête d'une nouvelle identité professionnelle
- * Le service RBS: Formation continue pour le travail avec les personnes âgées
- * «E-Mag»
- * Office Social: Subventions d'hiver
- * Aide au premier logement
- * La bibliothèque municipale, des livres et bien plus....

21

Fir meng Mamm (aus engem laange Bréif)

vum Pol Greisch

22

L'administration municipale: De l'organisation luxembourgeoise au régime nazi

Le 8 juillet 1940, le Collège échevinal se réunit pour tenir une ultime séance dans le vain espoir de pouvoir sauvegarder l'indépendance de nos institutions. Hélas, ce fut peine perdue ! Quatre ans plus tard seulement les autorités de la ville de Luxembourg obtiendraient la restitution de leur administration comme elles l'avaient connue avant la guerre. Une documentation historique de Henri Beck.

24

Däitschfrëndlech

Eng Lëtzebuerger Short-Story vum Josy Braun

25

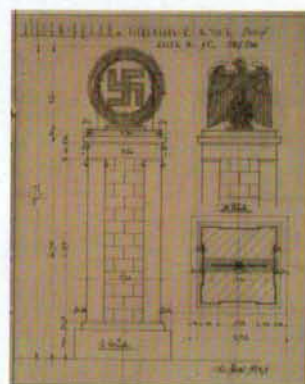
Wenn Deutschland den Krieg gewonnen hätte: Nationalsozialistische Architektur in Luxemburg

Als Mittel zur "Germanisierung" Luxemburgs maßen die neuen Machthaber der Architektur einen besonderen Stellenwert bei. Die Stadt sollte wieder "ein deutsches Gesicht" bekommen. Eine Analyse von Guy Thewes.

30

Die Straßenbezeichnungen der Stadt Luxemburg unter deutscher Besatzung (1940-1944)

von Guy May



33

Les Luxembourgeois et le cinéma allemand au cours de l'Occupation

par Paul Lesch

34

Ein neues Theater für eine neue Zeit? Die NS-Pläne für einen Theater-Neubau in Luxemburg

Eine Recherche von Simone Beck

38

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

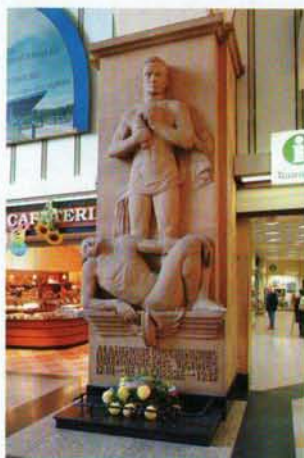
39

Stater Chronik

40

La Collection luxembourgeoise du Musée national d'Histoire et d'Art Foni Tissen: «La Foire»

par Georgette Bisdorff



5

Die Nazi-Gewaltherrschaft in Luxemburg-Stadt

Jeder, der durch Luxemburgs Straßen schlendert, ist so von der Gegenwart befangen, dass ihm der Blick in die Vergangenheit versperrt bleibt. Aber Häuser, Gebäude, Plätze, Straßen, Örtlichkeiten, Denkmäler und Gedenktafeln sind Zeugen vergangenen menschlichen Lebens. Wer sich umsieht, der wird mit dem ganzen Ausmaß des Schreckens konfrontiert, den die Nazis in der Zeit von 1940 bis 1945 in Luxemburg verbreiteten. Hier wird ein Rundweg im Stadtzentrum skizziert, bei dem in kürzester Zeit ein Maximum von Stationen, die an die Nazi-Herrschaft in Luxemburg und ihre Folgen erinnern, besichtigt werden kann. Eine Spurensuche von André Hohengarten.



Ons Stad N° 71 • décembre 2002

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Tirage: 46.000 exemplaires distribution gratuite à tous les ménages de la Ville de Luxembourg La revue ne peut être vendue.

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: imedia
© Photothèque de la Ville de Luxembourg (Batty Fischer, Théo Mey, Tony Krier, Marcel Schroeder, Tony Vaccaro)
Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition: Joseph Beffort S.A., Helfent-Bertrange
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

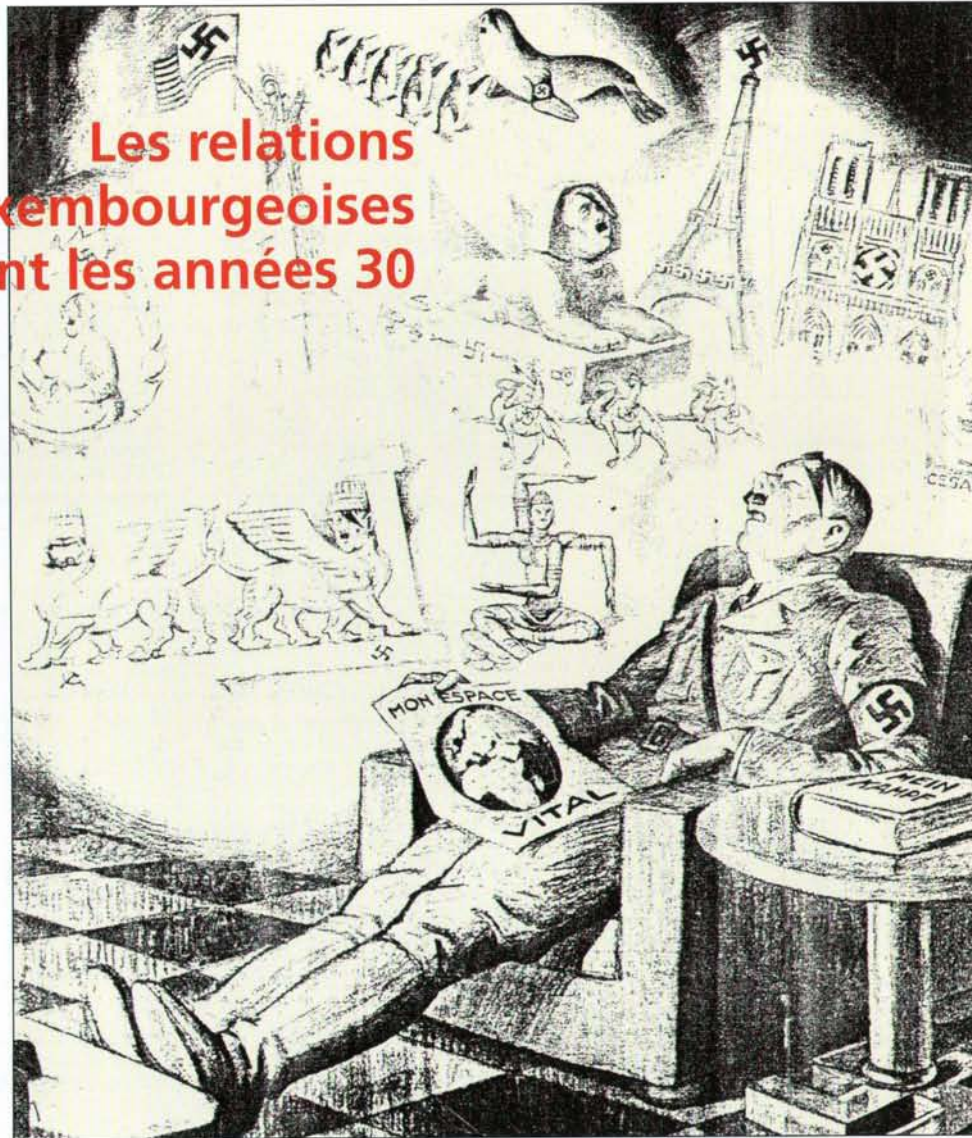
Les relations germano-luxembourgeoises durant les années 30

Le statut de neutralité du Grand-Duché et la situation internationale

La prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne marque le début d'une nouvelle aire de tension en Europe. En effet les grands desseins d'Hitler en politique étrangère, à savoir le rassemblement de tous les Allemands et de toutes les minorités germaniques des divers pays d'Europe dans une «grande Allemagne» et la conquête de «l'espace vital» qui devait se réaliser grâce à l'expansion de l'Allemagne vers les riches terres de Pologne et d'Ukraine, devaient inexorablement conduire à une nouvelle conflagration en Europe.

Le Grand-Duché, entouré de ses puissants voisins, ne vit pas sans inquiétude les menaces de guerre pointer à l'horizon. Certes, par le traité de Londres du 19 avril 1839, l'indépendance du Grand-Duché et son intégrité territoriale avaient été reconnues par les grandes puissances. En 1867 les pays signataires d'un nouveau traité à Londres eurent à cœur de souligner une nouvelle fois l'intérêt général que présenterait l'indépendance luxembourgeoise pour la paix en Europe. Trop longtemps la situation géographique et l'importance stratégique de la forteresse de Luxembourg avaient valu à notre pays de redoutables compétitions étrangères et le danger d'une guerre entre la France et l'Allemagne en 1867, à propos du Luxembourg, avait démontré la nécessité de l'indépendance complète du Grand-Duché et de sa neutralisation sous la garantie affirmée des grandes puissances. Mais que pouvait valoir cette neutralité face à l'appétit insatiable et aux menaces à peine voilées des dirigeants nazis qui, malgré les belles paroles d'apaisement à l'égard de notre gouvernement, considéraient que le Luxembourg était historiquement une terre allemande? D'ailleurs Guillaume II n'avait-il pas envahi le Grand-Duché en 1914, malgré son statut de neutralité? Pourquoi alors fallait-il faire confiance à un homme (Hitler) qui tout au long de sa carrière ne fit que violer les traités existants?

Le Grand-Duché, membre de la *Société des Nations*, pensa être à l'abri des convoitises étrangères, puisque l'article 10 du pacte de la SdN réaffirma la reconnaissance formelle de l'intégrité territoriale et de l'indépendance politique des Etats membres. Mais lorsqu'en mars 1936 l'Allemagne nazie dénonça les accords de Locarno, le principe de la sécurité collective fut peu à peu abandonné par tous les Etats. Tandis que les grandes puissances cherchèrent à assurer leur sécurité par une politique d'alliances, les petits Etats essayèrent de se protéger par une politique d'indépendance et de neutralité.



Pour que son rêve devienne demain son cauchemar, vous souscrivez!

Le bon d'armement, c'est le moyen pour vous de contribuer à la sauvegarde de la civilisation.

C'est ainsi que le gouvernement luxembourgeois reprit ses propres négociations avec l'Allemagne et la France afin d'obtenir des garanties de non-intervention en cas de conflit armé. Des pourparlers laborieux eurent lieu, en 1938 et 1939, tant à Berlin qu'à Paris. Toutefois ils n'aboutirent pas à la signature d'accords à cause de la crise tchécoslovaque (octobre 1938) et polonaise (septembre 1939). Ces pourparlers eurent néanmoins le mérite de faire préciser par l'Allemagne et la France la politique de respect et de garantie que ces deux puissances entendaient pratiquer à l'égard de l'indépendance du Grand-Duché. Malgré les assurances données par nos deux voisins, les appréhensions du gouvernement luxembourgeois étaient loin d'avoir complètement disparu. En effet, il était difficilement imaginable qu'en cas de conflit armé entre la France et l'Allemagne, le Grand-Duché resterait à l'écart de la guerre. Notre pays ne formait-il pas un magnifique couloir d'invasion vers la France? D'autre part il était desservi par un admirable réseau routier et ferroviaire et était gros producteur d'acier ce qui, en cas de conflit, n'était pas à négliger.

Tout au long de la période évoquée, les relations bilatérales entre l'Allemagne et le Grand-Duché restèrent très tendues. Il était bien entendu que, pour sa propre défense, notre pays n'avait que son statut de neutralité que le gouvernement tenta de respecter scrupuleusement.

Luxemburg, 18. Mai. Genug dieser Nazipropaganda. Auch in unserem Mädchenlyzeum sind seit geraumer Zeit Versuche nazistischer Agitation festzustellen. Eine Schülerin der Klasse II., Führerin der „Deutschen Mädels“ im Großherzogtum, hat stündig etwas an den Luxemburgern auszusetzen, führt eine scharfe Judenhetze und belästigt ihre Mitschülerinnen durch ihre Hitler-Propaganda, sowie durch Singen von H.J.-Liedern. Da diese B.d.M.-Jungfrau deutscher Nationalität ist, dürfte es doppelt angebracht sein, daß ihr das Handwerk gelegt und sie seitens der Direktion auf die Pflichten aufmerksam gemacht werde die der Genuß fremder Gastfreundschaft nach sich zieht.



«Hitler spricht...»

Les ingérences des autorités allemandes dans les affaires internes du Grand-Duché

A de nombreuses reprises les autorités allemandes, prétextant la neutralité du Grand-Duché, intervenaient auprès du gouvernement luxembourgeois afin que cessent les prises de position hostiles à l'Allemagne. La presse luxembourgeoise était leur cible principale et le gouvernement luxembourgeois, conscient de la situation précaire du pays, adopta la plupart du temps une attitude conciliante, tout en s'efforçant de ne pas perdre tout à fait la face.

Lorsqu'en janvier 1938 le *Tageblatt* publia une série d'articles sous le titre «Die Meister der Lüge von Cagliostro bis Goebbels», l'ambassadeur d'Allemagne, M. Von Radowitz protesta auprès de M. Joseph Bech, Ministre des Affaires Étrangères. Peu de temps après ce dernier présenta ses sincères regrets à l'ambassadeur d'Allemagne et lui apprit qu'il était intervenu auprès de la rédaction du *Tageblatt* afin de faire cesser, dans l'intérêt des bonnes relations germano-luxembourgeoises, les publications hostiles à l'Allemagne. La même situation se reproduisit peu après, lorsque le *Luxemburger Wort* publia sous le titre «Ein Opfer der Vergewaltigung» un article contre l'annexion de l'Autriche. Lorsqu'en septembre 1938 le *Tageblatt* publia une caricature d'Hitler provenant du célèbre caricaturiste parisien Cabrol, l'émotion outre-Rhin fut à son comble. L'ambassadeur d'Allemagne y vit une offense personnelle au «Führer» et protesta énergiquement auprès des autorités luxembourgeoises, leur demandant même d'engager des poursuites judiciaires contre le *Tageblatt*. La presse internationale, qui s'empara de l'affaire, y vit une ingérence intolérable dans la liberté de presse et d'opinion et craignit qu'une condamnation du *Tageblatt* ne pût éventuellement avoir des répercussions sur la liberté de presse dans d'autres pays. L'ambassade d'Allemagne retira finalement sa plainte, après que le directeur du *Tageblatt* eut déclaré n'avoir pas eu l'intention d'offenser l'Allemagne.

Les autorités allemandes d'ailleurs ne se contentèrent pas de protester contre la publication d'articles parus dans la presse luxembourgeoise, mais intervenaient également à plusieurs reprises contre la parution de périodiques étrangers, notamment contre les hebdomadaires français *France Magazine* et *Marianne* qu'elles voulaient voir interdits de vente au Luxembourg. Ces requêtes furent néanmoins repoussées par le gouvernement luxembourgeois qui mit en avant la liberté de presse garantie au Luxembourg.

En février 1940 l'ambassade d'Allemagne protesta contre la vente au Grand-Duché du livre de Rauschning «Hitler m'a dit», truffé selon elle d'injures à l'égard du «Führer»: Peu de temps après le livre fut retiré de la circulation.

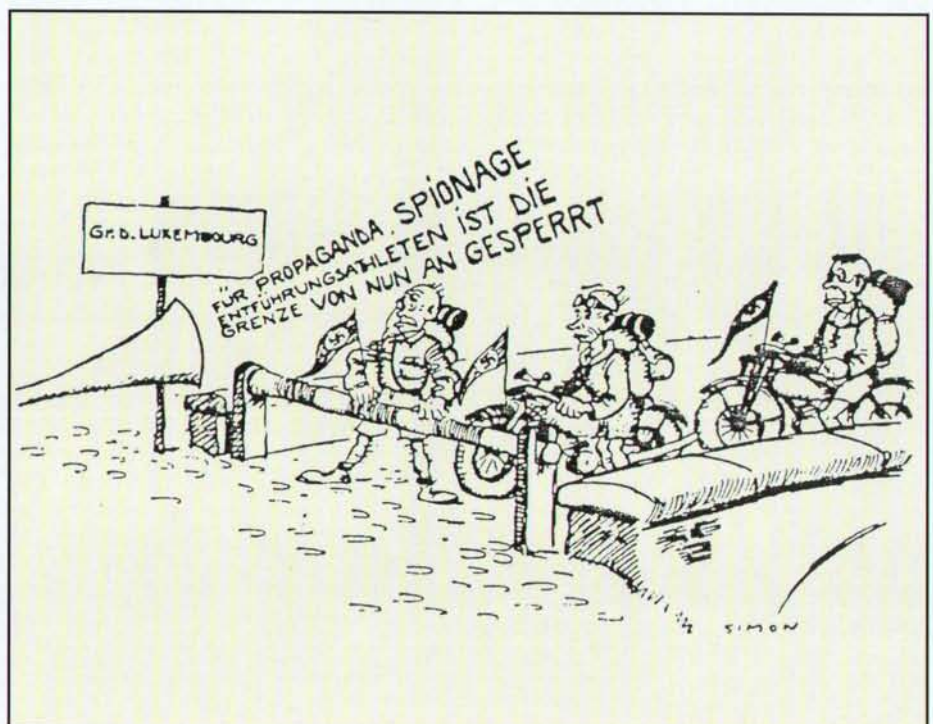
Les foudres allemandes se dressèrent également contre la présentation de films étrangers, hostiles à l'Allemagne. En décembre 1939 M. von Radowitz demanda l'arrêt immédiat de la projection du film français «La tragédie de Marchiennes» présenté à Esch-sur-Alzette. Le gouvernement luxembourgeois céda partiellement aux désirs allemands, en interdisant la projection du film dans les autres localités du pays.

Ces quelques épisodes montrent à quel point les autorités luxembourgeoises, conscientes de la fragilité du statut de neutralité de notre pays, ont dû tenir compte des revendications allemandes. En effet il fallait à tout prix éviter de compromettre non seulement les bonnes relations officielles entre les deux pays, mais également le bon déroulement des négociations internationales concernant notre statut international et nos relations commerciales extérieures.

Les incidents de frontière

Les relations de voisinage entre frontaliers luxembourgeois et allemands commencèrent à se détériorer au lendemain de la prise de pouvoir d'Hitler. Un premier incident grave eut lieu à Schengen lorsque dans la nuit du 16 au 17 mai 1933 une drague, confisquée par les autorités luxembourgeoises, fut enlevée par un commando allemand. Le gouvernement luxembourgeois, convaincu que cet acte constituait une violation flagrante de l'intégrité territoriale du Grand-Duché, protesta énergiquement auprès des autorités allemandes. A plusieurs reprises les habitants des deux côtés de la frontière échangèrent des propos injurieux. Le gouvernement luxembourgeois, dans un souci d'apaisement, invita les communes limitrophes de l'Allemagne à s'abstenir de toute manifestation désobligeante à l'égard des populations et des autorités allemandes.

Au fur et à mesure que la situation internationale se dégradait, les incidents de frontière se multiplièrent. Vers la fin de l'année 1939 plusieurs localités situées le long de la Moselle, notamment Wormeldange, Schengen et Remich durent essuyer des coups de feu répétés tirés par l'armée allemande. Faut-il d'autre part rappeler que les travaux de fortification, entamés par l'armée allemande le long de la frontière germano-luxembourgeoise, firent non seulement craindre le pire à la population luxembourgeoise, mais causèrent également bien des désagréments aux frontaliers, suite aux travaux de dynamitage effectués par les soldats allemands ?



Les activités nazies sur le territoire luxembourgeois

Après la première guerre mondiale, pendant laquelle le Grand-Duché avait été occupé durant de longues années par les troupes allemandes, une germanophobie très poussée s'était manifestée parmi la population luxembourgeoise et beaucoup d'Allemands avaient dû quitter notre pays. Toutefois l'essor économique des années 20 avait entraîné un retour en force de la main-d'œuvre allemande qui, en 1930, comptait environ 23.500 âmes.

Dès 1926 le «Bund der Auslandsdeutschen» (BdA) avait créé une agence à Luxembourg dans le but de regrouper toutes les associations culturelles et sportives allemandes. Celle-ci fut remplacée dès novembre 1933 par la «Deutsche Kolonie», contrôlée en grande partie par des membres du parti nazi (NSDAP) et aidée par diverses autres organisations pro-nazies. La NSDAP, bien que ne comptant que 500 membres en 1938, avait des cellules bien organisées tant à Luxembourg qu'à Esch-sur-Alzette, Differdange, Grevenmacher, Mersch, Diekirch et Ettelbrück. En avril 1934 fut fondée d'autre part la GEDELIT («Luxemburger Gesellschaft für deutsche Literatur und Kunst») destinée à promouvoir la culture allemande auprès de la population luxembourgeoise. S'il est vrai que les soirées littéraires servaient avant tout à mieux faire connaître la culture allemande au public luxembourgeois, certains membres de la GEDELIT ne manquèrent pas de tirer profit de ces manifestations pour vanter les mérites du régime nazi.

Dès l'arrivée au pouvoir d'Hitler les partis de gauche, soutenus par leurs organes de presse, mirent en garde le gouvernement luxembourgeois contre les activités nazies sur le sol luxembourgeois et le *Tageblatt* s'indigna à plusieurs reprises contre le refus des autorités luxembourgeoises d'interrompre les réunions nazies. Les nazis tentèrent également de noyauter les écoles et de recruter des Luxembourgeois, notamment des intellectuels et des étudiants.

La population luxembourgeoise vit avec anxiété ces agissements se multiplier au Grand-Duché. Après le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne (mars 1938) le sentiment d'insécurité s'amplifia encore au sein de la population civile, convaincue que l'Allemagne ne tarderait pas à annexer le Grand-Duché. Les nazis entretenaient d'ailleurs une propagande savamment orchestrée en faveur de la politique hitlérienne, en distribuant clandestinement, non seulement des journaux nazis, mais également des discours du «Führer». A plusieurs reprises les autorités luxembourgeoises protestaient contre la publication d'articles mettant en cause l'indépendance du pays, tandis que la presse de gauche demanda le renvoi des agitateurs nazis.

La campagne antisémite, menée par les nazis et appuyée par certains groupuscules politiques et journaux luxembourgeois, suite à l'immigration des réfugiés juifs au Luxembourg au cours des années 30, inquiétait le gouvernement luxembourgeois ainsi que la communauté israélienne. «Wie festgestellt wurde, hat sich, im Hinblick auf die Ausgabe des Wochenblattes 'National-Echo' eine Empörung unter der jüdischen Bevölkerung der Stadt Luxemburg bemerk-

bar gemacht. Sie protestieren überall an den Zeitungsverkaufsständen gegen den Verkauf dieser Zeitung, welche das Organ der in Bildung begriffenen 'Luxemburger National-Partei' ist.»

Pour terminer mentionnons encore les activités du service de renseignements allemand qui, aidé par quelques Luxembourgeois gagnés à la cause nazie, fournit à l'état-major allemand des renseignements sur les mouvements des troupes françaises. Ses agents prirent d'ailleurs une part active lors des préparatifs de l'invasion de notre pays et provoquèrent le premier incident sanglant à Felsmühle (près de Manternach), où deux gendarmes luxembourgeois furent blessés.

Durant toute la période évoquée, la population luxembourgeoise assista impuissante aux menées nazies. Pour elle, la seule façon d'exprimer sa réprobation face à la politique hitlérienne et aux menaces de guerre était de marquer clairement son attachement à la patrie lors des fêtes du Centenaire de 1939 qui, en période d'accalmie, n'auraient certainement pas connu autant de faste.

Serge Hoffmann

Source bibliographique:

Serge Hoffmann: Les relations germano-luxembourgeoises à la veille de la seconde guerre mondiale et leur incidence sur les festivités du Centenaire de 1939. In: Galerie 7 (1989) no 1, pp. 77-88.



Mai 1940,
rue Notre-Dame:
Evacués!



1942

Die Nazi-Gewaltherrschaft in Luxemburg-Stadt

Eine Spurensuche

Jeder, der durch Luxemburgs Straßen schlenkert, ist so von der Gegenwart befangen, dass ihm der Blick in die Vergangenheit versperrt bleibt. Aber Häuser, Gebäude, Plätze, Straßen, Örtlichkeiten, Denkmäler und Gedenktafeln sind Zeugen vergangenen menschlichen Lebens. Wer sich gezielt auf Spurensuche begibt, wird z.B. mit dem ganzen Ausmaß des Schreckens konfrontiert, den die Nazis in der Zeit von 1940 bis 1945 in Luxemburg verbreiteten. Hier wird nun ein Rundweg durch's Stadtzentrum skizziert, bei dem in kürzester Zeit ein Maximum von Stationen, die an die Nazi Herrschaft in Luxemburg und ihre Folgen erinnern, besichtigt werden kann.

Unser Ausgangspunkt ist die Place d'Armes in der Oberstadt, die symbolisch für Anfang und Ende der Nazi Herrschaft in Luxemburg steht. Hier fand am 6. August 1940 das erste öffentliche Auftreten des deutschen Chefs der Zivilverwaltung (CdZ), Gauleiter Gustav Simon, statt. Vier Jahre später begrüßten hier am 10. September 1944 die Einwohner begeistert die amerikanischen Befreier der 5. Panzerdivision und den Prinzen Félix, etwas später auch den Erbprinzen Jean im Rathaus. An der linken Seite der Hauptfassade des Cercle-Gebäudes (Rue Génistre 2) erinnert eine Gedenktafel aus hellbraunem Marmor an die Befreiung der Stadt Luxemburg am 10. September 1944. Zu Ehren der beiden Prinzen wurde im 1. Stockwerk des Cercle-Gebäudes eine runde bronzene Gedenktafel angebracht.

Gegenüber der Place d'Armes, in der Rue de la Poste 20, im damaligen Café Pfeffer, befand sich der Hauptsitz der *Gedelit*, der Luxemburger



Heute ein Kleidergeschäft:
Über dem ehemaligen Café Pfeffer
(während der Besatzungszeit:
"Gaststätte am Paradeplatz"),
befand sich der Hauptsitz der Gedelit
(Gesellschaft für deutsche Literatur und Kunst).

Café de la Poste: In den dreißiger Jahren ein
"Judenfreies Lokal", das dank Henry Miller in
die Weltliteratur einging.

Batty Fischer

Gesellschaft für deutsche Literatur und Kunst.
Aus ihr sollte eine Reihe bekannter Kollaborateure hervorgehen. Nach dem 10. Mai 1940, dem deutschen Überfall auf Luxemburg, bekam die *Gedelit* vom Chef der Zivilverwaltung die kulturelle Betreuung des ganzen Landes übertragen und wurde als Dachorganisation für die kulturellen Vereine eingesetzt.

Wir gehen nun die Avenue Monterey hinunter. Im damaligen Café de la Poste, Rue Philippe II 19, Kreuzung Rue Philippe II - Avenue Monterey, kam es Ende 1933 durch Anbringen des Schildes *Judenfreies Lokal* zur ersten öffentlichen antisemitischen Manifestation in Luxemburg. Der Zufall wollte es, dass der amerikanische Schriftsteller Henry Miller das Lokal anfangs der dreißiger Jahre besuchte und die Begebenheit in seinem Buch *Quiet days in Clichy* verewigte. So wurde sie weltweit bekannt.

Auf der gegenüberliegenden Straßenseite, im Haus Nr. 28 der Rue Philippe II, befand sich nach dem Krieg der erste Sitz des *Commissariat au Rapatriement*, das am 11. August 1944 geschaffen worden war. Es holte die Tausenden von Luxemburgern, die von den Deutschen ins Ausland verschleppt worden waren, und die sterblichen Überreste der im deutschen Exil Umgekommenen, deren Grabstätte bekannt war, wieder in die Heimat zurück.

Gleich dahinter, in der Avenue Monterey, liegt das Gebäude der alten Hauptpostverwaltung. Nach der deutschen Besatzung kam der Postbetrieb unter die Aufsicht der Reichspostdirektion Trier. In der Eingangshalle, Avenue Monterey 8a, wird auf einer Steinplatte mit einem runden bronzenen Relief, den Kampf des Hl. Georg mit dem Drachen darstellend, der 26 Kriegsoffer der Postverwaltung gedacht. Sie erinnert aber auch an den eineinhalbstündigen Proteststreik einer Reihe von Postlern am 1. September 1942 gegen die Einführung der deutschen Wehrpflicht.

Gegenüber dem Postgebäude, Ecke Avenue Monterey - Rue Aldringen, im alten Gebäude der Bankfiliale der *Dexia-BIL*, wurde am 31. Juli 1940 ein deutsches Arbeitsamt eingerichtet, um Luxemburger Arbeitskräfte anzuwerben, die beim Wiederaufbau im Kreis Saarburg und im Landkreis Trier, später auch in Koblenz, eingesetzt werden sollten.

Nun geht es weiter die Rue Aldringen hinunter. An der Ecke Aldringen - Rue Notre-Dame sehen wir links das Gebäude des *Ministère de l'Education Nationale* (Haus Nr. 29). An der linken Seite des Eingangs Rue Notre-Dame erin-



An der linken Seite
des Eingangs
des Erziehungsministeriums
in der Rue Notre-Dame
erinnert eine Gedenktafel
an die alte Synagoge,
die im Herbst 1943
von den
Nazis zerstört wurde.





1941: Das Postgebäude in der Rue Aldringen. "Prophétie boche" hatte der Fotograf Batty Fischer lakonisch als Notiz unter seinem Bild vermerkt...

nert eine bescheidene Tafel daran, dass hier die von den Nazis im Herbst 1943 zerstörte Synagoge stand. Somit wird indirekt auch dem Leidensweg der jüdischen Glaubensgemeinschaft in Luxemburg gedacht.

Auf der gegenüberliegenden Straßenseite, Rue Notre-Dame 41, liegt das *Casino Luxembourg - Forum d'art contemporain*, das frühere Bürgerkasino. Hier hatte die deutsche Zivilverwaltung das Kameradschaftshaus der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei (NSDAP) eingerichtet, in dem es am 30. März 1943 zu jenem Zwischenfall kam, der zur Absetzung des Gestapo-Chefs Fritz Hartmann führte.

Im früheren Haus Nr. 42, heute Bestandteil der Zweigstelle der *Banque Générale du Luxembourg*, hatte sich das Nationalsozialistische Kraftfahrerkorps (NSKK) niedergelassen, das überall im Reich und in den besetzten Gebieten eine vielseitige Verwendung im Kraftfahrzeug-, Ausbildungs-, Reparatur-, Transport- und Verkehrsregelungsdienst fand.

Wir kommen nun zum Boulevard Royal. Auf der gegenüberliegenden Straßenseite, im alten Haus der Raiffeisenzentrale, Boulevard Royal 28, war eine Werbestelle für die nationalsozialistische Sturmabteilung (SA) eingerichtet worden. Darunter verstand man die seit 1921 aus Freiwilligen gebildete, militärisch organisierte und uniformierte Kampf- und Schutztruppe der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei (NSDAP).

Wir folgen nach links dem Boulevard Royal zur Place de Bruxelles. Rechts in diese mündet die Avenue Marie-Thérèse. Dort liegt im Haus Nr. 3 die bischöfliche Residenz (Neubau). Bischof Joseph Philippe (1877-1956) war nach dem deutschen Überfall die einzige luxemburgische Autorität, die im Lande im Amte blieb. Wegen seiner offiziellen Untätigkeit während der Nazizeit in Luxemburg wurde er vom deutschen Besatzer, aber auch von vielen Luxemburgern, als "der Schweiger" bezeichnet.

Neben der bischöflichen Residenz liegen die neuen Gebäude des bischöflichen Konvikts (Haus Nr. 5). In die alten zog bereits am Tag des deutschen Überfalls ein deutsches Lazarett ein, das bis zum September 1944 funktionierte. Dort wurden später auch verwundete Luxemburger Zwangsrekrutierte behandelt.

Wir überqueren die Place de Bruxelles. Auf der rechten Seite des Pont Adolphe sehen wir noch eine der wenigen erhalten gebliebenen Litfasssäulen. Sie wurden während des letzten Krieges mit nationalsozialistischem Propaganda-



...und er sollte Recht behalten. Auf seinem wohl berühmtesten Foto, das er nach der Befreiung im Jahre 1944 geschossen hatte, sieht man die "Grouss Botz": In der Avenue Monterey, vor dem Dekorationsladen Bourkel und dem Café de Bruxelles, werden die Naziembleme als Sondermüll entsorgt.

10. September 1944, Kreuzung Avenue Monterey-Boulevard Royal: Die amerikanischen Befreier inmitten einer jubelnden Menschenmenge.



Place de Bruxelles: Einige der wenigen noch erhaltenen Litfasssäulen, die während des Krieges mit Nazi-propaganda beklebt wurden. Gegenüber, in einer kleinen Grünanlage, der Freiheitsstein der "Voie de la Liberté", zur Erinnerung an die Landung der Alliierten in der Normandie.





Die Villa Pauly am Boulevard de la Pétrusse, die seit einiger Zeit den Conseil National de la Résistance beherbergt, fungierte während des Krieges als Sitz der Gestapo.

Naziparade in der Avenue de la Liberté (im Krieg hieß sie Adolf Hitler-Straße).



material beklebt. Auf der gegenüberliegenden Seite bemerken wir, inmitten einer kleinen Grünanlage, einen Freiheitsstein. Er ist ein Markstein des Freiheitsweges (*Voie de la Liberté*), der an den Siegeszug der Soldaten der III. US-Armee, von der alliierten Landung am 6. Juni 1944 in der Normandie bis zur Ardennenschlacht und der endgültigen Befreiung von Frankreich, Belgien und Luxemburg erinnert.

Weiter geht es über die Adolph-Brücke. Beim deutschen Rückzug verhinderten Anfang September 1944 Beamte der Stadtverwaltung ihre Sprengung. Am Brückenende biegen wir rechts in den Boulevard de la Pétrusse ein. Im Haus Nr. 59 hatte sich das deutsche Rüstungskommando, das bei der Rüstungsbeschaffung der Wehrmacht half, niedergelassen. Daneben befindet sich das *Centre National de Documentation et de Recherche* über den 2. Weltkrieg (Haus Nr. 57), besser als Villa Pauly, nach ihrem ersten Besitzer, bekannt. Als Sitz der Geheimen Staatspolizei, der Gestapo, und Folterhöhle wurde sie zum Inbegriff der Nazigewaltherrschaft in Luxemburg. Daran erinnert am linken Eingangsposten der Villa eine bronzene Gedenktafel mit der Inschrift: *"Villa Pauly siège de la Gestapo 1940-1944. Passant, souviens-toi des résistants torturés en ces lieux sous l'occupation nazie."*

Wir gehen nun zurück bis zur Nummer 2 der Place de Metz, dem ehemaligen Direktionsgebäude der Wilhelm-Luxemburg-Eisenbahnen, heute Teil der *Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat*. Neben dem Hauptteil der deutschen Eisenbahnverwaltung war zeitweilig auch die *Deutsche Arbeitsfront* (DAF), die Nazi-Zwangsgewerkschaft für Arbeitgeber und Arbeitnehmer, dort untergebracht. Nach der Befreiung bezog hier am 14. Oktober 1944 General Omar N. Bradley, Kommandeur der 12. US-Armeegruppe, sein vorgeschobenes Hauptquartier (*Advanced Tactical Headquarters*), Codename *Eagle Tac*. Daran erinnert eine bronzene Gedenktafel an der Seitenfassade zur Avenue de la Liberté hin.

Auf der gegenüberliegenden Straßenseite, Place de Metz Nr. 1, befindet sich der Hauptsitz der *Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat*. Im September 1940 wandelten die Deutschen sie in eine deutsche Stadtparkasse um. Nach der Befreiung Luxemburgs richtete Lieutenant General Hoyt S. Vandenberg, Kommandeur der 9. US-Air Force, die Bradleys 12. Armeegruppe unterstützt, sein Hauptquartier dort ein.

Wir begeben uns nun die Avenue de la Liberté hinunter. Sie hieß vom 7. August 1940 bis

zum 10. September 1944, zu Ehren des deutschen "Führers", Adolf-Hitler-Straße. In dieser Avenue zelebrierten die Nazis und ihre Mitläufer mit spektakulären Aufmärschen ihre Zielvorstellungen von einem militärisch straff organisierten Staat, aufgebaut auf dem Führerprinzip.

Etwas weiter, im Haus Nr. 4, befand sich der erste Sitz der *Deutschen Umsiedlungs-Treuhand-Gesellschaft* (DUT), Nebenstelle Luxemburg, die sich um die Zwangsverwaltung und Verwertung des gesamten von den Luxemburger Umgesiedelten zurückgelassenen Vermögens kümmerte. Gleich hinter der rechten Ecke, in der Rue Goethe 12, hatte sich die Nebenstelle der *Volksdeutschen Mittelstelle* (VOMI) in Luxemburg eingerichtet. Die VOMI war für Absiedlung, Transport und Versorgung der Umsiedler in den Lagern verantwortlich. Auch verwaltete sie die Umsiedlerlager.

Der Name der nächsten Parallelstraße, der Rue de la Grève, erinnert an die Streikunruhen und Protestmanifestationen vom 30. August, 1. und 2. September 1942, die im Land ausbrachen, als der Gauleiter Gustav Simon am 30. August 1942 die deutsche Wehrpflicht für die luxemburgische Jugend einführte. Die kleine Parkanlage, das *Rousegäertchen*, trägt heute, zu Ehren der 5703 luxemburgischen Kriegsgespielen, den offiziellen Namen Place des Martyrs. Die die Anlage abschließende Straße, Rue du Plébiscite, hat ihren Namen von der unter der offiziellen Bezeichnung "Personenstandsaufnahme" laufenden Befragung der luxemburgischen Bevölkerung, bei der etwa 93% der Befragten die entscheidenden Fragen zur "Muttersprache" und

"Volkszugehörigkeit" mit "Luxemburgisch" beantworteten und nicht mit "Deutsch", wie vom Gauleiter erwartet und erwünscht.

Auf der gegenüberliegenden Seite steht das imposante Gebäude der Zentralverwaltung des früheren Arbed-Konzerns (Nr. 19), das Gauleiter Gustav Simon als seinen Verwaltungssitz auswählte hatte.

In der Ferne erblicken wir den Turm mit der Hauptfassade des Bahnhof Luxemburg. Die Bahnanlagen mit dem wichtigen Verschiebebahnhof "Zwickau" war viermal das Ziel alliierter Luftangriffe: am 9. Mai, 11. Mai, 9. August und 6. September 1944, bei denen 128 Personen, davon 63 Eisenbahner, ums Leben kamen. Links in der Bahnhofshalle erinnert ein Denkmal an alle im letzten Krieg umgekommenen Eisenbahner. Vom Hauptbahnhof aus begann am 4. Dezember 1940 die Fahrt der luxemburgischen Freiwilligen-Kompanie zur Ausbildung als deutsche Polizisten nach Weimar und seit dem 18. Oktober 1942 diejenige der Zwangsrekrutierten in ein ungewisses Schicksal. Die ersten Judentransporte dagegen starteten vom Güterbahnhof Luxemburg aus. Die Umsiedlertransporte ihrerseits gingen vom etwas abseits gelegenen Bahnhof Hollerich ab.

Wir biegen nun in die nächste Straße links, die Rue Heinrich Heine, ein. Auf Nummer 12 hatte sich der deutsche Stillhaltekommissar zur "Gleichschaltung" der luxemburgischen Organisationen eingerichtet. Von den etwa 2.000 verschiedenen Organisationen wurden die meisten aufgelöst und ihr Vermögen beschlagnahmt.



Place de Metz: das ehemalige Direktionsgebäude der Wilhelm-Luxemburg-Eisenbahnen, heute Teil der Banque et Caisse d'Epargne de l'Etat. Neben dem Hauptteil der deutschen Eisenbahnverwaltung war zeitweilig auch die Deutsche Arbeitsfront (DAF), die Nazi-Zwangsgewerkschaft für Arbeitgeber und Arbeitnehmer, dort untergebracht. Nach der Befreiung bezog hier am 14. Oktober 1944 General Omar N. Bradley, Kommandeur der 12. US-Armeegruppe, sein vorgeschobenes Hauptquartier (Advanced Tactical Headquarter), Codename Eagle Tac. Daran erinnert eine bronzene Gedenktafel an der Seitenfassade zur Avenue de la Liberté hin.

Vom Hauptbahnhof aus begann am 4. Dezember 1940 die Fahrt der luxemburgischen Freiwilligen-Kompanie zur Ausbildung als deutsche Polizisten nach Weimar und seit dem 18. Oktober 1942 diejenige der Zwangsrekrutierten in ein ungewisses Schicksal. Die ersten Judentransporte dagegen starteten vom Güterbahnhof Luxemburg aus. Die Umsiedlertransporte ihrerseits gingen vom etwas abseits gelegenen Bahnhof Hollerich ab.

Wir folgen rechts dem Boulevard de la Pétrusse. Im Haus Nr. 138, heute ein Neubau, hatte sich die nationalsozialistische Freizeitorganisation "Kraft durch Freude" (KdF) niedergelassen.

Hinter der Kreuzung vor dem Viaduc, besser bekannt als Passerelle, beginnt der Boulevard d'Avranches, dessen Verlängerung Boulevard Général Patton heißt. Somit wird zuerst an den entscheidenden amerikanischen Durchbruch bei Avranches (Département Manche) Ende Juli 1944 in der Normandie, dann an den amerikanischen General George Smith Patton Jr. (1885-1945) als Befreier Luxemburgs erinnert.

Über den Viadukt streben wir dem Heilig-Geist-Plateau zu, dessen Neugestaltung einen der Kernpunkte des nationalsozialistischen Bebauungsplanes der Stadt Luxemburg bildete. Rechts unten sehen wir den Niederwall, auf dem sich der Pistolen-Schießstand der luxemburgischen Freiwilligen-Kompanie befand. Hier wurde am 11. Oktober 1946, um 5 Uhr morgens, der zum Tode verurteilte ehemalige luxemburgische Quisling, Professor Damian Kratzenberg, von einem luxemburgischen Hinrichtungskommando erschossen.

Gleich hinter der Passerelle steigen wir rechts die kleine Treppe empor und begeben uns zum Monument National de la Solidarité Luxembourgeoise auf dem Kanounenhiwwel, das zugleich aller Toten des 2. Weltkriegs gedenkt. An diesem Denkmal werden die meisten nationalen Gedenkfeiern des 2. Weltkriegs abgehalten. In seiner Krypta befindet sich eine Urne mit Erde vom Friedhof des Zuchthaus Sonnenburg (Slonsk) und aus dem sowjetischen Gefangenenlager 188 (Tambow). Im Zuchthaus Sonnenburg erschoss in der Nacht vom 30./31. Januar 1945 ein SS-Kommando 819 Häftlinge. Unter den Toten befinden sich wenigstens 90 luxemburgische Zwangsrekrutierte, die hauptsächlich wegen "Fahnenflucht" verurteilt worden waren. Ins Lager Tambow kamen früher oder später viele Luxemburger, die in sowjetische Gefangenschaft gerieten oder zur Roten Armee überliefen. Von den 991 dort und im Spital Kirsanow inhaftierten luxemburgischen Gefangenen hatten nur 825 das Glück, wenn auch reichlich spät, die Heimat wiederzusehen.

Wir setzen unsern Weg am Denkmal vorbei fort und sehen rechts das Ehrenmal für die 102 Kriegsoffer der luxemburgischen Bewaffneten Macht (Freiwilligenkompanie, Gendarmerie und Polizei) während des 2. Weltkriegs.



Rue Heinrich Heine, Nummer 12



Das Heilig-Geist-Plateau, dessen Neugestaltung einen der Kernpunkte des nationalsozialistischen Bebauungsplanes der Stadt Luxemburg bildete.





Das Ehrenmal für die 102 Kriegsoffer der luxemburgischen Bewaffneten Macht (Freiwilligenkompanie, Gendarmerie und Polizei).

Die Place de la Constitution mit dem Monument du Souvenir, der Gëlle Fra.

Das Grand Hôtel Cravat, Boulevard F.D. Roosevelt, Nr. 29.

Das Gebäude rechter Hand gehörte zu den Heilig-Geist-Kasernen. In diesen hatte nach dem deutschen Überfall auf Luxemburg der luxemburgische Evakuierungsdienst sein Büro eingerichtet. Während des Krieges wurden sie auch als Gendarmeriekaserne benutzt. Hier fanden u.a. Musterungen für die Wehrmacht der luxemburgischen Geburtsjahrgänge 1925 und 1926 statt. Wer sich nicht stellte, wurde bestraft. Ferner befand sich hier der Sitz des deutschen Sicherheits- und Hilfsdienstes (SHD), der für den zivilen Luftschutz aufgestellt worden war.

Wir folgen dem Fußgängerweg parallel zum Boulevard F.D. Roosevelt, dessen Name den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika, Franklin-Delano Roosevelt (1882-1945), der entscheidend zum alliierten Sieg über Nazideutschland beitrug, ehrt. Auf der Grünfläche neben der Einfahrt zum unterirdischen Heilig-Geist-Parkplatz steht ein gemeißelter Block aus Ernzener Sandstein mit einer bronzenen Tafel. Sie erinnert an die erste (12. April 1945) und letzte Wachablösung (29. Januar 1966) der Großherzoglichen Garde, dem *Corps Charlotte*, der ersten rein luxemburgischen Militäreinheit des 2. Weltkriegs, die Ende März 1945 entstand.

Unser Weg führt uns weiter bis zum Grand Hôtel Cravat, Boulevard F.D. Roosevelt 29, heute umgebaut. Hier kam es am Neujahrsabend 1945 zu einem Krach zwischen dem bekannten amerikanischen Schriftsteller Ernest Hemingway und seiner dritten Frau, der Journalistin Martha Gellhorn. Er war als Journalist am 17. Dezember 1944 nach Luxemburg gekommen, um für die Zeitschrift *Collier's* über die deutsche Ardennenoffensive zu berichten.

Gegenüber liegt die Place de la Constitution mit dem *Monument du Souvenir*, der *Gëlle Fra*. Es wurde zu Ehren der luxemburgischen Freiwilligen errichtet, die während des 1. Weltkriegs auf Seiten Frankreichs kämpften, und von den Nazis unter dem öffentlichen Protest vieler Luxemburger am 21. Oktober 1940 abgerissen. Auf dem Sockel des Denkmals sind vier kleine bronzene Gedenktafeln in luxemburgischer, englischer, französischer und deutscher Sprache angebracht, die an diese Zerstörung erinnern. Nach der Befreiung diente es auch als Mahnmal für die Freiwilligen des 2. Weltkriegs, die auf der Seite der Alliierten kämpften, und später für die Freiwilligen der Vereinten Nationen.

An der Ecke Rue de l'Ancien Athénée - Boulevard F.D. Roosevelt, Haus Nr. 6, stand früher das *Café des Casemates*, in dem sich



bereits am 19. Mai 1940 Luxemburger Kollaborateure trafen. Wir gehen nun die Rue de l'Ancien Athénée entlang bis zur Rue Notre-Dame, der wir nach rechts folgen. Auf der rechten Seite steht das frühere Jesuitenkollegium, heute Sitz der Nationalbibliothek. Hier war zuerst die deutsche Landesbibliothek untergebracht, die zur zentralen Aufnahme- und Vertriebsstelle für alle von den Deutschen beschlagnahmten Bücherbestände wurde. Schüler der Oberklassen des damaligen Athénées wurden durch Verordnung vom 9. April 1943 von den Deutschen zusammen mit anderen Schülern als Luftwaffenhelfer zwangsrekrutiert und bei der Flugabwehr der Luxemburger Hüttenwerke eingesetzt.

An die Nationalbibliothek stößt die Kathedrale. Nach der Befreiung durch die Amerikaner war sie eines der Ziele der deutschen Wunderwaffe V3 (=Vergeltungswaffe 3), einem neuartigen Ferngeschütz. Im Innern der Kirche, links vom Haupteingang, ist eine Gedenktafel angebracht. Sie erinnert in erster Linie an die Leiden der Luxemburger während des 2. Weltkriegs. Zugleich verdeutlicht sie, welche große moralische Stütze die Trösterin der Betrübten in dieser schrecklichen Zeit für die meisten Luxemburger zu Hause und in der Fremde war. Im linken Seitenflügel befindet sich eine Gedenktafel für die elf im 2. Weltkrieg umgekommenen Priester und Seminaristen Luxemburgs. In der Krypta, rechts hinter dem Eingang, hängt die Statue der "Trösterin der Betrübten" aus der Umsiedlung.



Sie schenkte den Deportierten in der Fremde Trost und Hoffnung.

Gegenüber der Kathedrale, im als Vereinshaus bekannten Gebäude (Haus Nr. 2), zog am 11. Dezember 1941 der deutsche Luftschutz ein. Von den Luxemburgern als eine der harmlosesten nationalsozialistischen Organisationen angesehen, wurde der Luftschutz zum "Zufluchtsort" für viele Landsleute.

Neben der Kathedrale befindet sich das Außenministerium (Haus Nr. 5), das während des Krieges die Abteilung II (Schulwesen) des Chefs der Zivilverwaltung (CdZ) beherbergte. Zweck der Organisation war die "Gleichschaltung" des luxemburgischen Unterrichtswesens mit dem des Reichs, um der luxemburgischen Jugend eine "volksdeutsche", d.h. nationalsozialistische Erziehung zu geben.

Daneben liegt die Place de Clairefontaine mit der bronzenen Skulptur der Großherzogin Charlotte, Landesfürstin von 1919 bis 1964 und Symbol der Freiheit unseres Landes und des luxemburgischen Widerstandes während des letzten Kriegs.

Wir folgen der Rue de l'Eau und biegen links in die Rue du Marché aux Herbes ein. Auf der rechten Seite liegt das Gebäude der Abgeordnetenkammer, das während des 2. Weltkriegs die Außenstelle des deutschen Propagandaamtes beherbergte. Den anstoßenden großherzoglichen Palast missbrauchten die Nationalsozialisten als Schlossschenke und Kameradschaftsheim.



Im Innern der Kathedrale erinnert eine Gedenktafel an die Leiden der luxemburgischen Bevölkerung während des Zweiten Weltkrieges.

Place de Clairefontaine: die Bronzeskulptur von Großherzogin Charlotte, Landesfürstin von 1919 bis 1964 und Symbol der Freiheit des Landes und des luxemburgischen Widerstandes gegen den Naziterror.

Im Haus Nr. 26, gegenüber der Abgeordneten-kammer, hat die *Dresdner Bank* ihren Sitz. Gerade so wie die deutsche Großindustrie und andere deutsche Großbanken versuchte damals das deutsche Mutterhaus der *Dresdner Bank* seinen Anteil am luxemburgischen Wirtschaftspotential zu bekommen, was auch größtenteils gelang. Das alte Haus Nr. 22 gegenüber dem Palais diente zur Aufbewahrung der u.a. wegen Abhörens der verbotenen "Feindsender" beschlagnahmten Radioapparate.

Unser Weg geht weiter links durch die Rue de la Reine über die Place Guillaume II mit dem Rathaus, Haus Nr. 42, das Sitz des deutschen Oberbürgermeisters und seiner Verwaltung war. In der Eingangshalle erinnert eine kleine bronzene Gedenktafel an die Gründung der *Unio'n vun de Letzeburger Freiheitsorganisatio'nen*, die am 23. März 1944 aus dem Zusammenschluss von drei großen Luxemburger Widerstandsgruppen entstand. Das Stadthaus diente der *Unio'n* nach der Befreiung als Tagungsort. Im großen Saal im ersten Stockwerk des Stadthauses unterzeichnete am 10. September 1952 die Bundesrepublik Deutschland den ersten internationalen Vertrag über Entschädigungsleistungen für Naziopfer, das Wiedergutmachungsabkommen mit Israel.

Durch die gegenüberliegende Einkaufspassage kehren wir zu unserem Ausgangspunkt, der Place d'Armes, zurück.

André Hohengarten

1. April 1945:
Feierlicher Empfang der aus dem Exil zurückgekehrten Großherzogin Charlotte im Stadthaus. Auf dem Foto erkennt man die Großherzogin und den damaligen Bürgermeister Gaston Diderich.



Die *Dresdner Bank* im Haus Nr. 26 auf dem Krautmarkt, gegenüber der Abgeordneten-kammer.



La résistance luxembourgeoise



(1940-1944)

L'invasion et les premières réactions (10 mai 1940-fin 1940)

Quand au matin du 10 mai 1940 les troupes allemandes envahirent le Grand-Duché de Luxembourg en violation flagrante de sa neutralité, les Luxembourgeois durent se résigner à regarder défilier dans les rues des villes et villages la Wehrmacht en rapide progression vers la Belgique et la France. Au soir du même jour, le territoire luxembourgeois était presque entièrement occupé. Ne voyant venir de contre-attaque française et sans nouvelles du gouvernement, les Luxembourgeois se sentirent abandonnés par ceux en qui ils avaient eu confiance jusque-là, les Français d'une part, les hommes politiques luxembourgeois d'autre part.

Néanmoins, dès les premiers jours leur attitude vis-à-vis de l'armée allemande fut foncièrement hostile. Sans moyens de défense, ils durent se plier aux exigences des envahisseurs, mais peu à peu des actes de sabotage et des manifestations anti-allemandes apparurent. Ça et là des lignes téléphoniques furent coupées et dans maints villages des discussions avec les soldats de la Wehrmacht dégénéraient en rixes où les soldats allemands durent souvent battre en retraite. Les conséquences de ces actes ne tardaient pas à se faire sentir. Dès la fin du mois de mai, on vit les premiers Luxembourgeois jugés par des tribunaux militaires pour coups et blessures ou encore pour offense à la glorieuse Wehrmacht ou à son chef Hitler.

Comme la commission d'administration luxembourgeoise chargée des affaires courantes était reconnue par les militaires allemands et mandatée par la Chambre des Députés, on put avoir l'impression qu'un arrangement avec l'occupant était possible. Cependant, parmi les jeunes l'esprit d'opposition était vivace et quand au 1er août 1940 un concert de la musique militaire de la Compagnie des volontaires était annulé par le commandant allemand, plusieurs centaines de personnes se rassemblèrent néanmoins à la Place d'Armes. Des étudiants entonnèrent alors des chants patriotiques et la foule les reprit de tout cœur au nez et à la barbe des soldats allemands.

Dès le 6 août 1940 la situation changea, quand arriva à Luxembourg un homme du parti nazi, le *Gauleiter* Gustav Simon, chargé par Hitler

de préparer l'annexion du Luxembourg à l'Allemagne. Son premier discours annonçait une germanisation du pays afin de préparer ainsi une annexion. Au même moment, l'attitude de refus des Luxembourgeois face aux nouveaux maîtres s'affirma. Le «*Spengelskrich*» était le premier épisode de cette résistance populaire spontanée. A partir du 14 août 1940, ils arborèrent fièrement des insignes nationalistes avec le lion rouge qu'ils avaient portés en 1939 pour les fêtes du centenaire de l'indépendance du Luxembourg. Des collaborateurs activistes du mouvement pro-allemand (*Volksdeutsche Bewegung VdB*) essayèrent de leur arracher les insignes et des bagarres parfois sanglantes s'en suivirent. Lorsque la Gestapo intervint contre les patriotes «*provocateurs*», des rapports de force nouveaux s'établirent en défaveur des patriotes. Néanmoins le port d'insignes patriotiques continua tout au long des années de l'occupation et maints jeunes se retrouvèrent ainsi devant le «*Sondergericht*» accusés de manifestation anti-allemande.

La démolition de la «*Gëlle Fra*» en octobre 1940 se fit sous les protestations de nombreux Luxembourgeois. La Gestapo arrêta une cinquantaine de jeunes patriotes qui firent cette fois-ci connaissance avec la «*Villa Pauly*», siège de la Gestapo. Jusqu'en automne 1940 les Luxembourgeois protestaient ainsi de façon spontanée contre les mesures allemandes annexionnistes.

Le patriotisme, qui avait atteint des sommets en 1939 pour les fêtes du centenaire de l'indépendance, était donc bien ancré chez les Luxembourgeois et particulièrement chez les jeunes.

La résistance s'organise

Parallèlement aux actes de protestation évoqués plus haut, on peut constater les premières tentatives d'organiser la résistance contre la politique allemande sur des bases plus durables. Ainsi, vers la mi-août 1940 des chefs des scouts catholiques du district Sud se rencontrèrent à Esch-sur-Alzette et décidèrent de résister aux Allemands. La même réaction se manifesta plus tard à Luxembourg, à Diekirch et à Wiltz. Lorsque les nazis interdirent le mouvement scout au Luxembourg, l'organisation des

scouts continua d'exister dans la clandestinité sous le sigle LS, *Lëtzeburger Scouten an der Resistenz*.

Fin septembre 1940, un étudiant du Lycée d'Echternach, Raymond Petit, fonda un groupe de résistance sous la dénomination LPL (*Lëtzeburger Patriote-Liga*). Au Lycée de Diekirch Camille Sutor était l'animateur d'un groupe de jeunes opposants, les *Trei Lëtzeburger Stodenten* (TLS). Le 27 octobre 1940 Aloyse Raths, étudiant à l'Ecole normale, fonda à Bissen, son village natal, une organisation secrète qui voulait résister aux Allemands, la *Lëtzeburger Legioun* (LL). Au mois de novembre 1940 le douanier en retraite Alphonse Rodesch fonda à Clervaux un second mouvement clandestin sous la dénomination LPL en se référant à un mouvement du même nom de la Première Guerre mondiale. Fin décembre 1940 Hubert Glesener, Ed. Heyardt et Pierre Fonck créèrent à Rumelange le LFB (*Lëtzeburger Fräiheits-Bewegung*). Ces trois fondateurs, tous engagés politiquement avant l'occupation, réunissaient ainsi dans une même organisation de résistance des catholiques, des libéraux et des communistes.

Jusqu'à l'été 1941 d'autres mouvements de résistance virent le jour à travers le pays: À Bascharage, Albert Meyers fonda le mouvement *Lëtzeburger Roude Léif* (LRL), à Differdange, Tétange et Rumelange se créa le LFK, *Lëtzeburger Fräiheits-Kämpfer* et à Schifflange le mouvement ALWERAJE vit le jour. A Differdange, Josy Goerres créa les *Patriotes Indépendants* (Pi-Men). A Dudelange se constitua un second groupe LFB (*Lëtzeburger Fräiheits-Bond*). Un premier groupe LFB (*Lëtzeburger Fräiheits-Bewegung*) s'était constitué dès février 1940 à Luxembourg-Neudorf.

Ces nombreux groupes entrèrent rapidement en contact les uns avec les autres et bientôt des fusions s'opérèrent. La plus importante fut celle, tout d'abord des TLS avec la LL, puis en juin 1941, celle des LS avec la LL pour donner alors le LVL, *Lëtzeburger Volleks-Légioun*. Une tentative de collaboration et de fusion entre le LFK et le LFB (Rumelange) se solda par une trahison et des centaines d'arrestations. Les arrestations qui décimèrent à partir de novembre 1941 différents groupes firent en sorte qu'à côté de la LVL, la LPL, qui créa en 1942 à Bruxelles une section rassemblant les Luxembourgeois habitant la

Heim ins Reich zu holt
 schloß de holer Feind
 Lëtzeburger! (Laut chiert
 den 15. im 9. Ave London
 Vive Charlotte

«Ons Hemecht»

DE FREIE LËTZEBURGER
ONS HEMECHT
 OFFICIELLT ORGAN VUN DER LPL

Verantwortliche Redacter: Dengens Dömmy. Drock a Verlag: 57, Pietresboulevard, Lëtzeburg.
 Ennert dem Protectorat vum Gaulleier an dem Häuptling vum Mouvement
 Direct Verbindung o'ni Drot mat London, New York, Moskau, Tschungking.

N° 23 So' secher we' ons Bierger wénken 30te September 1942
 Könn d'Freihëtssonn en Dag ons blénken

--- Umsiedlung ---

Den "Umsiedlungsheld" SS Obergruppenführer Bärkelmann huet d'Wort. "Ien den
 impertinente Kérel gesin huet konnt sech dervun iwersäßen, dat mat him net gutt Kisch-
 ten fessen ass. En echte Preiss, we' en am Buch stët. Mat sengen Gaunerblök wüllt en
 d'Lëtzeburger fforchten dun, hinne d'Do'sangscht andreiwen. A fir ons se boweisen
 dat en eppes se soon huet, huet hie gangs seng patente'ert "Umsiedlungsmaschin" a Be-
 wä'jong gesat. De' Maschin, de' yrun a puer Jor am Tiro'l, an E'terroich a Be'men won-
 nesch geléicht soll hun, soll elo och onst Land vun alle widdersténstegen Elementer

«De freie Lëtzeburger»

N° 14 18 te MÛ 1942

De "Freie" Lëtzeburger
 Telefon: N° 12-34 Telegramadr.: Deflô
 Nationalistescht Oppositio'nsblad

Verantwortliche Redacter: Dengens Dömmy Verwaltung: Prisong am Grond

erschénkt regelmé'sseg onregelmé'sseg
 Direct Verbindungen o'ni Drot mat London, New-York a Moskau

So' secher we' ons d'Bierger wénken
 könn d'Freihëtssonn en Dag ons blénken

--- 2 Jor Tyrannei ---

Zënter 2 Jor: sicht de Preiss vergiwwens d'Lëtzeburger hirer Gro'ss-
 herzogin ofspensteg ze mächen, well se den 10te MÛ 1940 d'Land verloss
 huet. Als Aentwert op all de' se'gonannt "Argumenter" publiz'ere mir eng
 Ballad, de' a gudden Lëtzeburger ons doriwer ageschéckt huet.

10 te MÛ
 So' deischter huet iwer Lëtzeburg
 nach kemol eng Nücht gehäng.
 So' schwa'et ass kemol de jongen Dag
 durch d'Frei'jorssonn nach gäng.

Verflucht sei'f d'weg, 10te MÛ .
 O, wira du nie erwücht ;
 w'el p'wissesch Stiwelen ballast Land

capitale belge, et le LRL restèrent les groupes les plus importants qui virent les survivants de groupes décimés les rejoindre. Les PI-Men continuèrent leur travail de façon indépendante car, pour des raisons de sécurité, ils ne s'étaient pas donné d'organisation structurée et hiérarchisée.

Le seul parti politique qui continua son travail dans la clandestinité était le parti communiste luxembourgeois (PCL). La résistance communiste fut décimée par une razzia policière en août 1942. François Frisch, jeune instituteur proche de Dominique Urbany réfugié à Bruxelles, fonda alors un nouveau mouvement de résistance l'ALEF (Aktiv Lëtzeburger Eenheitsfront géint de Faschismus).

Au moins à partir de 1943, un besoin d'unir tous les mouvements de résistance s'était fait sentir. Déjà en octobre 1941, mais encore face à la menace de l'introduction du service militaire allemand des concertations avaient eu lieu pour coordonner les actions des différents mouvements. Néanmoins il fallut attendre les arrestations massives de 1943 et les exécutions de février 1944 pour voir les survivants décider la création de l'«Unio'n vun de Lëtzeburger Freihëttsorganisatio'nen» le 23 mars 1944. Les trois grands mouvements LPL, LRL et LVL fusionnaient ainsi après de longues et difficiles négociations. Le LFB qui avait participé aux négociations refusa cependant d'entrer dans l'«Unio'n» avant le départ des Allemands pour des raisons de sécurité. Le tract qui annonçait la fusion des trois mouvements donnait comme raison de cette décision «d'Erkenntnes datt et besser ass fir eng an de' selwecht Säch zesummenzeschaffen, a fir engem Wonsch vun déne méische gudden an treie Lëtzeburger entge'nt ze kommen». L'«Unio'n» était dirigée par un Comité central composé de deux représentants de chacun des trois mouvements.

Les activités des mouvements de résistance

Dans un rapport de novembre 1941 la Gestapo décrit les activités de la résistance de la façon suivante: «Die Tätigkeit der illegalen Gruppen erschöpft sich in illegalen Zusammenkünften, ausgedehnten Propagandaaktionen, in der Verbreitung sogenannter LPL-Ringe und LPL-Bilder, in der Waffen- und



Sprengstoffbeschaffung, in der Hilfstätigkeit für die Angehörigen von Festgenommenen, in der Organisation der unbefugten Abwanderungsbewegung und des Eintritts in feindliche Wehrdienste.»

Ceci résume assez bien les activités de la première période de résistance. Avant tout, il s'agissait de lutter contre la propagande allemande en faveur du «*Heim ins Reich*». Par des tracts copiés à la main ou à la machine, photocopiés plus tard, distribués à des amis et collègues ou lancés dans la rue, on essaya de créer une contre-propagande et de raffermir ainsi l'esprit patriotique des Luxembourgeois. A partir de février 1941, la résistance communiste fit paraître le premier journal clandestin «*Die Wahrheit*». Ensemble avec les 19 numéros de «*Ons Zeidong*» produits par l'ALWERAJE à Schiff-lange, cette presse de gauche réussit à créer un moyen d'information libre en milieu ouvrier.

Dès l'été 1941, des Luxembourgeois de Bruxelles essayaient de s'adresser à leurs compatriotes dans la capitale belge et décidèrent d'éditer un journal: «*De freie Lëtzeburger*» avec en sous-titre «*Nationalistescht Oppositions-blad*». 17 numéros parurent d'octobre 1941 à août 1942. A partir de juillet 1942 (N° 18) des contacts entre la LPL de Alphonse Rodesch et la section LPL de Bruxelles amenèrent un changement de titre du journal qui s'appela dorénavant «*Ons Hemecht. Officieltt Organ vun der LPL*». Rédigé et imprimé à Bruxelles, chaque numéro était transporté à Luxembourg pour y être distribué. A partir de l'été 1942 le tirage augmenta pour atteindre jusqu'à 600 exemplaires.

A côté de ces parutions plus ou moins régulières, de nombreux tracts furent imprimés et distribués à travers les pays.

Dans les localités situées près des frontières belge et française la résistance se vit très tôt confrontée au problème du passage clandestin de ces frontières bien gardées par les Allemands. Prisonniers de guerre évadés, pilotes alliés abattus ou résistants luxembourgeois qui voulaient rejoindre la Grande Bretagne exigèrent la mise en place d'un réseau de passeurs. A partir de 1943, de nombreux jeunes refusant de servir dans la Wehrmacht furent conduits en France ou en Belgique pour échapper à la Gestapo. Une estimation permet d'affirmer qu'au moins 2000

personnes ont été guidées hors du pays par des passeurs luxembourgeois. Nombreux furent les passeurs qui payèrent de leur vie leur engagement au service de la liberté.

Si, dès les débuts de l'occupation, des résistants avaient compris tout l'intérêt du renseignement pour les Britanniques tenant seuls tête aux Allemands, les débuts du renseignement au Luxembourg furent très difficiles. Peu à peu les résistants cherchèrent à trouver des voies pour transmettre des informations vers Londres.

Ainsi, ce fut par le réseau de la «*Famille Martin*» fondé à Marseille, entre autres, par Walter Hamber, un juif autrichien établi à Luxembourg depuis 1926, que passèrent la plupart des rapports signés «*Jean l'Aveugle*», rédigés par le docteur Fernand Schwachtgen. Il convient ici de relever parmi de nombreuses autres informations généralement de grande valeur, celles qu'il livra sur les installations d'essai des fusées V1 et V2 à Peenemünde qui amenèrent les Anglais à bombarder les installations allemandes dans la nuit du 17 au 18 août 1943. Il est à noter que des informations sur Peenemünde avaient également été livrées aux Britanniques par le biais du réseau belge «*Clarence*» par la famille Roth de Wiltz, dont l'un des fils avait été astreint au service du travail (RAD) à Peenemünde.

A partir d'août 1942, l'industriel luxembourgeois établi à Bruxelles, Edouard Hemmer, créa ensemble avec Jean Fosty du réseau belge «*Zéro*» le service de renseignements: OT, l'Organisation Tod. Ce réseau «fut fondé à la demande et sur mission du gouvernement luxembourgeois en accord avec le gouvernement belge.» (Jean Fosty) OT rassemblait les informations en provenance du Luxembourg dont «*Zéro*» assurait la transmission à Londres. Fin avril 1943, Hemmer fut arrêté et le réseau OT cessa pratiquement toute activité.

A partir d'automne 1943, le renseignement luxembourgeois connut une relance. Au Luxembourg ce fut en premier lieu Josy Goerres qui avait compris tout l'intérêt du renseignement politique, économique et militaire. Ses nombreux rapports passèrent généralement par la Belgique pour atteindre le gouvernement en exil. D'autres rapports passèrent par les mains du docteur Charles Marx établi à Quillan dans l'Aude et qui avait des contacts très intensifs avec la résistance française.

En 1943, le gouvernement en exil voulut ranimer la ligne OT et envoya en Belgique plusieurs agents (e.a. Max Brahms, Monsieur Pierre) qui réussirent à mettre sur pied et à faire fonctionner une nouvelle ligne, la ligne VIC, approvisionnée en informations par les divers mouvements de résistance. Face à la méfiance des résistants vis-à-vis de ces envoyés de Londres, ceux-ci ne réussirent pas à réaliser l'unité de tous les mouvements telle que la voyait le gouvernement en exil.

Les actes de sabotage organisés par la résistance luxembourgeoise furent peu nombreux. Néanmoins dans les usines sidérurgiques un esprit de sabotage a existé pendant toute la durée de l'occupation, ce qui a permis de freiner la production. Il faut relever cependant deux actions de sabotage ferroviaire dues à l'initiative d'un résistants. Les Allemands réagirent de façon très sensible aux déraillements de trains provoqués par Jos Hittesdorf qui quitta tout de suite le pays et rejoignit le maquis de la Chartreuse.

Les grands succès des mouvements de résistance luxembourgeoise sont sans nulle doute d'une part, le référendum du 10 octobre 1941 et d'autre part, la grève de septembre 1942.

A chaque fois les résistants ont réussi à mobiliser une grande majorité de la population pour exprimer son opposition aux exigences et mesures de l'occupant nazi. En octobre 1941, une écrasante majorité avait répondu par «*Dräimol Lëtzebuerg*» aux questions sur la nationalité, la langue maternelle et l'appartenance ethnique posées dans un questionnaire allemand à l'encontre des injonctions officielles qui exigeaient de répondre par «*Deutsch*». À la vue des premiers résultats, le Gauleiter ordonna l'arrêt de l'enquête, mesure que les Luxembourgeois interprétaient à juste titre comme une capitulation des Allemands devant leur patriotisme affirmé.

Devant la menace de l'introduction du service militaire obligatoire au Luxembourg, des représentants de différents mouvements de résistance s'étaient réunis pour voir comment la Résistance pourrait réagir contre cette éventualité. Finalement, on avait décidé de lancer un tract appelant les Luxembourgeois à une grève générale pour protester contre l'introduction du service militaire obligatoire par les Allemands. Le tract imprimé à Bruxelles ne contenait cependant



pas le mot «Generalstreik», mais le terme «Maj.». L'imprimeur belge, qui ne comprenait pas le Luxembourgeois, avait reproduit la mention en joignant d'imprimer le terme «Generalstreik» en majuscules. On ne réussit d'ailleurs plus à distribuer tous les tracts, mais néanmoins les grèves qui éclatèrent un peu partout dans le pays, amenèrent les Allemands à répondre par une répression sanglante. Vingt grévistes furent condamnés à mort par un tribunal d'exception et fusillés à Hinzert. Un vingt-et-unième gréviste fut condamné à mort par le tribunal spécial et guillotiné à la prison de Köln-Klingelpütz.

Si la grève a impressionné les Allemands de sorte qu'ils n'ont pas osé enrôler de force les classes d'âge 1904 à 1919 comme en Alsace et en Moselle, elle n'a pas empêché le départ des premiers jeunes Luxembourgeois le 18 octobre 1942 vers les casernes du Reich. Dès l'annonce de l'enrôlement de force un certain nombre de jeunes avaient pris la décision de ne pas se soumettre aux ordres allemands et de ne pas se présenter devant les commissions de révision ou d'être absents le jour du départ. Afin d'échapper aux recherches policières, il fallait trouver des endroits où ces jeunes pouvaient se cacher. Les mouvements de résistance comprirent de suite qu'ils étaient particulièrement sollicités maintenant. Forts de leur expérience de passeurs, ils pouvaient aider un certain nombre de jeunes à quitter le pays, mais la grande majorité des 3500 réfractaires (environ 2500) trouva un refuge au pays même. Aussi longtemps que la «Kripo» était chargée de faire les recherches, peu de jeunes furent découverts et arrêtés mais au moment où la Gestapo prit l'affaire en main, les arrestations augmentèrent.

Trouver un endroit sûr pour mettre à l'abri un ou plusieurs jeunes, assurer le ravitaillement de ces réfractaires alors que toute la nourriture était rationnée, trouver médecins et médicaments pour ceux qui étaient tombés malades, lutter contre l'ennui qui guettait ces jeunes à la longue, surveiller leur comportement afin de ne pas mettre en danger ceux qui les hébergeaient, voilà en quelques mots la tâche énorme qu'assumèrent les mouvements de résistance. Ainsi de nombreux réfractaires durent se terrer dans des «Bunker» spécialement creusés dans des forêts. Des caches furent encore aménagées dans des fermes et dans les caves et greniers de maisons

particulières. De nombreux jeunes trouvaient une cachette chez des parents ou des amis, mais durent souvent changer de lieu afin de ne pas éveiller les soupçons des voisins. Les déplacements de nuit constituaient autant de risques que des accompagnateurs de la résistance essayaient de minimiser. Certains endroits sont restés vivants dans la mémoire collective. Ainsi, p.ex. le curé de Pfaffenthal avait caché six jeunes dans le clocher de son église. 120 jeunes avaient trouvé refuge dans la galerie désaffectée du «Hondsbösch» à Niederkorn. Les «Bunker» près de Kaundorf et Boulaide et, de façon tragique, le «Bunker» de Heinerscheid que les Allemands avaient découvert et fait sauter avec six réfractaires. Dans chaque ville et village des patriotes étaient prêts à risquer leur vie pour sauver des réfractaires ou des résistants recherchés par la Gestapo.

Conclusions

En général on estime que quelque 10% de la population totale ont posé des actes de résistance qualifiés. Cette constatation ne rejette pas les autres Luxembourgeois dans le camp de la

collaboration, mais tient compte du fait que la grande majorité s'est souvent contentée d'une attitude attentiste voire passive. Tous n'ont pas été capables de surmonter leur peur et de prendre des risques. Les raisons qui expliquent cette attitude sont multiples. Cependant, sauf les collaborateurs avérés, cette majorité silencieuse gardait ses convictions patriotiques intactes. Pour le fonds elle n'a pas cédé aux exigences de l'occupant, elle a accepté à des degrés divers des restrictions et même des souffrances et elle a surtout répondu positivement quand la résistance a fait appel à elle. Elle a ainsi créé le climat qui a permis à la résistance de se développer et de connaître de nombreux succès. Voilà ce qui a permis à plus de 90% de la population de considérer qu'ils ont tenu tête aux envahisseurs nazis et défendu l'indépendance du Luxembourg.

Paul Dostert

Differdange: Funérailles du héros national Pierre Nati (10.02.1946)



Aus der Wehrmacht desertiert und von der Resistenz versteckt

Eine Geschichte, wie sie während des Krieges in Luxemburg oft passierte

Jos P., Jahrgang 1925, und Charel C., geboren 1924, waren schon während ihrer Primärschulzeit in den dreißiger Jahren gute Freunde. Der eine war Luxemburger, der zweite hatte die belgische Nationalität, weswegen er nicht eingezogen wurde. Jos jedoch kam 1943 zuerst in den Reichsarbeitsdienst und wurde anschließend als Zwangsrekrutierter an die Front geschickt. Charel seinerseits hatte sich schon bald nach dem Einmarsch der Nazis der Resistenz angeschlossen. Als sein Freund Jos Weihnachten 1943 auf Heimaturlaub kam, desertierte er auf Wunsch seiner Eltern und wurde von seinem alten Schulfreund für den Rest des Krieges versteckt.

Die beiden Freunde haben sich zu einem Gläschen Wein getroffen, und schon nach wenigen Minuten schreiben wir nicht mehr das Jahr 2002, sondern sind mitten im Krieg, in schwerer Zeit. Für Jos, heute 77, ist die Vergangenheit, die inzwischen 60 Jahre zurückliegt, noch so präsent, als wäre das alles erst gestern passiert: "Wéi ech am Wanter '43 heem komm sinn, ech war ënnerernähr, ech si schlamm gaang an ech hat mer och nach eng Ziatick opgeraacht, du wor dat éischt, wat meng Mamm gesot huet: 'Du geess net méi hannescht!' Ech hu wierklech fuerchtbar erausgesinn. Elo war Chrëschttag, an ech wor vum Februar '43 un vun doheem fort. Fir d'éischt a Schlesien am Arbeitsdienst, un duerno koum ech an d'Wehrmacht. De Mussolini hat grad kapituléiert, a mer sinn dunn un d'italienesch-slowenesch Grenz geschéckt ginn, fir op d'Partisanen ze schéissen. Ech hat eréischt 18 Joer, an et wor schrecklech."

Freund Charel wurde kontaktiert, und bereits am Weihnachtsabend hatte die Resistenz einen Unterschlupf für Jos an der Mosel gefunden. Zuerst wurde er noch einige Tage bei Vertrauensleuten in seiner Heimatstadt Differdingen versteckt, ehe es dann in einer Nacht- und Nebelaktion, zuerst mit dem Fahrrad nach Esch, dann per Zug nach Wasserbillig ging. Charel hatte alles bestens organisiert, und im Morgengrauen kamen die beiden in einem kleinen Moseldorf an, wo sie von den Hausbesitzern freundlich empfangen wurden.

Inzwischen hatte Jos' Mutter die Uniform, das Gewehr und den Wehrpass bei der Differdinger Polizei abgeliefert. "Ech weess net, wat ech maache soll, mä eise Jong ass spuerlos verschwonnen. E war gëschter owend op eng Kéier fort, an en ass net méi heem komm."

Das Theaterspielen sollte nichts nutzen. Kurze Zeit später wurde die ganze Familie von den Nazis nach Deutschland umgesiedelt, und Jos sollte seine Angehörigen erst nach der Befreiung wiedersehen.

Das Versteck in Moersdorf an der Mosel indes war bereits nach sechs Wochen nicht mehr sicher genug. Charel: "Si soutzen do zu véier op enger Mansar verstoppt, mä op eng Kéier huet déi Famill et mat der Angscht ze di krut. Et woren zevill Preisen am Duerf. Mä de Jos hat zu Déif-férdeng e Monni, deen eng gutt Plaz op der Hadir hat a fir d'Preise wichteg war. Do konnt et bal keng Razzia ginn, an duerfir hu mer hien dohinner bruecht. Do souz en dann, nëmme e puer honnert Meter vu sengem Elterenhaus ewech, mat engem Koséng, deen och verstoppt war, bis un d'Enn vum Krich."

Auf die Frage, wie man es denn monate- und jahrelang derart eingesperrt aushalten konnte, meint Jos: "Also fir déi Jongen, déi nach net un der Front waren, déi direkt verstoppt goufen, fir déi war dat immens schwéier. Mä ech hat jo um eegene Leif erlieft, wéi et an der Wehrmacht wor. An ech kann nëmme soen, ech war déck zefridden a ménger Stopp."

Und weil Jos, ein gelernter Anstreicher, ein gewisses künstlerisches Talent sein eigen nannte, konnte er sich in seinem Refugium für die Resistenz durchaus nützlich machen, indem er Pässe für Grenzflüchtlinge fälschte: "Ech hunn d'Fotoen ausgetosch, an da goung et drëm, fir de Stempel mat Tënt ganz genoe nozeseichen. Härno hat ech dat esou gutt am Grëff, dass et mer richtig Spaass gemaach huet. Ech hu mech jiddefalls di ganz Zäit net gelangweilt."

Und am Ende wird er dann richtig sentimental: "Also wann de Charel net gewiescht wir, da wir ech haut net méi do. Hien huet măr d'Liewe gerett. An net nëmme măr."

Und darauf trinken sie dann noch ein Glas Wein, die beiden Freunde. Auf die alten Zeiten.

r.cl.

Versteckt in der

Am Anfang waren es nur zwei, René Schiltz aus Ettelbrück und Victor Fischbach aus Schieren. Beide hatten nach ihrer militärischen Ausbildung bei den Infanterie-Pionieren in Nienburg/Weser ihren Erholungsurlaub erhalten. Der Pfaffenthaler Pfarrer Jean-Pierre Ries, früher Vikar in Ettelbrück und Begründer des Etzella-Basketball-Clubs, in welchem die Schiltz-Brüder fervente Spieler waren, hatte für die beiden ein Versteck in der Kirche eingerichtet.

Am 24. August 1943 trafen sie in Pfaffenthal ein, und sie verbrachten 5 Tage im Pfarrhaus. Am 30. August, bei Nacht und Nebel, siedelten sie in die Kirche über. Das Versteck befand sich im rechten Seitenschiff über der Empore. Um dahin zu gelangen, muss man im Turm, ein Kampanile, fünf steile Leitern hinauf, und dann steht man auf dem Gewölbe über dem Hochaltar. Von dort gelangt man über eine kleine Treppe mit fünf Sprossen und durch eine Holztür auf das Mittelschiff. In ein Seitenschiff (für das Versteck, das rechte) gelangt man über eine schräge lange Leiter mit etwa zwanzig Sprossen. Mit der Zeit konnten die Refraktäre mit einem Eimer voll Wasser, aufrecht gehend, die Leiter auf- und absteigen.

Da bis dahin das notwendige Häuschen noch nicht funktionierte, zogen René und Vic blaue Arbeitskleider an, und sie verlegten die Ableitungsrohre. Den vollen Eimer entleerten sie dann nachts ins WC.

Der Raum wurde wohnlicher gestaltet; Matratzen und ein langer schmaler Tisch wurden raufgeschafft, für Küchengeschirr sorgte der Pfarrer, ebenso für einen elektrischen Kocher, einen Tauchsieder und einen Spirituskocher. Das Versteck wurde per Sperrholzwand abgetrennt, die Balken mit Papier abgedeckt und die Dachluken verdunkelt. Der Onkel von Vic, Mathias Wagner, Mathematikprofessor in Diekirch, baute für die Refraktäre einen Kurzwellenempfänger mit zwei Kopfhörern, und so konnten sie Tag und Nacht BBC empfangen. Herr Ries brachte ihnen große Landkarten, die auf Sperrholz aufgeklebt wurden. Mittels Gummibändchen und Reißzwecken wurden die Bewegungen der Armeen in Russland, Afrika und später nach der Landung in der Normandie am 6. Juni 1944 in Europa verfolgt. Das tägliche Brot brachte Hary Wiesen, der Küster. Frischmilch brachte Fräulein Thérèse Strauss, die mit den inneren Angelegenheiten der Kirche betraut war. Die Milch stammte von einer Kuh, die der Vater von Vic beim Viehhändler Michel Feith aus Walferdingen gekauft hatte. Sie konnte nicht aus dem elterlichen Betrieb kommen, da der Stall Fischbach in Schieren unter Aufsicht der Zivilverwaltung stand.



Kirche von Pfaffenthal



Die Zeit wurde vertrieben: selbstverständlich mit Kochen, dann Überschriften von Heirats-, Geburts-, und Sterberegistern in Karteikarten, Lesen von Büchern und Mühle- und Kartenspiel.

Weil der Stromverbrauch sehr hoch war - inzwischen war ein elektrischer Ofen von 1000 Watt angeschafft worden, der im Winter dauernd lief - und dies durch die außergewöhnlich hohe Elektrizitätsrechnung auffallen würde, war ein Anschluss vor dem Zähler gemacht worden. Der Kabelstrang zum Zähler, der den Strom für das Läuten der Glocken und für die Sirene lieferte, die oben auf dem Dach der Kirche stand, verlief nämlich durch das Versteck.

Der Schlafplatz der beiden, der sich anfangs über dem Mittelschiff befand, war infolge von Wanzen in den Wohnraum verlegt worden. Speziell René wurde in der Nacht von Hunderten von Wanzen angegriffen, sodass er als erster sein Nachtquartier verlegte. Herr Léon Müller, Kaplan in Pfaffenthal, hatte herausgefunden, dass es sich um eine Wanzenart handelte, die hauptsächlich Fledermäuse befällt. Nun, Fledermäuse gab's genug. Während des Winters hingen sie zu Hunderten an den Balken des Dachgestühls.

Am 17. Dezember 1943 in aller Frühe erschien der Küster im Versteck und teilte den Refraktären mit, dass eine Razzia in Pfaffenthal abgehalten würde. Um 8.00 Uhr drang die Gestapo, ein Soldat mit Gewehr und aufgepflanzten Bajonett und ein Mann in Zivil, in die Kirche ein.

Hary Wiesen hat hernach folgendes berichtet: *"Die zwei wollten in den Turm. Ich sagte ihnen, ich hätte keinen Schlüssel zum Turm. Er fand das verdächtig. Ich ging zum Pfarrhaus, obschon ich wusste, dass der Schlüssel hinter dem Altar hing. Zurück zur Kirche übergab ich dem Beamten den Schlüssel, und ich kletterte als erster die Treppen hoch, hinter mir der Soldat gefolgt vom Gestapobeamten. Ich stieg weiter, über das Gewölbe des Hochaltars, hinauf zu den Glocken. Plötzlich hörte ich rufen: Kommen Sie runter! Bald darauf standen wir uns am Hochaltar gegenüber. Der Gestapomann: Ist niemand oben? Ich: Entweder bin ich verrückt oder Sie! Wir waren oben, lasst uns noch mal hochklettern! Der Gestapomann zieht seine Pistole und hält sie an meine Brust: Wenn Sie jetzt lügen, sind Sie ein toter Mann. Ich erschiesse Sie hier im Chor. Ich antwortete so seelenruhig wie möglich: Mein lieber Herr, können Sie sich vorstellen, dass jemand sich in dieser Kälte da oben aufhalten könnte?"*

Soweit Hary Wiesen. Er hat die beiden gerettet; es war tatsächlich an diesem Tage eisig

kalt. Die Deutschen haben nach diesem Auftritt die Kirche verlassen. In der Zwischenzeit hatte sich aber auch manches getan. Die zwei hatten zwar einen schweren amerikanischen Colt, aber sie hätten höchstens zwei oder drei Soldaten umlegen können, denn vor der Kirche standen etwa fünfzig Soldaten oder Polizisten, und auf dem Bahngleise, das oberhalb der Kirche lief, waren viele Soldaten postiert.

Vic war die lange Leiter zum Mittelschiff aufgeklettert und er hatte sich hinter die Tür, die auf das Altargewölbe öffnete, gelegt. Durch den Schlitz unter der Tür sah er das Bajonett und den Helm, aber er hatte das "Runter!" des Gestapomannes nicht gehört. Als er zurück kam, sah er, wie René den Colt in einer Mauerritze versteckte.

Um 10.00 Uhr ertönte die Signalklingel, die der Pfarrer unter der Treppe zur Empore hatte anbringen lassen. Herr Ries rief beide herunter. Alle Gefahr war vorbei. Die beiden würden diesen Tag zeitlebens nicht vergessen.

Am 3. Januar 1944 kam ein weiterer Refraktär: Gaston Kerger aus Luxemburg, direkt von der Front bei Nevel in Russland.

Am 1. Juni 1944 kamen die beiden Brüder, Nikolaus und Emile Schaefer, ebenfalls in die Kirche. Sie hatten den Rückzug an der Ostfront mitgemacht und glücklicherweise miteinander Urlaub erhalten.

Am 28. Juni 1944 wurde die Familie von Vic, seine Eltern, seine zwei Schwestern und sein

Onkel, nach Deutschland umgesiedelt. Die Mutter und die Schwester von René acht Tage später. Sein Vater und sein Bruder Jos waren schon seit 1941, bzw. 1943 im Konzentrationslager, sein Bruder Aloyse in England in der Uniform der *Free-French-Forces*.

Die Stimmung der fünf Refraktäre wurde von Tag zu Tag gereizter. Wohl hielt sie die Landung in der Normandie (6.6.44) in Spannung. Wohl verfolgten sie freudig die Vormärsche der Alliierten an allen Fronten, aber die kleinsten Meinungsverschiedenheiten lösten die heftigsten Wortwechsel aus. Die Gestapo spukte in ihren Träumen, und sie warfen sich gegenseitig Unvorsichtigkeiten vor. Gut, dass die Zivilverwaltung genau so nervös war wie sie, sie hätten noch in letzter Minute erwischt werden können.

Am 20. August erschien der 6. Refraktär, Lucien Kraus aus Ettelbrück. Er hatte kiloweise Tabak mitgebracht, der allerdings wenigstens 20 Jahre alt und stickig war. Das Kraut wurde trotzdem geraucht.

Am 10. September 1944 rückte die amerikanische Armee nach Luxemburg vor. Es wurde noch ziemlich viel in Pfaffenthal geschossen, aber die sechs Refraktäre stürmten bald ins Freie und feierten mit Pfarrer, Küster, Fräulein Tresi und vielen Patrioten die Befreiung Luxemburgs vom deutschen Joch.

V.F.



Shoah in Luxemburg

Obwohl es höchstwahrscheinlich bereits im 6. Jahrhundert eine Synagoge im nahen Trier gab, ist die Anwesenheit von Menschen jüdischen Glaubens in Luxemburg erst seit 1276 dokumentarisch belegt. So soll es in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts vor dem Sankt-Ulrich-Tor in Stadtgrund eine kleine Judensiedlung gegeben haben.

Der Clausener Judenfriedhof wird erst im Jahre 1817 angelegt, und 1823 wird in der heute verschwundenen *Seminärgässel* hinter der Kathedrale (siehe *Ons Stad* Nr. 25 von 1987) die erste Synagoge feierlich eingeweiht. 1894 zieht die Glaubensgemeinschaft in ihre neuen Räumlichkeiten Ecke Rue Aldringen - Rue Notre Dame. Diese zweite Synagoge wurde im Herbst 1943 von den Nazis zerstört.

In den späten dreißiger Jahren war Luxemburg für die Feinde des Dritten Reichs zu einem wichtigen Asyl- und Durchreiseland geworden, nicht zuletzt für viele deutsche Juden, die vor den Zumutungen der neuen Rassengesetze mit Hilfe der internationalen Widerstandsbewegungen über die Grenzen von Nazideutschland flüchteten. Zählte man 1927 in Luxemburg insgesamt 1.771 Menschen jüdischer Abstammung, so waren es 1935 bereits 3.144, davon 870 Luxemburger Nationalität. Als 1940 der Zweite Weltkrieg ausbrach, lebten hier zu Lande etwa 3.700 Juden, rund ein Prozent der Gesamtbevölkerung.

Nach dem Einmarsch der Nazis am 10. Mai 1940 merkten die jüdischen Bürger sehr schnell, was die Stunde geschlagen hatte. Diejenigen, die bis zum 28. Juli - dem Tag, als der neue Gauleiter Gustav Simon sein Quartier in Luxemburg bezog - noch keine Gelegenheit zur Flucht gefunden hatten, wurden die Opfer seiner ersten Anordnungen: ihre Bankkonten wurden blockiert, ihre Vermögen beschlagnahmt, sie mussten ihre Wertgegenstände - Schmuck, Pelze, Antiquitäten usw. - abliefern, ihre Heirat mit Nicht-Juden wurde verboten, und schließlich durften sie überhaupt keine Kontakte mehr zu "Ariern" pflegen und wurden gezwungen, gut sichtbar immer den berüchtigten "Gelben Stern" an der Brust zu tragen. Ab Juli 1941 wurde ihnen das Betreten von Gaststätten, Kinos, Theatern, Badeanstalten und sonstigen Stätten des öffentlichen Lebens untersagt, ihre Einkäufe mussten sie morgens zwischen 9.00 und 11.00 Uhr erledigen, und zwischen 19.00 Uhr abends und 7.00 Uhr morgens durften sie ihre Wohnungen überhaupt nicht mehr verlassen.

Am 16. Oktober 1941 fuhr dann der erste Deportationszug mit 334 Juden im Güterbahnhof Luxemburg ab, Richtung Osten, ins deutsch-polnische Ghetto Litzmannstadt. Ihm sollten sechs weitere Todestransporte in die Lubliner Gegend, ins "Altersghetto" Theresien-

stadt und ab 1943 direkt in die Hölle des Vernichtungslagers Auschwitz folgen.

In Fünfbrunnen (Cinqfontaines), an der Eisenbahnlinie nach Ulflingen, richteten die Nazis schließlich in einem früheren Herz-Jesu-Kloster (im Volksmund d'Pafemillen) ein regelrechtes Sammellager ein, in dem manchmal über 200 Juden auf ihren Weitertransport in die Konzentrations- und Vernichtungslager im Osten warten mussten.

Nach der Befreiung ist die Bilanz entsetzlich: Gab es vor dem Krieg insgesamt sechs jüdische Gemeinschaften (Luxemburg-Stadt, Esch-Alzette, Ettelbrück, Mondorf, Medernach und Grevenmacher), so sind es deren nach 1945 nur noch zwei: Luxemburg und Esch.



Das Shoah-Denkmal in Fünfbrunnen

Archiv Luxemburger Wort

Todesfuge

Schwarze Milch der Frühe wir trinken sie abends
wir trinken sie mittags und morgens wir trinken sie nachts
wir trinken und trinken
wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht eng
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar
Margarete
er schreibt es und tritt vor das Haus und es blitzen die Sterne
er pfeift seine Rüden herbei
er pfeift seine Juden hervor läßt schaufeln ein Grab in der Erde
er befiehlt uns spielt auf nun zum Tanz

(...)

Er ruft spielt süßer den Tod der Tod ist ein Meister aus Deutschland
er ruft streicht dunkler die Geigen dann steigt ihr als Rauch in die Luft
dann habt ihr ein Grab in den Wolken da liegt man nicht eng

Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts
wir trinken dich mittags der Tod ist ein Meister aus Deutschland
wir trinken dich abends und morgens wir trinken und trinken
der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau
er trifft dich mit bleierner Kugel er trifft dich genau
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete
er hetzt seine Rüden auf uns er schenkt uns ein Grab in der Luft
er spielt mit den Schlangen und träumet der Tod ist ein Meister
aus Deutschland
dein goldenes Haar Margarete
dein aschenes Haar Sulamith

Paul Celan

Von den 3.700 in Luxemburg wohnenden Juden überlebten nur etwa 2.500. Die anderen 1.200 sind hauptsächlich in den Ghettos und Vernichtungslagern im Osten von den Nazis vergast oder zu Tode geschunden worden.

In Fünfbrunnen erinnert ein einfaches Denkmal an die Shoah in Luxemburg. Es besteht aus Granitsteinen, die von Gefangenen im KZ Natzweiler-Struthof während des Krieges gebrochen worden waren, und es stellt einen gequälten Menschen dar. Alljährlich, am ersten Sonntag im Juli, wird hier der Judenverfolgung und Judenvernichtung in Luxemburg gedacht.

René Clesse

Quellen:

- Änder Hohengarten: *Die nationalsozialistische Judenpolitik in Luxemburg*. Heft 1. Herausgegeben im Auftrag des Mémorial de la Déportation in Luxemburg-Hollerich. Luxemburg, 2002.
- Paul Cerf: *L'étoile jaune au Luxembourg*. Luxemburg, 1986.



Eine Ferienkolonie von jüdischen Kindern in Ernzen im Jahre 1936: Nur jene, die auf dem Foto eine Nummer tragen, haben den Zweiten Weltkrieg überlebt.

D'Lidd vum Zwangsrekrutéierten (* 1920-1927)

1. De Jong war 20 Joer al
Du kouv de Preiss an d'Land
Dem Jong, deem gouf et baang a kal,
Hie war bal nach e Kand.
Du sot de Preiss: Hépp, of mat dir,
Du bas gutt fir an d'Front,
Mir brauche vill dees Fudder vir,
Marsch, marsch! an hal de Mond.

Sieg! Heil!

2. De Jong, dee war ganz iwwel drun,
E wouss net méi wouhin,
Et huet en hin an hir gezunn.
E Preiss wollt hien net sinn.
E wouss net, wéi et gaangen ass,
Scho stong e vir am Dreck,
Et war geschitt, et war geschass,
Vill Jonge si gevreckt.

Sieg! Heil!

3. Hie koum a Polen, an d'Tschechei
A Lettland an op d'Krim,
Hie war an Afrika derbäi
En zitt sech un de Rimm.
Vill aner déi hunn sech verkroch,
Duer an en däischtert Lach,
Si hu gelidden nach an nach
De Preiss ass net gewach.

Sieg! Heil!

4. Muench Kugel, déi huet him gepaff
Laanscht d'Oure ganz nobäi,
Duerch Zoufall gouf hien net getraff,
Säin Noper krut de Bläi.
De Krich gong riwwer, hie koum heem
Vill krank u Leif an Häerz.
Keen hat 't gegleeft a kengsten Dreem,
Séng Mamm, déi brennt eng Kärz.

Sieg! Heil!

5. D'Land war vu Patriote voll,
Si hunn e schiel bekuckt,
Vill hunn e fir e Preiss geholl,
Hien huet sech rëm geduckt.
Eis Jongen, déi hunn sech du fond,
Si hunn hiert Recht verlaangt.
De Preiss bezuele sollt séng Schold,
Hien hat sech jo vergaang.

Sieg! Heil!

6. Do, Jongen, dir wäert lo gesinn,
Sou sot dunn all Partei,
Loosst eis emol um Rudder sinn,
Da geet är Saach an d'Rei.
Déi Schwaarz, déi Blo, déi Rout, déi Giel,
Si hunn et all versprach,
Mer haten se do an der Wiel,
Herno war alles Brach.

Sieg! Heil!

7. En zame Preiss, dee bréngt dunn nach
E Gielche fir op d'Broscht,
An ee Stéck Ham a Kiermeskoch,
" Nee Mensch, dass ich nicht lach!"
An d'Jore sin eriwwer gaang,
D'Jonge si manner ginn.
Dee leschte Jong huet sech erhaang,
Am Jor zweedausend zéng!

Sieg! Heil!

1 Stëmm: Zwangsrekrutiertenproblem!
gelöst!

Kompanie!
Rechts um!
Im Laufschrift, marsch, marsch!
Links zwo, links zwo, links zwo, links zwo ...

René Weimerskirch (1921-1985)

Fir meng Mamm

(aus engem laange Bréif)

Et muss géint sechs Auer gewiescht sinn... Ech hu gewänzelt am Bett well ech déi Angewandte net bekäppt hunn. De Papp hat mer se nach owes erkläert, ma si goug nawell net eran. D'ganz Nuecht hunn ech getiermt wéinst där houere Recheprüfung; gläich no der Mass hu mer se: *Ein Motorrad und ein Lastwagen fahren von Echternach nach Luxemburg. Das Motorrad legt die Strecke in 45 Minuten zurück, der Lastwagen braucht 1 Stunde und 10 Minuten. Nach wieviel Kilometern hat das Motorrad den Lastwagen eingeholt, wenn letzterer 15 Minuten vor dem Motorrad gestartet ist, und wenn die Strecke 50 Kilometer beträgt?*

Ech hu gemengt, d'Schléck wéi ze kréien. Hat ech de Mond net dréchen, d'Hänn äiskal an d'Stir huet geglost? Da war bestëmmt eng Angine fälleg, an ech konnt op kee Fall an d'Schoul goen.

Op emol e Kaméidi an der Trap. De Papp kënnt eropgedosch... an är Kummer eran, ausser Otem: "D'Preise sinn do!"

A scho stinn ech heemlech bei der Fënster, d'Stir widdert d'Glas gedréckt: Eng sëlliche Motocyclette komme vun Heeschdref eropgerannt; gringelzegro Zaldoten, schro Schnësser, déck Brëller ënnert groussen Helmer, d'Flënte queesch iwwert de Réck mam Laf no ënnen. E Stëbs an der Strooss, ech ka knapps Gonnesche Misch erkennen, wéi deen aus der Scheierpaart geschlach kënnt a stoe bleift wéi e Stack.

Kee seet e Wuert. All kucke se de Preisen no wéi wann et Geeschter wieren...

Hannert de Motoren, eng Iddi méi lues, kënnt eng Rëtsch Camionen. Da war donidden zu Heeschdref sécher d'Plaz, wou d'Motorrieder d'Camionen erëmkruten? A wéi wäit ass Heeschdref vun lechternach ewech? Mä déi do komme vu vill méi wäit wéi vun lechternach. Esou uersch wéi s'ausgesinn, kommen déi do vum Enn vun der Welt...

Op der Kéier bei der Post ass allerlee lass. D'Rëll erof, laanscht de Kierfecht, d'Kierch, laanscht Mees op d'Bréck zou, kënnt ee Gefier nom aner: glunge Schlitter mat hanne schwéiere Ketten drop, hallef Camion, hallef Tank. Déi maachen en onheemleche Kaméidi, bal wéi deen décke Bagger, deen d'Uelzech botze kënnt; déi hei sinn awer vill méi gewierweg. Mat Strauss si se gerëscht, an d'Zaldoten hannendrop hunn och gring Pitsch op de Schackoe stiechen. Et kënnt ee mengen, si géifen den 1. Mee feieren... mat enger Grëtzt Verspëtung. Sinn se frou? Da's net richtig ze gesinn: d'Gesichter hu se schwartz beschmiert, wéi dem Kariger säi Kuele-schéppert.

"Si musse sech tarnen", seet de Postperzepter zum Fakter, dem Fonck. "Geschwë sinn d'Fransousen do mat de Fliger: da kräie se der laanscht d'Panz, déi houere Preisen."

"Schwätzt net esou haart!" pëspert de Brëifdréier.

"Säckdréier! Den halwe Gringewald hu se geplëmmt!"

"Ech muss de Courier sënneren, Chef: de Fons ass krank." De Fakter dréit dem Perzepter de Réck a geet séier eriwuer an d'Post.

"Fäertaasch!" grommelt de Perzepter.

Déi aner Sait op der Kierchentrap steet de Schoulmeeschter mam Paschtouer ze diedegen. Allebéid schneiden s'eng verdrësslech. De Paschtouer ass nach am Surplis. Ee Gefier nom aner rabbelt laanscht, kee Sputt. Ech kéim mol net eriwuer an d'Schoul, wann ech wéilt. An d'Mass ass souwisou aus.

E ganzen Trapp Leit steet ewell do z'afen. Am Konsum um Eck geet et an an aus wéi an engem Beiestack. D'Frae schleefen déck Posche voll eraus.

Tëscht zwee Camionen mat Kanounen hannendru gespaant kënnt de Rosch iwwert d'Strooss geschoss. Op een Hoer wier hien ënnert eng Kanoun geroden. Hie kritt eng fatzeg gedickst vun engem Preiss, deen d'Kolonn dirigiert an d'Leit ewech hält vun der Strooss.

"t ass keng Schoul!", jäit hie voller Freed an huet scho vergiess, datt hien elo just eng giedelech erwëscht huet.

Vrun der Bréck fiert eng Rëtsch Camionen erof an de Bongert. Mir lafe séier dohi kucke wat lass ass. Et gesäit aus wéi wa s'am Bongert wéilte campéieren. Déi aner Sait vun der Bréck, an der schaarfer Kéier, riichten dräi Zaldote schëtzege e grousegt Maschinengewier op, véier Kanounenleef d'Luucht aus gedréit. Bauesch Mätti seet, dat wier eng Flak: géint d'Fliger, seet hien. Da wäerten elo d'Fransousen ënnerwee sinn.

Eng Patroll Zaldote kënnt op d'Leit duer a schéckt se heem: "Gefährlich hier: ab, marsch!"

Ech kréien et mat der Angscht ze don a lafe fort. De Rosch léisst sech nach fléiwen: dee fäert der Däiweel net. Hie geet e Stéckelchen, bleift stoen, kuckt, geet, bleift stoen; de Virwëtz ass ze staark.

Bei äis an der Strooss ass et elo roueg. Mä d'Gedäisch an d'Gebromms vun deene laange Kolonnen d'Rëll erof, dat héiere mer bis hannenaus an d'Kichen. Heiansdo zitteren esouguer d'Rauten an de Fënsteren.

D'Schléckwéi ass mer vergaang. Keng Schoul! Dat hunn ech de Preisen ze verdanken. An ech lesel gi mech kristillechen mat där topeger Angewandter!

D'Haaptstrooss ass verstoppt mat elauter Preisen. De Papp fiert mam Vëlo duerch d'Krommlängten op d'Schaff. Ech sëtzen um Gepäckdréier. Bei der Kierch léisst de Papp mech erof. De Bongert beim Waasser ass geraumt. Keng Flak méi ze gesinn.

An der Nuecht ass et roueg. Géint de Muere knuppt et. Siwemol. Siwe Lächer hu se gewullt, d'franséisch Bommen. Siwen Triichter hu se gebuert an de Bongert, genee duer wou d'Preise campéiert haten. Nëmme just datt déi schonn e Strapp iwwert de Bierg waren. D'Äppelbeem, voll an der Bléi mä béis zerzauselt, strecken d'Äscht d'Luucht aus, wéi wa se wéilte kapituléieren.

Awer sonndes, den 10. September 1944, huet d'Dikrecherstrooss geliicht a gelaacht an deene routwäissbloë Faarwen, déi äis esou frësch geschingt, esou nei an esou heemleg.

A grad esou nei an awer schonn heemleg kommen déi éischt amerikanesch Zaldote genëschelt laanscht d'Tramsschinne geschlach,

duerch de Summerwee, iwwert den Trottoir, op hire Gummissuelen: esou lues an esou liicht, scho bal wéi op Schlappen. Am Ouer hu mer nach ëmmer déi klakeg preisesch Stiwwelen, an elo op eemol trëppelen déi kakis Yankien duerch d'Strooss, laachen a knätschen, de Schacko schif an der Akaul a labber am Grapp eng Flënt esou schmank, du kéins mengen si wieren um Wee fir op d'Kiermes a si géingen hirer Flämmchen eng Blimmche schéissen.

An de Wisen laanscht de Griiswee, déisäit der Uelzech, läit eng Hällewull Amerikaner. Panzer mat laange Kanounen drop, stuppeger a klenger, Tankse mat an ouni Ketten, flappeg Camionen an dertëscht butzeg Gefierer ouni Daach an ouni Glace: déi ditzten, juppelen a klunschen duerch déi kauleg Wisen, vijenzeg an hannerzeg; Jeepe sinn dat. Meeschters Offizier hanken dodran, déi schlaakseg Been iwwert de Capot gestreckt: un engem schmuele sëlwerege Blech um Schacko erkennt een se, um Kolli; un de bronge Stiwwelen, gestreckt bis un d'Wued. All schnëssen se duerjerneen, déi Déck an déi Kleng, déi Schwaarz an däi Wäiss. Brong verbrannt si se dacks. Si knätschen a weisen hir schluetwäiss Zänn. Si patschen Chesterfield, Camel a Luckystrike. Laffelen, picken a schluppen aus ronnen, ovalen an héige Béchsen allerlee Fleesch, Fësch a Gesëffs. Stieche schluetwäiss Brout ënnerdaach, deele Schokela aus, Kéiken, Kamellen a Knätsch. A scho koppele mer mat hinnen. Ergremmt si s'op preisesch Spéngelen, déi grouss Kanner vun déisäit dem Pull. Mir kromen eist schappegt Englesch zesummen, aus eisen Tiräng Männercher vum preisesche Winterhilfswerk, Fënnestücker mam Charlotte vu virum Krich, a kommen heem d'Täsche voller Séissegkeeten, liicht dronke vun deem ganze Spëtakel, vun där éischter parfümierter Zigerett.

Pol Greisch

(aus: FIR MENG MAMM, Editions des Cahiers Luxembourgeois, Nic Weber, éditeur)

POL GREISCH

FIR MENG MAMM



aus engem laange Bréif

ÉDITIONS DES CAHIERS LUXEMBOURGEOIS
NIC WEBER ÉDITEUR

L'administration municipale: De l'organisation luxembourgeoise au régime nazi

A l'aube du 10 mai 1940, des armées allemandes occupaient de vive force le territoire de notre pays. Le même jour on devait apprendre que la Famille grand-ducale et les membres du Gouvernement, à l'exception du Ministre Nicolas Margue, avaient pris la fuite, afin de se soustraire à l'arrestation par les troupes ennemies. Dès le lendemain, la Chambre des Députés protestait formellement et de façon véhémente contre l'occupation de notre pays par des forces étrangères.

Le 8 juillet suivant, le Collège échevinal, donnant dans le même sens, se réunit pour tenir une ultime séance dans le vain espoir de pouvoir sauvegarder l'indépendance de nos institutions. Hélas, ce fut peine perdue ! Quatre ans plus tard seulement les autorités de la ville obtiendraient le rétablissement de leur administration sous sa forme d'avant-guerre.

A cette époque, trois autorités luxembourgeoises étaient en place pour assurer la gestion des affaires de la ville.

La première en était le Conseil communal, dont les séances étaient publiques, tout habitant pouvant en prendre facilement connaissance.

Les devoirs qui lui incombait étaient nombreux et importants. Ils donnaient lieu à des séances multiples et variées dont les débats étaient parfois houleux et passionnés. Un des points les plus débattus portait sur les finances de la commune, les prévisions des recettes et des

dépenses devant aboutir chaque année à l'établissement du budget communal, un document fixant le programme des activités durant l'année à venir. Un autre pouvoir du Conseil était celui de faire des règlements communaux ayant pour objet des problèmes de police ou d'autres questions importantes de sa compétence. Aussi intervenait-il chaque année d'une manière approfondie dans l'organisation de l'enseignement primaire. Une autre de ses attributions importantes concernait la nomination du personnel de la commune, fonctionnaires et employés, et, le cas échéant, il devait décider de leur congédiement.

La deuxième des autorités en charge des affaires de la ville, était le Collège échevinal qui pendant de longues années avait été l'organe d'exécution et d'administration journalière des décisions prises par le Conseil communal. Il lui appartenait surtout de s'occuper de la gestion des services et de celle des établissements publics placés par la loi sous sa surveillance. Un autre de ses devoirs importants était la convocation du Conseil communal et la surveillance du personnel affecté aux services administratifs et techniques. En résumé on peut dire que le Collège avait, à l'égard de la ville, des attributions comparables à celles que le Gouvernement avait à l'égard de l'État. Au-delà de ses compétences purement communales, il était un organe du pouvoir

central, ses membres étant nommés et révoqués par le Grand-Duc. Il était présidé par le Bourgmestre ou, en cas d'absence, par l'échevin le plus ancien en rang; ses séances n'étaient pas publiques.

Finalement, comme troisième autorité, il faut citer le Bourgmestre qui, nommé par le Grand-Duc, occupait des fonctions de haut niveau. Si, en effet, les membres du Conseil communal et du Collège échevinal étaient choisis selon un principe manifeste de collégialité, les fonctions du Bourgmestre par contre avaient un rôle évident de prépondérance. Il était le chef responsable des autorités communales, remplissant en dehors de ses fonctions multiples les charges d'officier de l'état civil et celles en rapport avec les lois et règlements de police.

Ce régime des trois autorités communales, qui avait pourtant fait ses preuves, fut supprimé par l'occupant allemand. Celui-ci ne tardait pas à mettre en place les rouages de l'administration allemande d'une conception fort différente.

Contrairement au principe de pluralité admis dans l'administration luxembourgeoise, le régime allemand ne reconnut que le Bourgmestre comme chef unique de l'administration communale placée sous sa responsabilité personnelle pleine et exclusive. Son titre était celui de «Oberbürgermeister» (premier Bourgmestre), un titre qui ne revenait qu'aux seules communes situées dans un «Stadtkreis» (arrondissement urbain).

Le Bourgmestre seul était investi du pouvoir de décision dans la commune et seul pour en assurer l'exécution. Il était le supérieur hiérarchique de tous les fonctionnaires, employés et ouvriers communaux. A lui seul appartenait la compétence pour engager les membres du personnel et pour, le cas échéant, décider de leur congédiement.

Il était pourtant assisté ou conseillé par des adjoints («Beigeordnete») dont le nombre était fixé par le règlement principal de la commune («Hauptsatzung»). La nomination de ces adjoints était aussi dans les attributions du Bourgmestre; son choix ne pouvait évidemment que se porter sur les personnes dont la fidélité à l'idéologie nazie ne faisait pas de doute.

L'adjoint premier en rang pouvait en cas de besoin remplacer le Bourgmestre dont il portait alors le titre; la gestion financière était confiée au «Stadtkämmerer», les autres adjoints avaient droit à la qualification de «Stadtrat»; pour les affaires de Droit, il y avait le «Stadtrechtsrat»; pour l'enseignement le «Stadtschulrat», pour les bâtiments le «Stadtbaurat», etc.

Il nous reste à dire un mot des conseillers communaux qui dans les villes avaient droit au titre de «Ratsherr». Fixé d'abord à vingt-quatre, leur nombre était à partir de 1943 de vingt-six. Leur mission était d'établir un contact permanent entre l'administration et la citoyenneté, de conseiller le Bourgmestre sous leur entière responsabilité et d'entretenir dans la population un esprit de compréhension pour les mesures que le Bourgmestre avaient prises.

10 mai 1940: rue de la Boucherie

Batty Fischer



Däitschfrëndlech

Den 11. Mee 1944, géint dräi Auer mëttes. Aus dem Himmel kënn d'Häll; iwwert déi Bouneweger an nach aner Leit. D'Amerikaner, op déi scho sou laang gewaart gëtt, si komm; mat Brandbomben an aneren, déi op an nieft Zwickau an egal wuer falen. An eng dervu rappt den Houwalder Buedem op a schleidert engem jonke Kärele aus dem "Arbeitsdienst" eng Leemknupp vun engem Zenner an de Réck. Dem Nikolaus Niederweis vun Daudistel heivir aus der Äifel ass et, wéi wann him d'Häerz aus dem Leif geflu wier; e spiert a weess awer och, datt e lieft. Nach ëmmer fale Bomben, ass kee Militär a keen Zivilist am Fräien. D'Blutt leeft deem Däitschen aus dem Mond, fierft seng Hänn, mat deenen en de Mond wëllt ofwëschen, hellrout; d'Hänn beschmieren a bedrecksen seng Uniform nach méi, wéi se schon ass, a loossen eng bluddeg Strumm un enger Fassad, laanscht déi en sech stäipt an zitt. Hie schleift sech wéi am Tommel virun a schléit um Enn an den "Saangen" de laange Wee virun eng Viischtdier.

Et dauert nach e gudde Strapp, bis iergendanzwousch eng Zireen hault an déi Viischtdier opgeet. Mä da paken e Mann an eng Fra un an droen dee schwéier verwonte Preiss an d'Stuff. Dee kënn um Canapé nees zou sech, kuckt an d'Gesichter vum Mann a vun der Fra, mä hie kritt kee Wuert méi raus. Déi zwee soen och näischt, kucken sech och allebéid un, an da geet de Mann bis aus a wénkt der Fra, se soll matkommen.

An der Kiche seet e just: "So deene béiden, datt kee sech an der Stuff weist, ech ginn dem Wegener telefonéieren, wat solle mer da soss maachen!?" D'Fra wénkt "jo" mam Kapp a klëmmt d'Kellertrap rof.

Eng Stonn duerno kënn den Dokter Wegener mam Vëlo vun der Helfenterbréck erop,

ass ausser Otem a gëtt granzeg, wéi e gesäit, wat fir e Client do op hie waart.

"Gitt lech de Leschte Steiwer mol ukucken!", bäisst en dem Mann an der Fra duer, "wéi dee rausgesäit. An alles wéinst deenen doten."

De Fraass Theis äntwert net, mä säi Margot mengt, 't misst een de Preise Bescheed soen, datt déi hire Verwonte siche kommen.

"Transportéiere kënnen se deen net", grommelt den Dokter, lo nees méi gedam. "Deem huet eppes eng oder souguer béid Longe lassgeschloen, dee muss leie bleiwen, e puer Deeg op d'mannst."

"Wat kritt Der?", freet de Fraass.

"Ech schécken de Preisen d'Rechnung", kënn d'Äntwert. "Mä déi mussen no em kucke kommen, sot en dat!"

D'Margot an de Fraass soen hirem Hausdokter merci, gi mat virun d'Dier, an därbaants geet hinnen eppes anesches duerch d'Stip. Wéi den Dokter mam Vëlo ëm d'Kéier ass, klammen s'allebéid rof an deen hënneschte verwëllefte Keller, an d'Margot seet zu deene béiden: "Bleift heinidden. Do uewe läit e verwonnte Preiss, an d'Preise kënnen dee réischt an e puer Deeg wechhuelen, seet den Dokter. 't ass net z'änneren, mir konnten e jo net verbludde loossen."

Am Nomëtteg fiert de Fraass schwéieren Häerzens mam Vëlo op den Holleschbiërg, wou d'Kommandantur vum "Arbeitsdienst" ass, a "mécht Meldung". Hien ass nach net doheim, du gëtt e scho vun engem Motorrad mat Sidecar iwwerholl, an dat steet, wéi en nees an den "Saangen" ukënn, breet virun hirer Hausdier. Dobannen ass e preiseschen Dokter amgaang dee bluttjonke Kärele z'ënnersichen a mengt, dee lëtzebuergeschen Dokter hätt Recht, un eng Verleung vum Verwonte kënn frëstens an e

puer Deeg geduecht ginn. Hie géif erwaarden, datt den Arbeitsdienstmann Nikolaus Niederweis soulaang vun der Gaaschtfreundschaft vun de Lëtzebuerger kënn profitéieren. Selbstverständlech kéimen däitsch Sanitäter an och hie perséinlech nom Borscht kucken. Hie fiert dem Nikolaus Niederweis, dee waakreg do läit a schwéier otemt, iwwert déi roudelzeg-blond Hoer a fort ass en.

"Mir loossen en um Canapé", seet de Fraass, "da's am séchersten". D'Margot weess, wat de Fraass mengt.

Déi Deeg drop sti mol e preisesche Militärauto, mol e Motorrad mat Sidecar virun Theisens, an an den "Saangen" strecke Lëtzebuerger Fraen a Männer d'Käpp zesummen. Och op der Bunn, wou de Fraass schafft, mauschelen se a rëselen de Kapp. "Dat hätte mer ni vum Fraass geduecht!" Och nach duerno, wéi déi preisesch Ambulanz den Nikolaus Niederweis scho wechgeholl an op Tréier an d'Lazarett gefouert hat, maachen hirer vill e Bou ronderëm de Fraass an d'Margot, an de Pier aus dem Rangéierdëngscht, vun deem de Fraass weess, datt deen an der "Union" ass, seet dem Fraass riicht an d'Gesicht, hie soll jo nëmme gutt oppassen; enges Daags hätt en d'Fassad voller Hakekräizer; an d'Amerikaner wieren net méi wäit.

De Fraass verzielt dem Margot et owes, an deem bockelen e puer Tréieren d'Bake rof. Hatt steet op a setzt d'Pan mat dem Rescht Grompere vu mëttes op.

"Wat sinn dat fir Leit!", seet et just.

"Chrëschten", grommelt de Fraass.

Wat dat fir Leit sinn, ginn se genee véier Méint nom zweete Bombenugréff, op den eelefte September 1944 gewuer. Den Dag virun, den zéngte September also, haten se den Amerikaner Buckien an d'Jeepen an an d'GMC gehäit, mä lo, um fréie Mueren, stinn hirer eng Dose virun Theisens hirer Dier. Ee mat engem rout-wäiss-bloe Brassard ëm de lénken Aarm an enger Flënt iwwert d'Schëller ass virbäi, an eng vun Theisens hiren Nopeschen hält eng laang Schéier am Grapp.

"Komm raus Magges!", jäizt se, "lo geet et der fir d'Schillerlocken!"

Dee mam Gewier hummert mam Kolwe widdert d'Dier, mä de Fraass steet den Ament drop scho virun him.

"Wat hu mer, Pier?"

"Komm mat, Fraass, du weess jo firwat."

"Raus Magges!" D'Fra mat där laanger Schéier wëllt laanscht de Fraass an den Hausgank, mä gläichdrop kënn se nees lues zrëckuetesch raus, well vun hannert hir erfot a lo laanscht de Fraass kommen zwee jonk Borschten op d'Dier, allebéid mat engem Klages am Grapp. Nach seelen ass eng Dosen där opbruechter Leit sou séier sou mucksmaschestëll gewiescht.

Bis ee pëspert: "De Wingsch Charel!"

"An den Ady!", seet en aneren.

"Kommt roueg mat op d'Dier, Madame Theis!", rífft de Charel no hannen an den Hausgank, an de Charel Wingert vun Hesper an den Ady Blondelot vun Alzeng stellen sech mat hire Gewierer virun de Fraass.

"Has du déi verstoppt?", freet de Pier de Fraass, wéi en de Mond nees opkritt.

Bouneweg, 1944

Tony Vaccaro



Josy Braun



Richard Hengst

Le Bourgmestre en question s'appelait Richard Hengst; il était originaire de Koethen, une ville de la province de Saxe-Anhalt. Nommé d'abord aux fonctions de commissaire à l'administration communale de Luxembourg, il fut désigné dès le 1er décembre 1940 comme «Oberbürgermeister der Stadt Luxemburg», une charge qu'il exerçait jusqu'en juillet 1943, date à laquelle il fut congédié avec son adjoint Wegener pour avoir profité d'un ravitaillement illicite. Aussi un grave différend l'aurait-il opposé au Gauleiter Gustav Simon. Son remplaçant fut le «Oberbürgermeister» de Trèves, Konrad Gorges.

Hengst lui-même, après avoir été fait prisonnier en Russie, fut incarcéré en 1945 à la prison du Grund. Mais comme la ville de Luxembourg n'avait pas porté plainte contre lui, il fut libéré et fit plus tard une carrière de juriste en Allemagne.

Au tournant de l'été 1944, on pouvait entrevoir la fin, si ce n'était pas encore celle des hostilités, du moins celle de l'occupation de notre pays.

Devant l'approche des troupes américaines, l'administration allemande prit en hâte la fuite. Comment décrire aujourd'hui la joie délirante de toute une population à la vue des premiers soldats américains ? Peut-on imaginer l'enthousiasme qui régnait quand, le 10 septembre, le

Bourgmestre Gaston Diderich avec le Prince Félix et le Général L.E. Oliver, commandant de la 5e division blindée américaine, souhaitaient la bienvenue aux libérateurs au nom de la ville?

Dès le lendemain, le 11 septembre 1944, eut lieu la première séance non officielle du Conseil communal sous la présidence du Bourgmestre Gaston Diderich. Beaucoup des anciens conseillers avaient douloureusement souffert dans leur chair et dans leurs biens par l'occupant.

Bientôt le Collège échevinal reprit également ses fonctions; l'ancienne législation communale datant de 1843 avait été remise en vigueur dès le 10 septembre 1944.

Peu à peu on essayait de revenir à la normalité, ce qui ne se fit sans doute pas sans difficultés, mais on peut dire que dès l'année 1945 la réorganisation des services était réalisée et les quatre années d'un régime détesté n'étaient plus qu'un sombre souvenir.

Henri Beck

10 septembre 1944: Le bourgmestre Gaston Diderich reprend possession de l'Hôtel de Ville.



WENN DEUTSCHLAND
DEN KRIEG
GEWONNEN HÄTTE:

6. Januar 1944: Hubert Ritter stellt
seinen Generalbebauungsplan
an Hand eines Stadtmodells vor
(Bibliothèque Nationale, Luxembourg, MS 655)



NATIONALSOZIALISTISCHE ARCHITEKTUR IN LUXEMBURG

Bei seinem Antrittsbesuch in Luxemburg am 6. August 1940 verkündete Gauleiter Gustav Simon seine Ziele vor den versammelten Amtsträgern. Oberste Aufgabe der deutschen Zivilverwaltung war "die möglichst schnelle Eindeutschung" des neu eroberten Gebietes. Die Luxemburger sollten in die deutsche Volksgemeinschaft "zurückgeführt" werden. Seiner Überzeugung nach war die Luxemburger Bevölkerung deutschstämmig. Der "äußere französische Firnis, diese jämmerliche Tünche" würde in wenigen Wochen spurlos verschwunden sein. Darum richteten sich dann auch die ersten Maßnahmen der Zivilverwaltung gegen jegliche Spuren französischen Einflusses sowohl im öffentlichen als auch im privaten Leben. Der Gebrauch der französischen Sprache wurde verboten. Verwaltung, Gerichte und Schulen durften sich nur noch der deutschen Sprache bedienen. Vor- und Familiennamen französischen Ursprungs wurden in deutsche Formen umgewandelt.

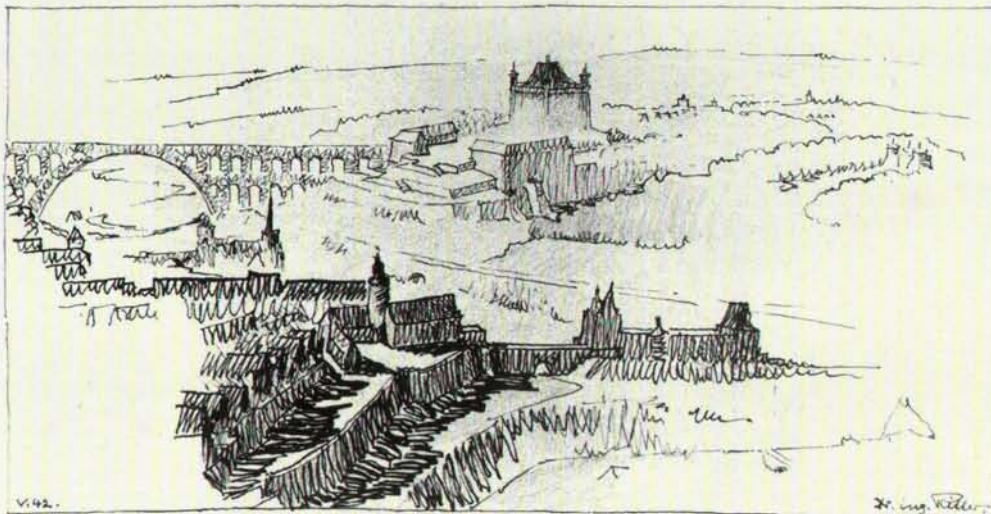
"... der Stadt wieder ein deutsches Gesicht geben"

Als Mittel zur "Germanisierung" Luxemburgs maßen die neuen Machthaber der Architektur einen besonderen Stellenwert bei. Die Stadt sollte wieder "ein deutsches Gesicht" bekommen. In seiner Rede zur Amtseinführung des neuen deutschen Oberbürgermeisters Richard Hengst setzte Gustav Simon die "urdeutsche" Stadt Luxemburg in scharfen Kontrast zu einer französischen Stadt wie Longwy, seiner Meinung nach "eine Anhäufung hässlicher Bauten und trostloser Siedlungen" (13. August 1940). Der Gauleiter entwarf einen von Rassismus geprägten Antagonismus. "In Luxemburg herrscht Sauberkeit, Ordnung, Lebensmut und Lebenswille, überall sind die Spuren deutschen Fleißes wahrzunehmen, hier wohnt eine rassistisch wertvolle Bevölkerung, während in Frankreich Schmutz, Vernachlässigung, Erschlaffung, Entmutigung und die Merk-

male westlicher Schlamperei hervorstechen als Folgen des rassistischen Niederganges (...)" . Aber die frühere Hauptstadt des Großherzogtums trug auch an ihrer Oberfläche französische Spuren. An ihrer städtebaulichen Gestaltung hatten französische und belgische Architekten mitgewirkt. So war z. B. der städtische Park nach Plänen des französischen Landschaftsarchitekten Edouard André angelegt worden. Deshalb gab Simon dem frisch gekürten Oberbürgermeister den Auftrag, "das Stadtbild Luxemburgs einer gründlichen Bereinigung von französischem Firnis zu unterziehen". Diesem Auftrag folgend wurde Richard Hengst, ein studierter Jurist und Volkswirt aus Sachsen-Anhalt, zum Hauptakteur des Aufbaus der "deutschen Stadt Luxemburg" und des gleichzeitigen Abbaus des französischen Einflusses im Stadtbild erkoren.

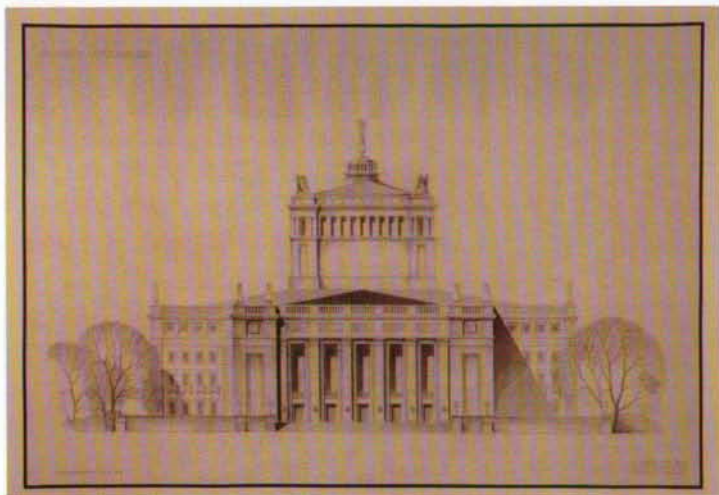
Der ersten Säuberungsaktion der Stadtverwaltung fielen die französischen Straßennamen, die allesamt verdeutsch wurden, zum Opfer (siehe den Beitrag von Guy May). Doch diese

Die "Alzig-Brücke" und die Feierhalle auf den "Drei Eichen" (Photothèque de la Ville de Luxembourg)



"Mehr als jedes andere Bauwerk symbolisierte die Festung in den Augen der NS-Ideologen die neue Rolle der Stadt Luxemburg: 'Bollwerk und Brücke zu sein des Heiligen Deutschen Reiches', wie Richard Hengst in einer Veröffentlichung schreibt."

Das neue Theater (Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)



Die Feierhalle auf den "Drei Eichen"
(Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)



rein äußerlichen "Säuberungsmaßnahmen" genügen nicht. Luxemburg sollte zum "Kulturbollwerk des Deutschtums im Westen" ausgebaut werden. Um diese Vision einer ganz den nationalsozialistischen Grundsätzen entsprechenden Stadt zu verwirklichen, wandte Oberbürgermeister Hengst sich an einen renommierten deutschen Architekten und Städteplaner, den Leipziger Stadtbaurat a. D. Dr. Ing. Hubert Ritter. Dieser nahm bereitwillig das Angebot aus Luxemburg an und übernahm als Stadtbaurat die Leitung des städtischen Bauwesens. Die Luxemburger Stadtverwaltung betraute ihn mit der Aufstellung eines Generalbebauungsplans, mit der Ausarbeitung von Teilbebauungsplänen für ein Partei- und ein Kulturforum sowie mit den Vorentwürfen für ein neues Rathaus und eine Brücke über die Alzette. Zu einem späteren Zeitpunkt wurden auch noch Teilbebauungspläne für ein Krankenhaus, eine SA-Anlage, die Neugestaltung des Schobermessplatzes und eine Siedlung in Hamm von ihm verlangt. Ritter legte am 16. Oktober 1943 seinen Generalbebauungsplan Gauleiter Gustav Simon vor, der ihn daraufhin billigte. Der Leipziger Städtebauer zeichnete nicht nur Skizzen und Pläne. Er schrieb auch eine längere Erläuterungsschrift, die 1944 erschien, und ließ ein Stadtmodell aus Gips anfertigen, an dem zu erkennen war, wie die Neubauten sich in die Stadtlandschaft einordneten.

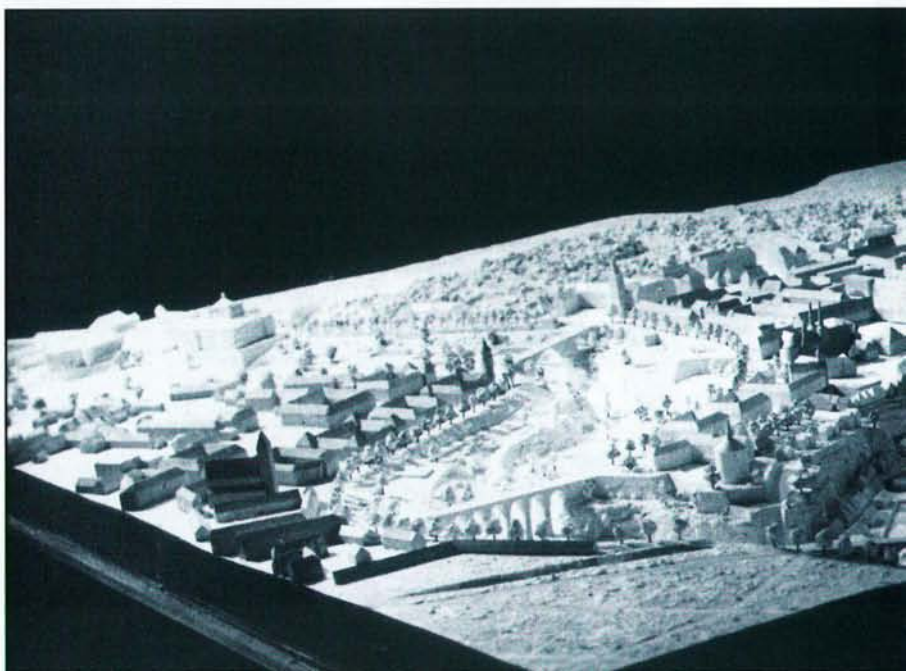
Die Neubaupläne des Dr. Ing. Hubert Ritter

Als erstes fällt Ritters Verkehrsplanung ins Auge. In ihr spiegelt sich die Technik- und Fortschrittbegeisterung des NS-Regimes, das die weitgehende Motorisierung der Bevölkerung voraussah, wider. Das Straßennetz war großzügig dimensioniert. Ein Außenring war geplant, um den Durchgangsverkehr an der Stadt vorbei zu leiten. Ritter verzichtete auf eine große gerade "Achse" durch die Stadt, da sie "der bewegten und viel gegliederten Landschaft Gewalt antun" würde. An verschiedenen Stellen war Kreisverkehr vorgesehen, damals eine Premiere in Luxemburg. Luxemburg sollte an das

deutsche Autobahnnetz angeschlossen werden. Ritters Plan sieht eine Zubringerstraße vor, die zu einer Autobahn nach Trier führt. An der gleichen Stelle, wo sich heute die *Rout Bréck* befindet, sollte eine Brücke über die Alzette gebaut werden. Dieses Bauwerk sollte zugleich den Anschluss Luxemburgs an das Reich symbolisieren.

Die sogenannte "Alzig-Brücke" verband die Altstadt mit dem Kreisforum und der neuen Siedlung, die Ritter auf dem Plateau Kirchberg plante. Das Kreisforum sollte auf der Anhöhe von "Drei Eichen" angelegt werden. Es lieferte den architektonischen Rahmen für die Aufmärsche und Massenversammlungen des NS-Regimes. Das Kreisforum bestand aus zwei sich kreuzenden Achsen, einem Aufmarschplatz für 15.000 Personen und einer 70 Meter hohen

Stadtmodell aus Gips
mit Ritters Neubauplanungen
(Photothèque de la Ville de Luxembourg)

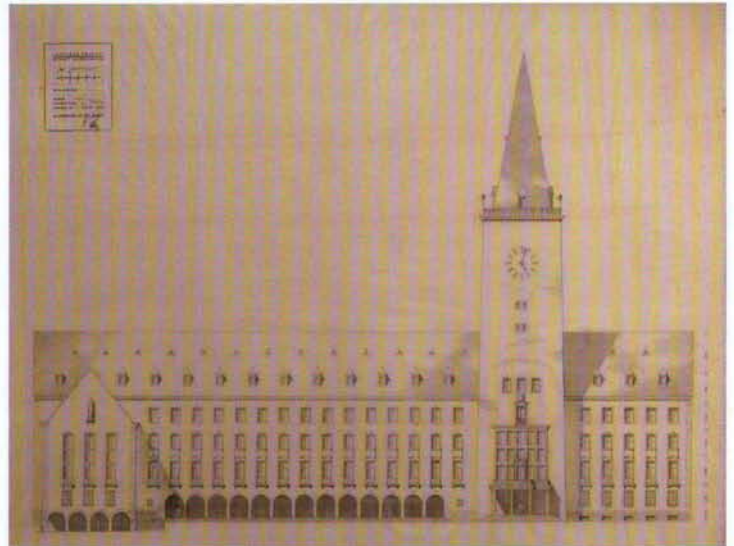


Feierhalle, die 5.000 Menschen fassen konnte. Das ganze war umrahmt von monumentalen Parteibauten. Am nördlichen Ende des Kreisforums sollte ein Kenotaph, den im Krieg für Deutschland gefallenen Luxemburgern gewidmet, errichtet werden. Dieses Totenmal vereinnahmte die gefallenen Luxemburger Zwangsrekrutierten für den NS-Totenkult. Das Sterben der Luxemburger an der Front wurde als Opfer für die deutsche Volksgemeinschaft umgedeutet.

Das Kreisforum bildete das neue Zentrum Luxemburgs. Seine Dimensionen übertrafen den alten Stadtkern bei weitem. In unmittelbarer Nähe des Kreisforums sollte eine neue Siedlung entstehen. Ritter war aufgefallen, dass im Osten des Stadtgebietes weite Flächen (das gesamte Plateau Kirchberg) noch unerschlossen dalagen. Dort, im Anschluss an die Alzette-Brücke und das Kreisforum, sollte ein neues Viertel entstehen, in dem die Siedler aus dem "Altreich", die für den "deutschen Aufbau" benötigt wurden, mit der Luxemburger Erde verwurzelt würden. Ritter erklärt dazu: "Es hat keinen Zweck, hier im Westen deutsche Politik und deutsche Kultur zu treiben, wenn wir die deutschen Beamten und Arbeiter nicht mit eigenen Häusern und Gärten ausstatten und dadurch mit dem Luxemburger Boden verbinden". Ritters Entwurf passte sich gängigen Mustern der nationalsozialistischen Siedlungspolitik an. Die Siedlung bestand aus Eigenheimen mit Gärten, sogenannten "Heimstätten" für kinderreiche, "erdverbundene" Familien. Den Kern der Siedlung bildeten die NS-Gemeinschaftseinrichtungen zur Betreuung der "Volksgenossen", wie Parteileitung, HJ-Heime, etc. Die architektonische Struktur der Siedlung erleichterte die totale Kontrolle des Alltags. Auf dem Plateau Kirchberg sollte eine zweite Stadt entstehen, die ganz den nationalsozialistischen Vorstellungen entsprach.

Ritter war sich bewusst, dass die monumentale, maßstabslose NS-Architektur die Altstadt, für deren Erhalt er plädierte, zerstören würde. Darum verlagerte er sie so weit wie möglich in die Randzonen des Stadtkerns. Auf dem Gelände

Das neue Rathaus
(Musée d'Histoire
de la Ville de Luxembourg)

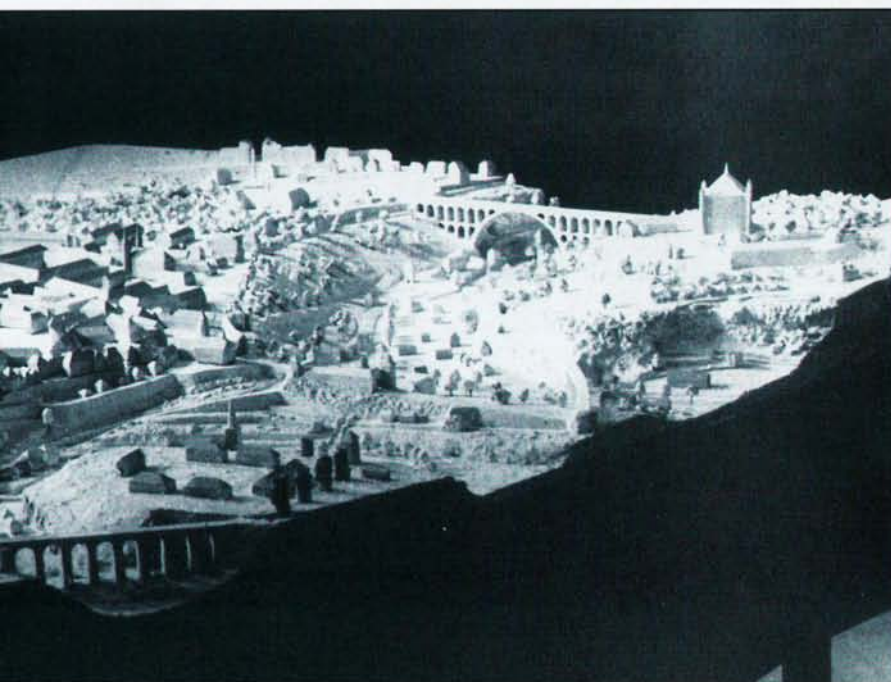


des bischöflichen Konviktes an der Avenue Marie-Thérèse wurde ein Theaterneubau geplant. Es war Teil eines Kulturforums, das sich bis zu einem neu zu errichtenden Rathaus an der heutigen Place de Bruxelles erstreckte. Das Projekt, ein Theater in Luxemburg zu errichten, stieß auf reges Interesse in Berlin. Sowohl Goebbels als auch Hitler maßen ihm einen besonderen Stellenwert hinsichtlich der deutschen Kulturpropaganda im Westraum zu. Die Düsseldorfer Architekten, Helmut Hentrich und Hans Heuser, die schon für Albert Speer gearbeitet hatten, wurden mit der Planung des neuen Schauspielhauses beauftragt. Auf dem Heilig-Geist-Plateau war ein Luxushotel vorgesehen. Ritter, wie auch Richard Hengst, war vom Nutzen des Fremdenverkehrs überzeugt. Eine adäquate Tourismus-

infrastruktur sollte "einen starken Besuch Luxemburgs aus dem Reiche und damit einen immer sich erneuernden Zustrom deutschen Denkens und Fühlens gewährleisten".

"... das alte schöne Gesicht Luxemburgs"

In einem Vortrag vor der GEDELIT (Gesellschaft für Deutsche Literatur) am 8. Januar 1944, erklärte Ritter, eines seiner Hauptanliegen sei, "das alte schöne Gesicht Luxemburgs mit den neu zu errichtenden Anlagen und Bauten harmonisch zu verbinden". Der Städteplaner setzte sich ein für den Erhalt der Festungsanlagen, kopfsteingepflasterten Gassen und historischen Häuser. Dabei teilte Ritter die Festungsbegeisterung der deutschen Besatzer. In der NS-Propaganda wird Luxemburg stets zu einer rein deutschen Festung stilisiert. So kann man zum Beispiel in einem von der Verlagsanstalt Moselland 1940 herausgegebenen Bildband folgenden Text von Norbert Jacques lesen: "Die Seele der Stadt Luxemburg war durch Jahrhunderte Wehr. Hoch über den Tälern der Alzig und Petruß steht die Zitadelle wie eine steinerne militärische Stirn, hinter der sich der Sinn der Vergangenheit bewahrt: Deutsch zu sein und deutsch zu bleiben." Mehr als jedes andere Bauwerk symbolisierte die Festung in den Augen der NS-



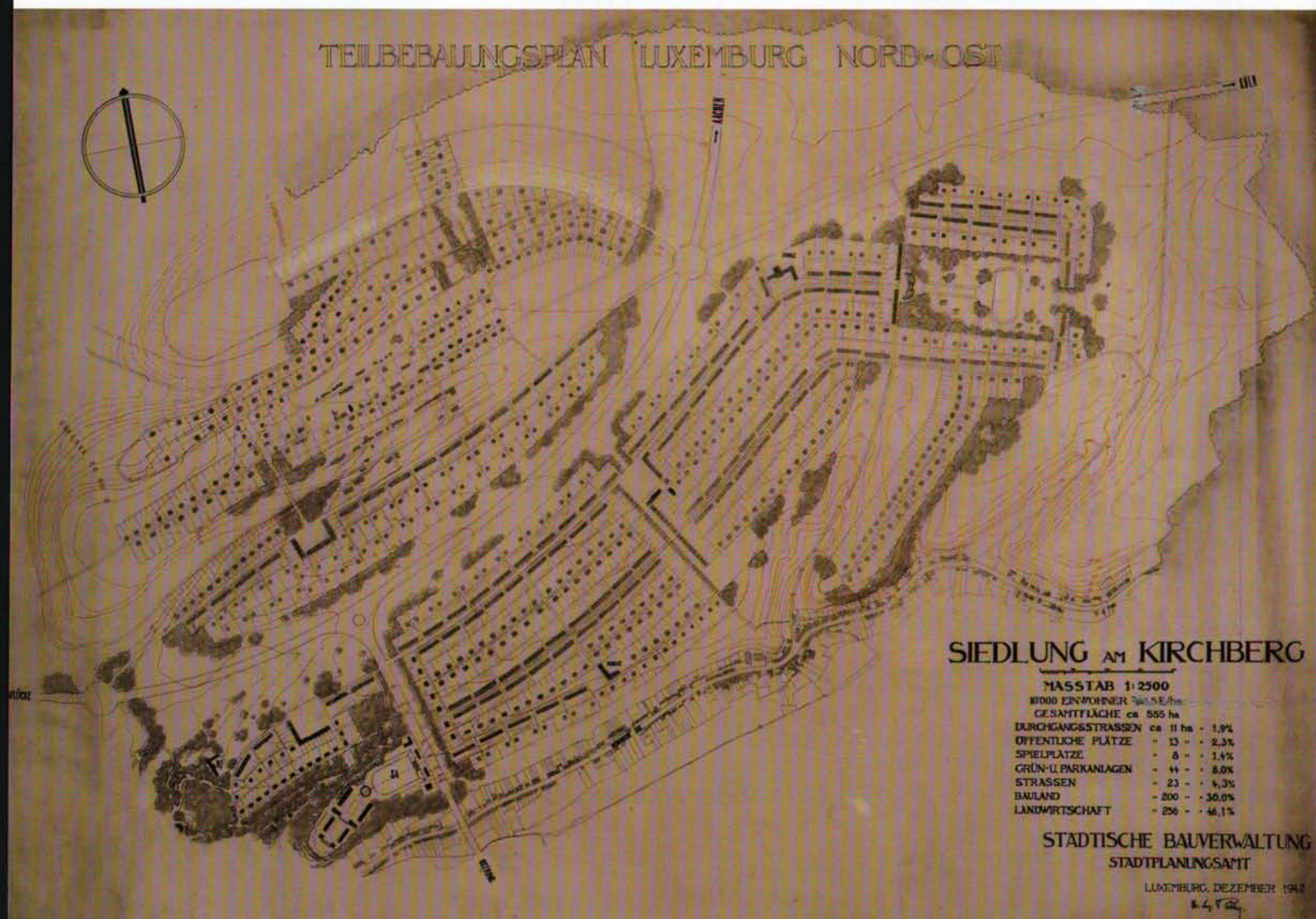
NATIONALSOZIALISTISCHE ARCHITEKTUR IN LUXEMBURG

Ideologen die neue Rolle der Stadt Luxemburg: "Bollwerk und Brücke zu sein des Heiligen Deutschen Reiches Deutscher Nation" (sic), wie Richard Hengst in einer Veröffentlichung schreibt. Es wurde gehegt und gepflegt. Obwohl wegen der Kriegslage nach 1941 ein totaler Baustopp verhängt worden war, wurden an den Festungsmauern Restaurierungsarbeiten durchgeführt. Bäume wurden gefällt, um den Blick auf Drei Eichen frei zu legen. Baurat Ritter schlug sogar vor, auf dem Bockfelsen die "Lützelburg", das mittelalterliche Schloss der Grafen von Luxemburg, als HJ-Heim wieder aufzubauen.

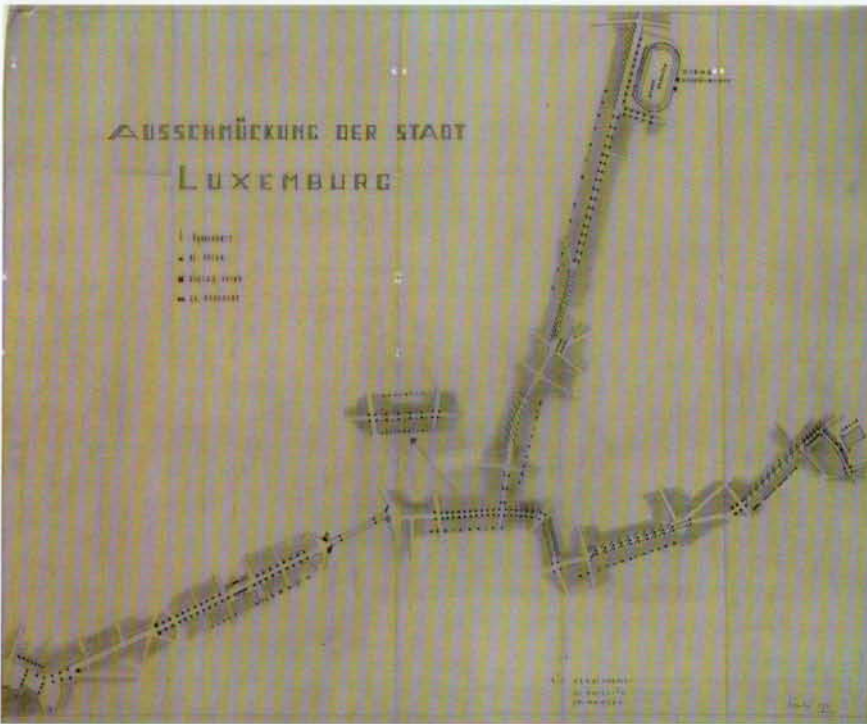
Die deutsche Stadtverwaltung setzte sich durchaus für eine Verschönerung der Stadtlandschaft ein. Ihr war unter anderem das "hässliche Betonbett" des Petrusbaches ein Dorn im Auge. Die wasserwirtschaftliche Dienststelle und das Tiefbauamt der Stadt arbeiteten diverse

Pläne zum Stau des Petrusbaches aus. Nach den Beschreibungen Ritters sollte "am Einfluss des Petrusbaches in die Alzig ein großer Weiher entstehen, in dem sich die hoch aufragenden Felsen und Bastionen des Heiliggeistplateaus spiegeln und der auch verschiedenem Sport im Sommer und Winter dienen kann". Im Petrußtal wurden drei zusätzliche Brücken für die Promenadenführung angelegt. Das Stauprojekt scheiterte jedoch schlussendlich an der Verschmutzung des Petrusbaches. Nach den Beschreibungen der städtischen Wasserdienststelle war das Wasser "schmutzig blau-violett und führt die typischen Schwimmstoffe des städtischen Abwassers mit sich, die sich an den Wänden des Gerinnes festsetzen und faulen. Der Geruch ist an heißen Sommertagen erstickend". Die Abwässer der Ortsteile Merl, Cessingen und Hollerich flossen ungeklärt in den Bach. Der Stausee im Petrußtal wäre nicht eine pittoreske Erholungsfläche, so wie die KdF (NS-Freizeitorganisation) sie erträumte, geworden, sondern "ein einziges großes Absitzbecken, also eine Großkläranlage".

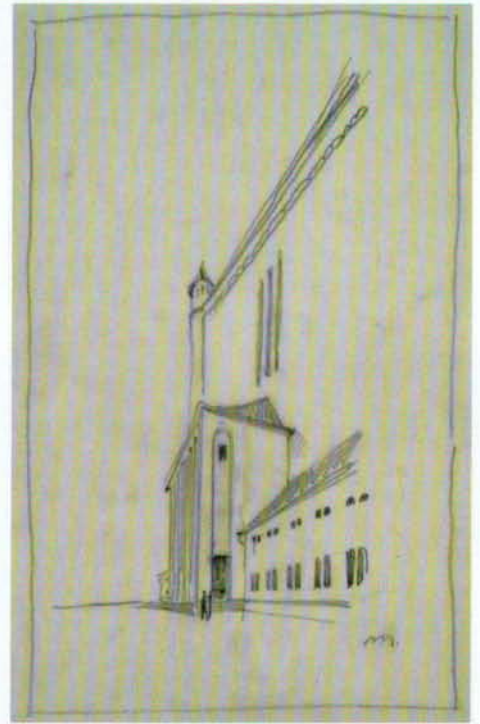
Die neue Siedlung auf dem Kirchberg-Plateau
(Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)



Plan zur Aufstellung von Hakenkreuzfahnen und
NS-Adlern entlang der städtischen Boulevards
(Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)



NS-Monumentalarchitektur: Skizze der Feierhalle
(Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg)

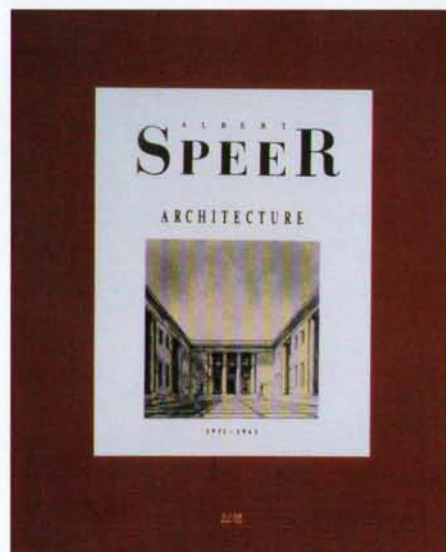


Nach dem Krieg

Keiner von Ritters Plänen wurde letztendlich in die Wirklichkeit umgesetzt. Das Kriegsgeschehen verhinderte den Beginn der Bauarbeiten. Am 10. September 1944 befreiten die Alliierten die Stadt Luxemburg. Skizzen und Modelle verstaubten fortan auf dem Speicher der städtischen Bauverwaltung. Aber es wäre falsch, sie nur als Phantasien auf dem Reißbrett abzutun. Außer Baurat Hubert Ritter war die Bauverwaltung der Stadt Luxemburg während der Besatzungszeit mit luxemburgischen Beamten besetzt gewesen. Ritter lobte übrigens mehrmals in seinen Schriften den "Eifer" der einheimischen Ingenieure und Techniker, die ihm bei der Erstellung des Bebauungsplanes halfen. Insbesondere der spätere Stadtbaudirektor Eugène Clement (im Krieg Eugen Klement) und der spätere Stadtarchitekt Eugène Schmit hatten unter der Leitung Ritters am Generalbebauungsplan gearbeitet. Von 1950 bis in die 1960er Jahre werden Clement und Schmit für die Entwicklung der Stadt bestimmend sein. Ende der 1950er Jahre wird die Grande-Duchesse-Charlotte-Brücke an der gleichen Stelle, die Ritter für seine Alzig-Brücke vorgesehen hatte, gebaut. Gleichzeitig beginnt die Urbanisierung des Plateau Kirchberg, das das neue Europa-Zentrum wird. Um diese Stadtentwicklung zu kanalisieren, lässt die Stadt 1962 ihren ersten (wenn man die Besatzungszeit ausklammert) rechtskräftigen Bebauungsplan durch Direktor Clement erstellen. Ob es Parallelen zwischen diesem und Hubert Ritters Generalbebauungsplan gibt, bleibt noch zu untersuchen.

Faszination NS-Architektur ?

NS-Architektur scheint auch heute noch zu faszinieren. Im Jahre 1985 publizierte Léon Krier, ein international renommierter Luxemburger Architekt, ein Buch über das Werk Albert Speers unter dem Titel *Albert Speer. Architecture 1932 - 1942*. In dieser aufwändigen Publikation sind über 400 Pläne und Zeichnungen von Hitlers Lieblingsarchitekt abgebildet. Der Herausgeber hat (nach Angaben der deutschen Historiker H.J. Reichardt und W. Schäche) einige Entwürfe von Speer zusätzlich koloriert



und mit einem Sternenhimmel ausgeschmückt, wahrscheinlich um ihnen ihre Härte zu nehmen. In seinem Kommentar bezeichnet Léon Krier Speer als "l'architecte le plus célèbre du 20e siècle" und spricht von einer "Architecture du Désir". Speers Architektur wird als reine Kunst dargestellt.

Eine solche Veröffentlichung wie auch die Ausstellung von Ritters Plänen innerhalb eines Museums wirft verschiedene Fragen auf. Kann man nationalsozialistische Architektur nach rein formal-ästhetischen Kriterien betrachten? NS-Architektur hat unserer Meinung nach keine eigene Formensprache. Sie bedient sich des monumentalen Vokabulars des Neoklassizismus wie er in vielen Ländern in den dreißiger, in den vierziger und sogar noch in den fünfziger Jahren praktiziert wurde. So gibt es auch in Luxemburg Beispiele heroischer Monumentalarchitektur (siehe *Musée national de la Résistance* in Esch). NS-Architektur definiert sich immer über ihre politische Zielsetzung. Wie wir an Hand von Ritters Planungstätigkeit für Luxemburg gezeigt haben, kann man an ihr Ziele der nationalsozialistischen Kriegs- und Rassenpolitik festmachen. Stadtplanung in Luxemburg während des Krieges war ein wichtiges Instrument der völkerrechtswidrigen "Eindeutschungs-Politik". Dass die megalomaneischen Bauvorhaben nur nach einem "Endsieg" mit Hilfe von Zwangsarbeit und der systematischen Ausbeutung der eroberten Gebiete zu bewerkstelligen gewesen wäre, braucht hier nicht weiter ausgeführt zu werden.

Guy Thewes

Die Straßenbezeichnungen der Stadt Luxemburg unter deutscher Besatzung (1940-1944)



Dienstag, 6. August 1940: Auf dem Paradeplatz stellte sich in einem "Festakt", mit Pauken und Trompeten, Gauleiter Staatsrat Gustav Simon den Luxemburgern als "Chef der Zivilverwaltung" vor. Am gleichen Tage wurde auch jene Verordnung erlassen, die sich mit dem Gebrauch der Sprache in Luxemburg befasste. "Die Magd soll nicht die geborene Herrin des Hauses entthronen", hieß es z.B. in einem Aufruf der Volksdeutschen Bewegung (VDB). "Schluss mit dem fremden Kauderwelsch" und "Deine Muttersprache sei deutsch und nur deutsch" hatte es auch noch in dieser Zeit geheißt. In § 6 der Verordnung über den Gebrauch der deutschen Sprache in Luxemburg stand geschrieben, dass "...Verkehrs- und Straßenschilder und Wegweiser ausschließlich mit Aufschriften in deutscher Sprache und mit deutscher Ortsbezeichnung (1) zulässig seien". § 9 lautete u.a.: "...die Neufassung der Firmenschilder und Häuseraufschriften sowie der Verkehrs- und Straßenschilder und der Wegweiser hat unverzüglich zu erfolgen; sie muss bis spätestens 30. September 1940 durchgeführt sein." Mit dieser Aufgabe war die

Landesverwaltung beauftragt worden. Die Verantwortlichen setzten sich unverzüglich daran, die Straßennamen der Hauptstadt den neuen Bestimmungen anzupassen. Bereits Anfang Oktober machte man bekannt, dass "...die Kommission für die Umbenennung der hauptstädtischen Straßennamen eine mühevollen aber aner kennenswerte Arbeit geleistet (habe)" und dass "die neuen Bezeichnungen dem Luxemburger Charakter angepasst worden wären". Nicht in allen Ortschaften arbeitete man so zügig: in Düdelingen z.B. wurden die Neubestimmten Namen erst ein Jahr später, am 3. November 1942, veröffentlicht. Bei den Umbenennungen berief man sich z.T. auf einen "Runderlass des Reichsministers des Innern vom 15. Juli 1939 an die Kommunalverbände betr. die Benennung von Straßen, Plätzen und Brücken". Laut diesem Schreiben sollten "bestehende Straßennamen grundsätzlich nicht geändert werden. Das gilt vor allem für alte und historische Namen". Aber "die Umbenennung einer Straße ist gerechtfertigt und auch erforderlich, wenn die Bezeichnung dem nationalsozialistischen Staatsgedanken entgegensteht", in

anderen Worten "die Straßennamen müssen mit der nationalsozialistischen Weltanschauung in Einklang stehen". Auch sollte darauf geachtet werden, "...dass der ganze Name einschließlich des Grundwortes in der Regel aus nicht mehr als fünf Silben und höchstens aus zwei getrennten Wörtern besteht".

Die offizielle Bekanntgabe der geänderten Straßennamen der Stadt Luxemburg erfolgte bereits am 4. Oktober 1940 im "Luxemburger Wort". Auf diese Mitteilung, sowie auf einen Stadtplan aus dem Jahre 1942, berufen wir uns für die nachstehende Übersicht. Straßen und Plätze, welche hier nicht genannt sind, hatten ihre ursprüngliche Bezeichnung behalten oder wurden einfach ins Deutsche übersetzt (wie z.B. Renert, Oranier-, Crecy-, Schlüsselblumenstraße...). Um dem Leser die Benutzung dieser Übersicht zu erleichtern, ist in der ersten Kolonne die heutige, offizielle Bezeichnung (vereinzelt zusätzlich der früher geführte Name in Kleinschrift) der jeweiligen Straße angegeben; in der zweiten Kolonne ist die umgeänderte bzw. die während jener Zeit gebräuchliche Bezeichnung wiedergegeben.

Die Älteren unter uns mussten sich demnach, wohl oder übel, an die nachfolgenden Umbenennungen gewöhnen:

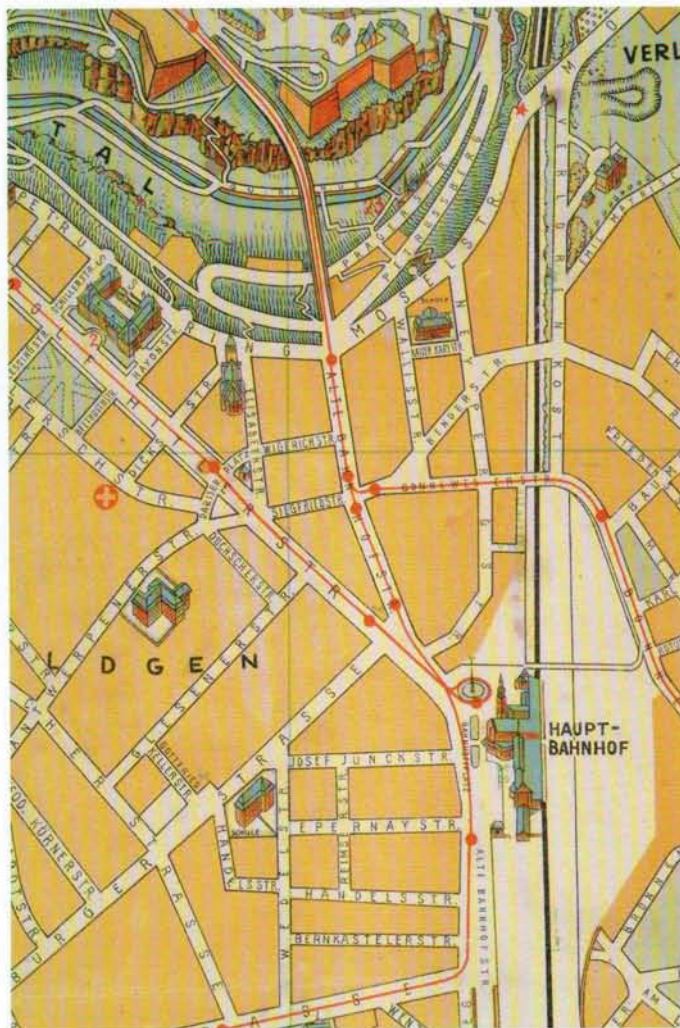
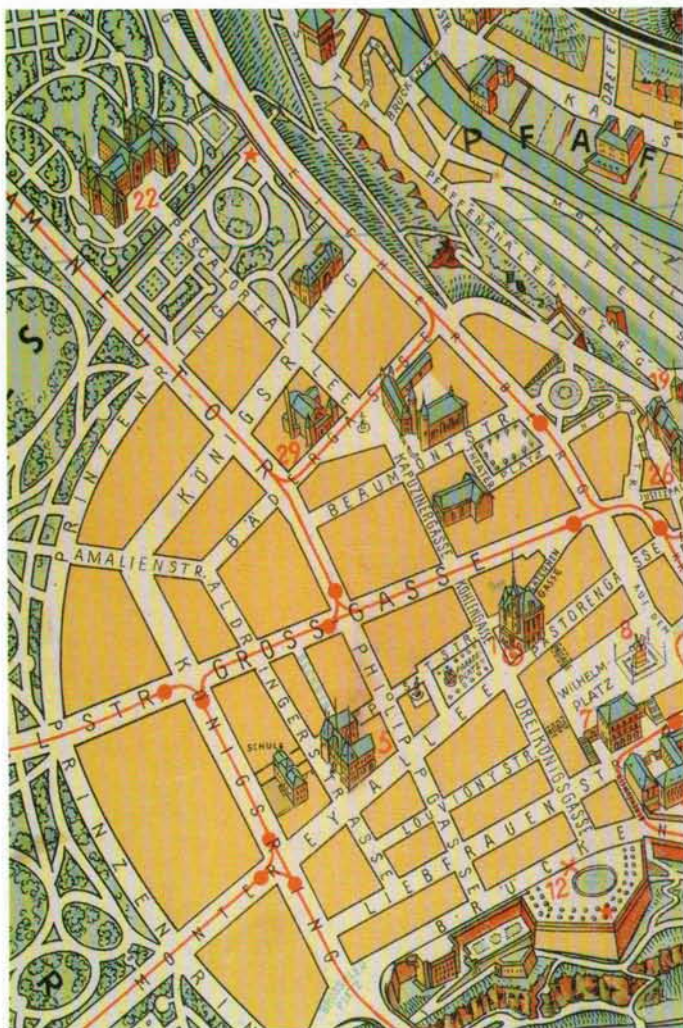
1900 (rue) - Gottfried Kellerstraße
 Adolphe (rue) - Grossherzog Adolfstraße
 Albert 1er (rue) - Leipziger Straße
 Altmünster (plateau) - Auf Altmünster
 Amélie (avenue) - Amalienstraße
 Antoine (rue) - Antoniusberg
 Arlon (route d') - Areler Straße
 Avranches (bd d') (Bd de l'Alzette) - Moselstraße
 Bains (rue des) - Bädergasse
 Bertholet (rue) - Arnold Lewalderstraße
 Bois (avenue du) - Baumbuschstraße
 Boucherie (rue de la) - Fleischergasse
 Bourbon (rue) - Wigerichstraße
 Brasseur (rue J. P.) - Jahnstraße (vorderer Teil)
 Brasseur (rue J. B.) - Theodor-Eberhardstraße (hinterer Teil)
 Brian (rue Aristide) - Brahmsstraße
 Byrne (rue Thomas) - Rembrandtstraße
 Capucins (rue des) - Kapuzinergasse
 Cents - Auf dem Cents
 Cessange (rue de) - Cessinger Straße
 Charbons (rue des) - Kohlegasse
 Charles (rue Auguste) - Bitburger Straße
 Charles VI (rue) - Kaiser Karlstraße
 Charlotte (bd Grande-Duchesse) - Ausserer Ring
 Chicago (rue de) - Chikagoer Straße
 Chimay (rue) - Dreikönigsgasse
 Churchill (place Winston) - Kaiser Josefplatz
 Clairefontaine (place de) - Maximinplatz
 Clausen (montée de) - Klausener Berg
 Clemenceau (rue Georges) - Brucknerstraße
 Clervaux (rue de) - Klerfer Straße
 Congrégation (rue de la) - Jufferngässel
 Conrad (rue) - Graf Konradstraße
 Corniche - Höhenweg
 Crépin (Montée Saint-) - Krispinusberg
 Cunégonde (rue de) - Kunigundenstraße
 Curé (rue du) - Pastorengasse
 Curie (rue Marie et Pierre) - Rungestraße
 Dargent (Place) - Langemarckplatz
 Dernier Sol - Am letzten Stüber
 Diderich (avenue Gaston)
 (rue Belair) - Prinz Eugenstraße
 Duployé (rue Emile) - Gustav Kirschstraße
 Dutreux (rue Tony) - Siebenbürger Straße
 Egalité (rue de l') - Auf dem Kahlenberg
 Eich (côte d') - Eicher Berg
 Etats-Unis (rue des) - Theodor Körnerstraße
 Etbe (rue d') - Pfälzer Straße
 Fayencerie (avenue de la) - Görresstraße
 Fayencerie (avenue de la)
 oberer Teil - Im roten Berg
 Fiacre (rue Saint-) - Fiakerstraße
 Fischer (rue Jules) Julius Fischerstraße
 Foch (rue Maréchal) - Blücherallee
 Foire (bd de la) - Marktplatzring
 Fossé (rue du) - Auf dem Graben
 Foyers (rue des) - Saarlandstraße
 France (place de) - Maximilianplatz
 France (rue Anatole) - Im Breitenbusch
 Fraternité (bd de la) - Yorkstraße
 Fresez (rue J.B.) - Fresezstraße

Gare (avenue de la) - Alte Bahnhofstraße
 Gaulois (rue des) - Merowinger Straße
 Gibraltar (rue de) - Auf Gibraltar
 Girondins (rue des) - Lamprechtstraße
 Glacis (rue des) - Michel Pintz Wall
 Godchaux (rue) - Auf der Schleifmühl
 Grand'rue - Grossgasse
 Grève (rue de la) - Beethovenstraße
 Guillaume (avenue) - Wilhelmallee
 Halanzy (rue de) - Holdingner Straße
 Heine (rue Heinrich) - Haydnstraße
 Henri VII (rue) - Kaiser Heinrichstraße
 Hentges (rue Pierre) -
 Karl Ferdinand Vesquestraße
 Housse (rue Luc) - Heinrich Stammerstraße
 Hugo (avenue Victor) -
 Karl Theodor Andréstraße
 Jardiniers (rue des) - Gärtnerstraße
 Jaurès (rue Jean) - Gottfried Kurthstraße
 Jean l'Aveugle (rue) - König Johannstraße
 Joseph-II (bd) - Kaiser Josefstraße
 Junck (rue Joseph) - Koblenzer Straße²
 Kayser (rue Aloyse) - Eichendorffstraße
 Ketten (rue Evrard) - Eberhard Kettenstraße
 Laboratoire (rue du) - Verlorenkost
 Lacroix (rue Léandre) - Stübberstraße
 Lamartine (rue Alphonse) - Gregor Mendelstraße
 Lamormesnil (rue Henri) - Im Dorf
 Laroche (rue de) - Krumme Straße
 Laurent (rue Auguste) - Wilhelm Heinrich Riehlstraße
 Lavandier (rue Emile) - Mathias Thillstraße
 Leclerc (rue Fanny) - Albrecht Dürerstraße
 Légionnaires (rue des) - Limburgerstraße
 Lemire (rue) - Schreiberstraße
 Letellier (rue Auguste) - Hunsrückerstraße
 Liberté (avenue de la) - Adolf-Hitlerstraße
 Lippmann (rue) - Eifeler Straße
 Loge (rue de la) - Logengasse
 Longwy (route de) - Longicher Straße
 Malakoff (rue) - Platzer Berg
 Maraichers (rue des) - Siebengebirgsstraße
 Marché-aux-Herbes - Krautmarkt
 Marché-aux-Poissons - Fischmarkt
 Marie-Thérèse (avenue) - Maria Theresienallee
 Martha (rue Nic.) - Nikolaus Marthastrasse

Mercier (rue) - Bernkastler-Straße
 Monnaie (rue de la) - Münzgasse
 Monterey (avenue) - Montereyallee
 Müller (rue J.A.) - Müllerstraße
 Munkacsy (rue) - Breugelstraße
 Musset (rue Alfred de) - Peter Kleinstraße
 Namur (rue de) - Namener Straße
 Neipperg (rue du Fort) - Neippergstraße
 Notre-Dame (rue) - Liebfrauenstraße
 Pasteur (avenue) - Traufelsberg bzw. Pasteurstraße
 Pescatore (avenue) - Pescatoreallee
 Philippe II (rue) - Philippgasse
 Philippe (rue Albert) - Irisstraße
 Pierret (rue N.S.) - Pierretstraße
 Plaetis (rue) - Plaetisgasse
 Plébiscite (rue du) - Lessingstraße
 Poincaré (rue Raymond) - Im Rosengärtchen
 Porte-Neuve (avenue de la) - Am Neutor
 Potager (rue du) - Im Gemüsegarten
 Renaissance (rue de la) (n'existe plus) - Spitzwegstraße
 Reuter (avenue Emile) - Arsenalstraße
 Rham (plateau du) - Auf dem Rham
 Rodange (avenue Michel) - Michel Rodangestraße
 Roedgen (Chemin de) - Roedgener Weg
 Roosevelt (bd F. D.) - Brückenring
 Rost (rue du) - Auf dem Rost
 Royal (bd) - Königsring
 Schuman (Rond-Point Robert) - Runder Platz
 Sedan (rue de) - Sedaner Straße
 Séjourné (rue) - Zeppelinstraße
 Semois (rue de la) Hermann Lönsstraße
 Spoo (rue C.M.) - Herderstraße
 Stavelot (rue de) - Stablostraße
 Trèves (route de) - Trierer Straße
 Trévires (rue des) - Trevererstraße
 Tubis (rue) - Tubishof
 Vauban (rue) - Kasernenstraße
 Verger (rue du) - Baumstraße
 Verte (rue) - Grüner Weg
 Vianden (rue de) - Viandener Straße
 Welter (rue Nikolaus) - Liebigstraße
 Willibrord (rue Saint-) - Willibrordstraße
 Wilson (rue) - Hardtstraße
 Zithe (rue) - Heinrich Lerschstraße
 Zorn (rue Marie de) - Maria Zornstraße

Die Confiserie Namur hieß im Krieg "Konditorei Namen"





Doch unsere Eltern und Großeltern schienen es (bewusst?) mit der Rechtschreibung der Straßennamen nicht besonders genau genommen zu haben, denn Ende April 1941 wurden sie durch die Presse belehrt, "dass Luxemburg viele schöne Straßennamen habe, auf die es mit Recht stolz sein kann.... Aber leider würden immer wieder Schreibfehler gemacht..". Und anschließend wurde ihnen die Rechtschreibung der Sprache Goethes deutlich näher gebracht: "...Straßen- und Platznamen in einem Wort, wie Kohlengasse, Paradenplatz usw. Ist aber die Zusammenstellung nicht übersichtlich, dann wird das Grundwort von dem Bestimmungswort durch einen Bindestrich getrennt, wie Adolf-Hitlerstraße, Hermann-Göringstraße usw. Ist das Wort, das die Straße oder den Platz benennt, ein Eigenschaftswort, so wird es getrennt und ohne Bindestrich geschrieben, wie Diederhofener Straße, Lothringer Straße usw. Denn als Eigenschaftswort gilt ebenso die Straßenbezeichnung, die von einer Stadt, einem Land oder einem Dorf abgeleitet ist. Ist dagegen die Straße nach einem Volksstamm, einem Fürsten- oder Herrschergeschlecht genannt,

wird sie in einem Wort geschrieben. Wenn in Verbindung mit einer Straßen- oder Platzbezeichnung das Wort An, Am, Zum verwendet wird, so wird dieses Wort stets gross geschrieben, wie Am Neutor, Auf dem Rost usw."

Ob es nach dieser Lektion wohl besser mit der Rechtschreibung geklappt hat?

Am 24. Juni 1941 wurde für das ganze Land eine Überprüfung der Namen aller Brücken, Flüsse, Bäche, Wegweiser und Straßennamen angeordnet.

Auf dem "Plan der Festungs- und Rosenstadt Luxemburg", den das Städtische Verkehrsamt mit Genehmigung des Chefs der Zivilverwaltung vom 4. November 1942 herausgebracht hatte und den wir ebenfalls für diese Übersicht benutzen, sind die damals festgelegten Umänderungen der Straßenbezeichnungen berücksichtigt worden.

Am 16. November 1944 konnte endlich eine langersehnte Mitteilung der hauptstädtischen Stadtverwaltung veröffentlicht werden. Dort hieß es "...dass sämtliche Straßen ihren

Namen von vor dem 10. Mai 1940 wieder bekommen. Die entsprechenden Schilder sind zum Teil wieder zur Stelle oder werden in den nächsten Tagen angebracht werden. Ein weiterer Gebrauch der preussischen Straßennamen ist also nicht mehr statthaft."

Verschiedene frühere Straßenbezeichnungen wurden nach dem Krieg nicht mehr beibehalten: So wurde z.B. ein Teil der "Route de Longwy" in "Avenue du Dix Septembre" umgetauft; die Siegfriedstraße wurde in "Rue Mgr Jean Origer" umbenannt. Aber die in jeder *Ons Stad*-Nummer veröffentlichte Rubrik über die heutigen Straßennamen gibt hierüber genauere Auskunft.

Guy May

¹ Ein Ortsverzeichnis für Luxemburg, mit den früheren und neuen (verdeutschten) Bezeichnungen sowie der jeweiligen Landkreiszugehörigkeit, bearbeitet vom Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg, war im Jahre 1941 im "Moselfränkischen Zeitungsverlag GmbH" in Luxemburg erschienen.

² Aus einem offiziellen Briefwechsel geht hervor, dass die Umbenennung der Straße, die an Joseph Junck erinnert, nicht unumstritten war. Letzten Endes sollte dann der ursprüngliche Name beibehalten werden.

Les Luxembourgeois et le cinéma allemand au cours de l'Occupation

Après une courte période de boycott, les salles de cinéma deviennent, dès 1941, des lieux privilégiés d'évasion et d'oubli dans une période particulièrement difficile. Il est d'ailleurs frappant qu'avec le raidissement de la répression allemande à partir de 1941/42, l'engouement pour les salles obscures se renforce sensiblement. C'est essentiellement le cinéma de divertissement qui profite de cette popularité croissante. Dans un contexte de guerre, d'occupation et de répression, le cinéma est un des très rares moyens de distraction et d'évasion accessibles à un large public qui se jette avidement sur les comédies, les films d'amour, les productions à grand spectacle et surtout les films musicaux. Certaines productions comme *«Das unsterbliche Herz»* (Veit Harlan/1939) ou *«Das Herz einer Königin»* (Carl Froelich/1940) connaissent un véritable succès populaire. Les acteurs favoris du public luxembourgeois sont essentiellement les interprètes de comédies comme Hans Moser, Theo Linggen, Jenny Jugo, Hans Söhnker, Heinz Rühmann et Brigitte Horney ou de films musicaux ('Revue-Filme') comme Marika Röck et Zarah Leander. Hormis les nombreuses réactions de désapprobation exprimées dans les salles obscures à l'occasion de la projection de certains films de propagande explicites et des actualités, l'hostilité envers l'Allemagne nazie et l'occupation du pays, se manifeste dans d'autres domaines de la vie sociale, culturelle et politique (repli des Luxembourgeois sur eux-mêmes, boycott de manifestations officielles) et à d'autres occasions (recensement du 10 octobre 1941, grève du 31 août 1942). Contrairement à la majorité des manifestations organisées par les occupants (théâtre, concerts de musique, soirées de lecture, conférences publiques, etc.), le spectacle cinématographique, en dépit de l'origine majoritairement allemande des films, n'est pas considéré comme étant explicitement nazi. La consommation de films de divertissement allemands n'est pas ressentie comme une profession de foi en faveur de l'Allemagne nazie ou de la germanité.

Si le public luxembourgeois n'est pas toujours capable de déceler l'idéologie sous-jacente de certaines productions de distraction d'apparence inoffensive, il refuse généralement les films dont la propagande national-socialiste est trop ostentatoire. En dépit d'un matraquage publicitaire important les oeuvres de propagande ouverte telles que *«Ohm Krüger»* (Hans Steinhoff/1941), *«Kadetten»* (Karl Ritter/1941) ou *«Sieg im Westen»* (Svend Noldan, Fritz Brunsch/1940), destinées à exalter le génie allemand, glorifier la mort héroïque, prôner l'esprit

de lutte, stigmatiser les ennemis de l'Allemagne, appeler à la soumission inconditionnelle et convaincre les Luxembourgeois que leur avenir réside dans le giron allemand, sont rejetées par la majorité des spectateurs luxembourgeois. Le cinéma de propagande allemand n'arrive pas à enrayer les sentiments profondément pro-américains et pro-britanniques de la population. L'attitude anti-allemande de la majorité des Luxembourgeois n'empêche néanmoins pas un engouement certain pour des productions, baignant dans une idéologie non pas explicitement nazie mais au moins farouchement conservatrice. Il ne faut pas oublier que même parmi les plus implacables opposants au régime de l'occupant, certains se caractérisent par des convictions idéologiques rigoureusement conservatrices sinon réactionnaires et autoritaires. Ceci peut aussi expliquer en partie le succès - relatif - du film antisémite *«Jud Süß»* (Veit Harlan/1940), ainsi que le triomphe de *«Die goldene Stadt»* (Veit Harlan/1942), un mélodrame aux relents racistes célébrant les vertues germaniques et infecté d'une idéologie *«Blut und Boden»*.

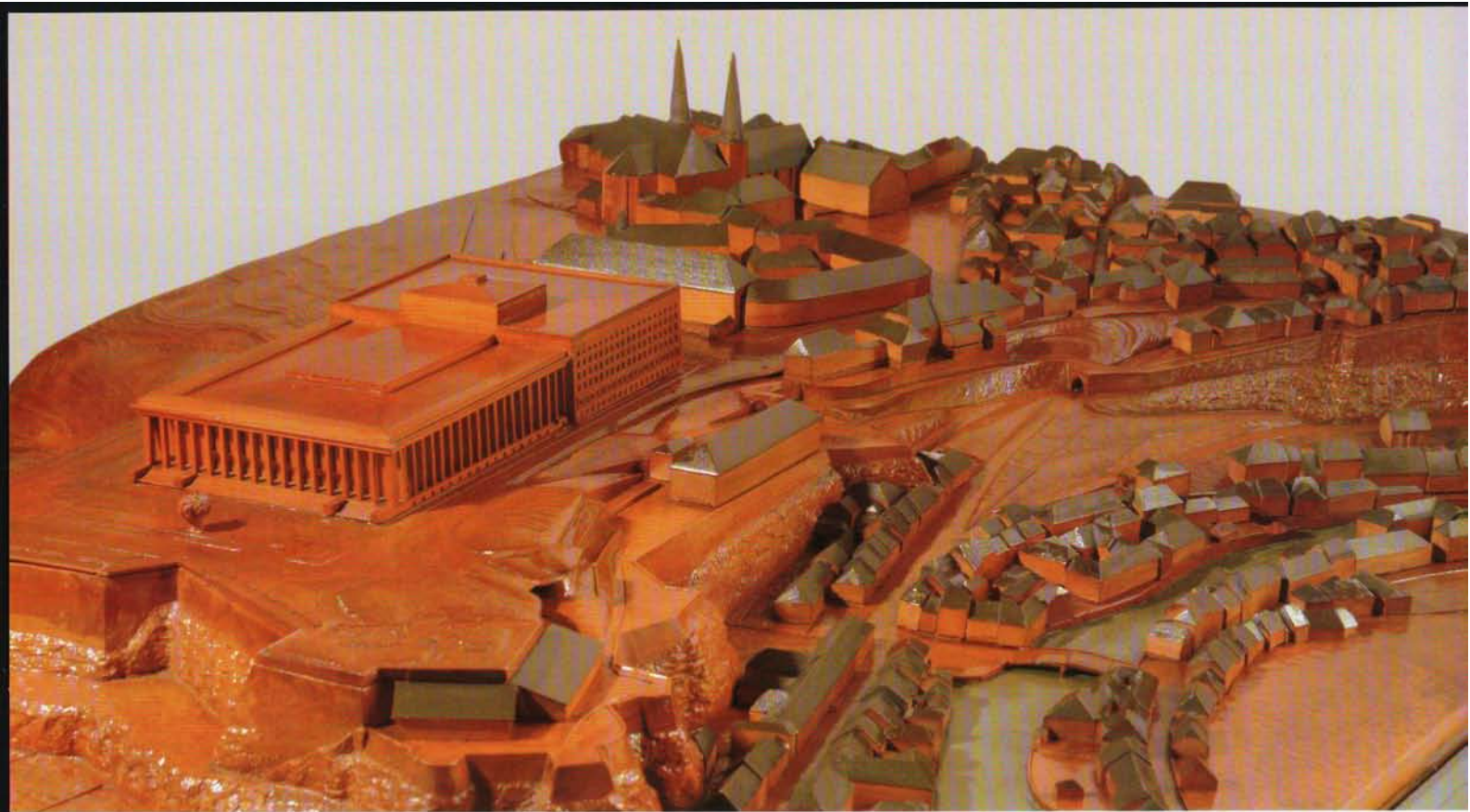
L'endoctrinement des jeunes qui occupe une place privilégiée dans la propagande cinématographique allemande au Luxembourg, se solde par un échec. Même si on ne peut pas exclure qu'un certain nombre d'enfants et d'adolescents se soient laissés embobiner par le message idéologique de l'un ou l'autre film de propagande, le conditionnement politique des jeunes par le cinéma n'a pas les effets escomptés par l'occupant qui n'arrive pas à soustraire la jeunesse à l'influence majoritairement anti-allemande de leur milieu familial. Au cours des quatre années d'occupation, les Allemands ne réussissent ni à éduquer la masse des adolescents aux vertus du *«Volkstum»* et à les convaincre de la nécessité vitale de l'incorporation du Luxembourg dans le Reich, ni à leur inculquer les grands principes du national-socialisme.

L'adhésion des Luxembourgeois à l'Allemagne nazie à travers la propagande en général et la propagande cinématographique en particulier échoue e.a. à cause d'une francophilie et de sentiments proaméricains bien enracinés, d'un manque de temps (l'assimilation complète d'une population est une tâche de longue haleine et le processus d'accoutumance ne se fait pas en quelques années ou en une génération), d'une contre-propagande efficace de la part des mouvements de résistance, ainsi que de la méconnaissance profonde des réalités luxembourgeoises de la part des Allemands. Des décisions politiques telles que la germanisation forcée ou l'enrôlement de force ne pouvaient que provoquer des réactions d'opposition et le recours à la répression et la terreur ne font finalement que renforcer l'hostilité de la population face à l'Allemagne nazie et son refus d'obtempérer. Dans de telles conditions, le cinéma, en dépit de son grand pouvoir d'endoctrinement, de manipulation, de conviction et de séduction, n'arrive pas à faire adhérer les Luxembourgeois à l'idéologie nazie.

Paul Lesch



Pour de plus amples informations sur le sujet, veuillez-vous référer au livre *Heim ins Ufa-Reich? - NS-Filmpolitik und die Rezeption deutscher Filme in Luxemburg 1933-1944* de Paul Lesch (Wissenschaftlicher Verlag Trier, Trèves, 2002).



EIN NEUES THEATER FÜR EINE NEUE ZEIT?

DIE NS-PLÄNE FÜR EINEN THEATER-NEUBAU IN LUXEMBURG

Die Freunde von Schauspiel, Tanz und Oper warten mit Spannung und Vorfreude auf die Neueröffnung des "Groussen" Theaters am Rond-Point Schuman. Die Baubuden scheinen nicht weichen zu wollen, die Plänen verhüllen noch immer die Fassade und mit der Erwartung wächst die Ungeduld des Publikums. Schön, dass man sich auf die (Neu)Eröffnung eines Theaters freut! Und doch wäre der Bau dieses Kulturinstituts, das 1964 im Rahmen der Tausend-Jahr-Feier der Stadt eröffnet wurde, um ein Haar nicht notwendig gewesen...

Am 15. Februar 1869, zwei Jahre nachdem in London beschlossen worden war, die Festung Luxemburg zu schleifen, konnte die frühere Kapuzinerkirche (und ehemalige Militärbäckerei) ihrer neuen Bestimmung als Theater der Stadt übergeben werden. Der französische Architekt Oscar-Edouard Belanger, der in Luxemburg wohnte, war mit den Umbauarbeiten beauftragt worden.

"DICKE LUFT" IM UND UM DAS THEATER

Sechs Monate später griffen die damaligen Stadtväter zu einer originellen Lösung: sie vergaben die Konzession für den Theaterbetrieb an eine Privatgesellschaft von 15 ehrenwerten Bürgern der Stadt und zwar für die Dauer von 50 Jahren. Aber diese Notabeln konnten nicht für die mit schöner Regelmäßigkeit anfallenden Reparaturarbeiten aufkommen, und schon bald war das "Théâtre de Luxembourg" in einem baulich schlechten Zustand. Ob es die "dicke Luft" auf dem Juck oder die mangelnde Qualität der Toiletten waren, die unbequemen Sitze oder die unzureichenden Sicherheitsmaßnahmen, die

Liste der Mängel, die in der Presse oder in Petitionen an die Stadtverwaltung immer wieder vorgebracht wurden, war lang.

Trotz einer Generalüberholung des Theaters, die 1923 abgeschlossen war, setzte sich die Theater-Kommission für einen Neubau ein. "Bedingt durch die internationalen Unruhen der späten dreißiger Jahre wurde ein ordentlicher Beschluss aber verschleppt".¹

Dieser "ordentliche Beschluss" sollte erst rund 25 Jahre später fallen und dann zum Bau des "Groussen" Theaters führen. In der Zwischenzeit aber erlebte Luxemburg Jahre der Besatzung und des Krieges, in denen - so könnte man meinen - die politischen Machthaber andere Sorgen hatten, als über Theaterneubauten nachzudenken. Doch weit gefehlt.

ZIVILVERWALTUNG UND GLEICHSCHALTUNG

Am 21. Juli 1940 wurde Gustav Simon zum Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg ernannt, und knappe zwei Wochen später erklärte Adolf Hitler: "Der Chef der Zivilverwaltung untersteht mir unmittelbar." In seinem zweiten Geheimerlass vom 18. Oktober 1940 gestand Hitler den Chefs der Zivilverwaltung in Elsass, Lothringen und Luxemburg größtmögliche Freiheiten zu, um das Ziel der 'Eindeutschung' der ihnen unterstellten Gebiete zu erreichen.² Zwei Jahre später präzisierte Regierungspräsident Siekmeier, ständiger Vertreter des CdZ, Simons Auftrag in einem Bericht an den Reichsinnenminister: "Der politische Führungsauftrag an den CdZ geht darin, Luxemburg von einer französischen und liberalistisch-demokratischen Geisteshaltung zu volks-deutschem und nationalsozialistischem Wesen

hinzuführen, ins-besondere die Quellen des Volksdeutstums wieder zu Tage zu führen."³

Eine Fülle politischer und administrativer Maßnahmen wurde getroffen, um das "geschichtliche Zufallsprodukt Großherzogtum Luxemburg"⁴ heim ins Reich zu führen und so von der Weltkarte verschwinden zu lassen. Parallel dazu wurden die Weichen für die kulturelle Umschulung der Luxemburger gestellt. Besonders einschneidend war die Sprachverordnung, die das Luxemburgische als Schrift- und Umgangssprache verbot. Orts- und Personennamen wurden "entwelscht", bzw. eingedeutscht, Bibliotheken und Büchereien gesäubert, Zeitungen gleichgeschaltet, Gewohnheiten, die man dem "Franzosentum" zuordnete, verboten, wie zum Beispiel der Verkauf und das Tragen des beliebten "béret basque".

"DEUTSCHLAND - DAS MUTTERLAND DES WELTTHEATERS"

Aber es galt nicht nur, Verbote zu erlassen, sondern auch konkrete Aufbauarbeit zu leisten. Und hier war das Theater von besonderer Wichtigkeit, was unter anderem dadurch bewiesen wurde, dass Reichspropagandaminister Goebbels selber großes persönliches Interesse an Theateraufbau und Theaterpolitik im Dritten Reich bekundete. 1934 hatte er ein einheitliches Theatergesetz veranlasst, durch das unter anderem der Unterschied zwischen öffentlichen und privaten Theatern aufgehoben wurde. Aus dem Gesetz geht klar hervor, dass "der Gesetzgeber das Theater als eine Anstalt nationaler Erziehung ansieht"⁵. 1938 verkündete der Reichspropagandaminister in der Wiener Staatsoper: "Wir waren und sind der Überzeugung, dass



Das Kapuzinertheater 1942

Deutschland das Mutterland des Welttheaters überhaupt ist, und es erschien uns als unsere kulturpolitische Aufgabe, ihm diese große theatergeschichtliche Mission auch für die Zukunft zu erhalten".⁶ Bei derselben Gelegenheit verkündete er die Gründung einer Reichstheaterakademie, "um die systematische Pflege und Heranzüchtung (sic!) eines künstlerischen Nachwuchses für unsere deutsche Bühnen für alle Zeiten" sicher zu stellen. Somit war "der Frühlingswind der nationalsozialistischen Revolution auch reinigend durch den Tempel Thalias gefahren", wie Anton Strambowski hingerissen schrieb.⁷

Um zu gewährleisten, dass dieser "Frühlingswind" auch bis hin zu den entlegensten Bühnen des Reiches blies, hatte das Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda 31 Landesstellen geschaffen, die dafür sorgen sollten, dass alle im Theater Angestellten "die Gewähr boten", aber auch "dass die dargebotenen Werke in ihrer geistigen Haltung, in ihren Menschen und deren Schicksalen, deutschem Empfinden, deutschen Anschauungen, deutschem Wollen und Sehen, deutschem Lebensernst und deutschem Humor entsprechen".⁸ Dass auf "deutschen Bühnen nur deutschblütige" Dichter auf die Spielpläne gelangen konnten, bedarf keiner besonderen Hervorhebung.

Diese aufklärerische Mission des Theaters scheint natürlich doppelt wichtig in Gebieten, deren "Deutschblütigkeit" nicht so offensichtlich war. Auch wenn Professor Damian Kratzenberg meinte, die Sprachverordnung, die festhielt, dass die Sprache der Luxemburger seit jeher deutsch sei, "stelle den ersten Schritt zur Gesundung unseres sprachlichen und kulturellen Lebens" dar, so konnte doch nicht verleugnet werden, dass der Patient noch etwas mehr brauchte, um auch kulturell "heim ins Reich" zu gelangen.

"DIESER GANZ UND GAR MISSGESTALTETE BAU"

Sechs Wochen nach der Ankunft Gustav Simons in Luxemburg kam es zur Eröffnungsvorstellung der neuen Spielzeit des ersten Kriegsjahres. Interessanterweise war das Theater Koblenz mit einer "Zauberflöte" zu Gast, deren

Freimaurerbotschaft ja wohl kaum zur "Gesundung" des kulturellen Leben Luxemburgs beizutragen haben konnte. Der Koblenzer Intendant Hanns Kämmler zeigte sich entrüstet über den desolaten Zustand des Luxemburger Theaters, da er "anscheinend an allen Ecken und Enden auf technische, hygienische und feuertechnische Mängel im Theater" gestoßen war, ja sogar "eine latente Explosionsgefahr" entdeckt hatte, die er auf die "mangelnde Entstaubung des Bühnenhauses" zurückführte.¹⁰

In Luxemburg und in Berlin ist man sich schnell einig, dass Luxemburg ein neues Theater braucht. Über die technischen Gründe hinaus, spielen natürlich auch propagandistische Ursachen eine Rolle. So schreibt Oberbürgermeister Richard Hengst am 5. Dezember 1940 an Regiergungsdirektor Dr. Münzel (beim CdZ): "Die Stadt Luxemburg wird in Zukunft nicht mehr Regierungssitz eines kleinen, aber reichen Landes sein. Sie sinkt also unzweifelhaft in ihrer Bedeutung. Auch ist die Stadt in Gefahr, durch die Eingliederung Luxemburgs ins Reich, als Fremdenverkehrsstadt wenigstens vorübergehend an Anziehungskraft (...) einzubüßen. Rein materiell gesehen war der Lebensstandard der Luxemburger recht hoch, so dass wir ihnen, wenigstens auf absehbare Zeit, materielle Vorteile nicht bieten können. Um so wichtiger ist es, kulturelle Anziehungspunkte in Luxemburg zu schaffen, und eines der hervorragendsten und werbendsten Kulturinstitute ist zweifellos das Theater. Aus diesen Gründen ist die Führung der Stadt entschlossen, alles daran zu setzen, um die gänzlich unzulänglichen Theaterverhältnisse in der Stadt so bald wie möglich zu verbessern."¹¹

Hengst hebt in seinem Schreiben die für einen Kulturtempel unpassende Lage hervor: "Es liegt vollkommen versteckt in einer Seitengasse mit einer keineswegs hervortretenden Fassade, ist eine für Theaterzwecke umgebaute Kirche und umfasst ca. 620 Plätze." Er verschweigt nicht, dass schon vor dem Krieg Pläne für einen Neubau ausgearbeitet worden waren, aber "man konnte sich, wie beim Parteiensystem nicht verwunderlich, niemals einigen".

Gleich nach der Einführung der Zivilverwaltung wurde das Theater in der Kapuzinerkirche

jedoch provisorisch wieder hergerichtet, Gastspielverträge mit deutschen Bühnen abgeschlossen und intensiv für "Anrechte" (= Abonnements) geworben. Hengst unterstreicht, dass es gelang, "eine verhältnismäßig große Zahl von Anrechtsinhabern zu werben, so dass das Theater jetzt (im Dezember 1940) zweimal wöchentlich spielen kann". Aber die Instandsetzung konnte nur dem Schlimmsten abhelfen, denn "auch die großzügigsten Umbaumaßnahmen könnten diesen ganz und gar missgestalteten und völlig unzweckmäßigen Bau zu einer einigermaßen repräsentativen Theaterstätte nicht gestalten. Hinzu kommt, dass die technischen Voraussetzungen der Bühne derart primitiv sind, dass nach einmütiger Ansicht aller hierzu herangezogenen Fachleute ein derartiger Umbau undiskutierbar ist. (...). Dasselbe trifft auch auf den Zuschauerraum zu, der weder umfangmäßig noch architektonisch der Würde einer deutschen Theaterkunststätte entspricht. (...). Die Bestuhlung umfasst heute 620 Plätze, von denen jedoch mehr als 150 derart schlecht sind, dass sie kaum benutzt werden können. Die Sichtmöglichkeiten zur Bühne fallen bei diesen Plätzen bis zu 70% fort. (...) Dazu kommt die (...) Gesamtanlage des Gebäudes, das in einer kleinen Nebenstraße liegt und dessen Eingang einer Scheune eher gleichzusetzen ist, als dem Portal eines Theaterbaues."¹²

DIE AKROPOLIS AUF DEM HEILIG-GEIST-PLATEAU

Es konnte also nicht sein, dass die Bevölkerung der Stadt Luxemburg, die laut der Stelle Koblenz-Trier des Reichspropaganda-Amtes ein unverhältnismäßig großes Theaterbedürfnis hat, sich mit einem solchen Gebäude zufrieden gab, das "eingeschachtelt in eine Reihe Läden niedrigsten Ranges" lag. Vor allem aber konnte eine solche Infrastruktur keinesfalls der "kulturpolitischen Verpflichtung des großdeutschen Reiches dem neu erschlossenen Westraum" gegenüber gerecht werden. Also gab es nur eine Lösung: ein neues Theater für Luxemburg.

Da ein Bebauungsplan fehlte, der den ehrgeizigen Straßen- und Bauplänen der neuen Autoritäten gerecht geworden wäre, wurde mit Hilfe des Trierer Baurats Vogel, der mit der Stadtplanung Luxemburgs beauftragt worden war, ein Ort ausfindig gemacht, an dem nicht nur ein Theaterneubau, sondern "evtl. das Rathaus und das Haus der Kreisleitung"¹³ eine einmalige Unterkunft finden sollten: das Heilig-Geist-Plateau. Seine Begeisterung für das Projekt verleitete Oberbürgermeister Hengst gar dazu, von "akropolisartiger Gestaltung" zu sprechen. "Der Platz ... ist ein inmitten der Stadt gelegenes, gegen das Tal der Petrus vorspringendes Felsmassiv, das von allen Seiten der Stadt einzusehen ist und als höchster Punkt der Stadt das Stadtbild beherrscht. (...) Auf die guten Verkehrsverbindungen eingehend, konnte er sich einen Seitenhieb auf die Stadtväter der dreißiger Jahre nicht verkneifen, kündigte aber gleichzeitig ein ehrgeiziges Straßenbauprojekt an, das so wenig wie das Theater oder der Bau für die Kreisleitung verwirklicht werden sollte: "Die Zuführung von



der Trierer Straße war bereits früher geplant, aber wie üblich nicht ausgeführt. Die Trierer Straße soll in Zukunft über das Rhamplateau führen und mit einem Viadukt an den Platz angebunden werden.¹

Es war den deutschen Autoritäten klar, dass die Stadt Luxemburg den Neubau eines Theaters (mit geplanten 1400 Plätzen) nicht finanzieren konnte. Es wurde eine Bausumme von 6 Millionen Reichsmark veranschlagt, "von denen Reichsminister Dr. Goebbels auf Vorschlag von Gauleiter Gustav Simon den dritten Teil zur Verfügung stellen sollte"², ein Zuschuss, der auch von der Theaterabteilung des Reichspropagandaministeriums in Aussicht gestellt wurde. "Die Bedeutung eines solchen Neubaus kann in ihrem Ausmaß in Bezug auf die nun nach dem Kriege neu entstehenden Aufgaben des neu abzugrenzenden Westraums in ihrer vollen Größe gar nicht übersehen werden, und ihre Tragweite ist für die gesamte deutsche Kulturpropaganda im Westen von heute noch gar nicht abzuschätzen", verkündete das Berliner Reichspropagandaministerium.³

Einige Zeit später änderte der Gauleiter seine Meinung, was den Standort des Theaters betraf: er entschied, das Projekt auf das Gelände des Konvikts an der "Maria-Theresien-Allee" zu verlegen. Und zwar aus verkehrstechnischen Gründen: "Der Besucher des Luxemburger Theaters wird nicht nur zu Fuß, sondern zum großen Teil auch mit der Eisenbahn, dem Autobus, der Straßenbahn und nicht zuletzt mit dem Kraftwagen ankommen und abfahren. Das neue Theater muß demnach so gelegen sein, dass all diese Verkehrsströme bequem an- und abfließen können." Außerdem sollte genug Platz auf dem Grundstück sein, um "große Abstellflächen für die verschiedenen Verkehrsmittel" anlegen zu können. Und dies war auf dem Konvikt-Areal eher gewährleistet als auf dem Heilig-Geist Plateau. Denn nunmehr war ein ganzes kulturelles Viertel geplant: nicht nur ein Theater sollte entstehen, das "auf dem Hochufer des Petrusstals gelegen weit in das Stadttinnere hineinragt", sondern ein ganzes Kulturforum mit Konzerthaus, Landesbibliothek, Landesmusikschule und Kino. "Man kann sagen, dass das Stadtzentrum, vor allem der starke Verkehr über die Adolf-Brücke, von dem Anblick des neuen Stadttheaters beherrscht sein wird. Die Pläne für

das neue Theater werden auf Anordnung des Führers von den Architekten Dr. Hentrich und Heuser in Düsseldorf bearbeitet."⁴

GASTSPIELE IN SCHWEREN ZEITEN

Aber es sollte die Kriegspropaganda im Osten sein, die verhinderte, dass es zu einem "akropolisartigen" Heilig-Geist-Plateau kam. Der Einmarsch in die Sowjetunion verlagerte die baulichen und finanziellen Prioritäten, nicht aber die Gastspielbegeisterung der deutschen Theater.

Das Stadttheater Koblenz, das Landestheater Moselland und das Stadttheater Trier (das zeitweilig "Grenzlandtheater" hieß - bis Luxemburg nicht mehr zum "deutschen" Ausland gehörte) kamen regelmäßig in die "Kapuzinerkapelle". Zwei Tage nach der Eröffnung der ersten Spielzeit unter deutscher Besatzung mit dem schon erwähnten Koblenzer Gastspiel der "Zauberflöte", führte das "Grenzlandtheater Trier" am 4. Oktober 1940 den "Zigeunerbaron" auf. Das Nationalblatt hebt in seiner Besprechung dieser Aufführung die maßgebliche Rolle des "Grenzlandtheaters" bei der "Wiederbelebung des Luxemburger Theaterlebens" hervor. "Es schaltet sich somit aktiv in die von der volksdeutschen Bewegung 'Heim ins Reich' begonnene Arbeit ein, in der es den Luxemburgern bestes deutsches Kulturgut vermittelt und nahe bringt".⁵

Es ist kaum vorstellbar, dass während der ganzen Kriegsjahre das Theater Trier während der Saison täglich spielte und dennoch mit 10 Opern, 10 Operetten, 12 Schauspielaufführungen, 2 Ballettabenden und einem Weihnachtsmärchen pro Saison in Luxemburg gastierte. Aber nicht nur die Schauspieler aus Trier waren gern gesehene Gäste. Neben Koblenz und dem Landestheater Moselland war die Berliner Volksbühne jedes Jahr in Luxemburg zu Gast, u.a. mit dem berühmten Schauspieler René Deltgen. Allerdings sollten die Kriegswirren und die Zerstörung jeglicher normaler Verkehrsverbindungen die Gastspiele weiter entfernter Bühnen schwierig machen, und so griff man - je länger der Krieg dauerte - vorzugsweise auf die Trierer Nachbarn zurück, zumal ab 1943 der Trierer Oberbürgermeister zum stellvertretenden Leiter der Stadtverwaltung Luxemburgs ernannt worden war. Allerdings wurde dadurch die Belastung für das Trierer Ensemble sehr groß, und so wurde der Ruf nach einem eigenen Luxemburger Ensemble laut. "...aber das Ministerium für Propaganda kam dieser Bitte wegen der Kriegslage nicht nach. Als Lösung wurde vorgeschlagen, Ensembles, deren Theaterbauten infolge des sich verschärfenden Luftkrieges zerstört waren, nach Luxemburg zu evakuieren und dort einzusetzen. Die Dortmunder Bühnen standen zur Diskussion, aber der Plan wurde verworfen".⁶

Wenn man sich vor Augen hält, in welch schlimmen Verhältnissen die Menschen damals lebten, kann man sich im Nachhinein nur wundern, wie viel Energie, Planung und Gedankenaustausch in einen Theaterneubau in Luxem-



burg investiert wurden. Interessant ist auch die Tatsache, welche große pädagogische Wirkung die Nationalsozialisten dem Theater beimaßen. Umso verständlicher mag es stimmen, dass das erste Gastspiel des Trierer Theaters nach dem Krieg (1953) "Das Tagebuch der Anne Frank" war.

Simone Beck

Die Verfasserin bedankt sich herzlich bei Herrn Guy May für das aufschlussreiche Material, das er ihr freundlicherweise für diesen Beitrag zur Verfügung gestellt hat.

¹ Ferdy Reiff, Jahrhundert-Geschenk zur Jahrtausend-Feier, in: Théâtre Municipal Luxembourg, Plaque commémorative du 25e anniversaire, Luxembourg, 1989, S. 24.

² Paul Dostert, "Zivilverwaltung" in Luxemburg, in: "et war alles net sou einfach", Fragen an die Geschichte Luxemburgs im Zweiten Weltkrieg, Publications scientifiques du Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg, tome X, Luxembourg 2002, S. 46.

³ zitiert bei Dostert, a.a.O.

⁴ Gustav Simon in einem Interview im Oktober 1940, zitiert bei Dostert, a.a.O. S. 47.

⁵ RGBL 15.05.1934

⁶ zitiert bei Joseph Wulf, Theater und Film im Dritten Reich, Ullstein Verlag, Frankfurt/Berlin 1986, S. 51.

⁷ Westfälischer Kurier, 18.5.1934, zitiert bei Wulf a.a.O., S. 54.

⁸ Richtlinie für eine lebendige deutsche Spielplangestaltung, aufgestellt vom dramaturgischen Büro des Kampfbundes für Deutsche Kultur, in: Die Deutsche Bühne, September-Sondernummer 1933, S. 45.

⁹ zitiert bei Dostert, a.a.O. S. 50.

¹⁰ zitiert bei Ferdy Reiff, a.a.O.

¹¹ Fundus "Chef der Zivilverwaltung", Archives Nationales.

¹² Fundus "Chef der Zivilverwaltung", idem.

¹³ Fundus "Chef der Zivilverwaltung", idem.

¹⁴ Fundus "Chef der Zivilverwaltung", idem.

¹⁵ Jürgen Gauert, Deutsches Theater in Luxemburg 1940-1944, Die Gastspiele des Trierer Stadttheaters unter der deutschen Besatzung, in: 150 Jahre Theater in Luxemburg, hrsg. von Simone Baldauff-Beck und Marc Linster, Amphitheater 7/8, éditions phi 1989, S. 51.

¹⁶ Alle Zitate dieses Absatzes: Generalbebauungsplan von Luxemburg von Dr. Ing. Hubert Ritter, Stadtbaurat, Luxemburg, Februar 1944.

¹⁷ zitiert bei Gauert, a.a.O. S. 54.

¹⁸ Gauert, a.a.O. S. 56; diverse Schriftstücke und Korrespondenz zwischen dem CdZ, dem Reichspropagandaamt Moselland, dem Oberbürgermeister Hengst im Staatsarchiv.

DEUTSCHES GEDANKENGUT GEGEN TOURNÉES KARSENTY

"WANN D'BLIEDER FALEN"
VON EMILE BOERES

"Am 18. November führte die Luxemburger Volksbühne die luxemburgische Operette *"Wann d'Blieder falen"* von Emile Boeres auf. Der Vorstellung ging eine von den deutschfeindlichen Kreisen Luxemburgs getragene sehr starke Propaganda voraus. (...) Die Operette *"Wann d'Blieder falen"* wurde damals (1937) in Mundart geschrieben, um der von der Luxemburger Regierung und den hinter ihr stehenden politischen Kreisen betriebenen deutschfeindlichen Politik auf dem Kultursektor zu dienen. Sie sollte beweisen, dass Luxemburg eine eigene Kultur habe, die von der deutschen verschieden sei. Die *"Luxemburger Zeitung"* tat sich besonders in der Werbung hervor. Ihr Kulturreferent Batty Weber hatte bereits in der Nummer vom 4. 11. 1940 die Werbetrommel gerührt, musste aber später auf Anweisung der Außenstelle des Reichspropagandaamtes seine Aufsätze einstellen. Der Besuch der Aufführung war äußerst stark. Es hatten sich fast ausschließlich Luxemburger eingefunden, die den Spielern bisher noch nicht gekannte Ovationen entgegen brachten. Das Spiel wurde oftmals durch Beifall auf offener Szene unterbrochen. Hierin äußerte sich die Einstellung des Luxemburger Publikums, das die Aufführung zum Anlass nahm, durch Beifall seine ablehnende Haltung gegenüber Deutschland und seinen kulturellen Leistungen kundzutun.

Das Bühnenstück selbst behandelt die Liebe und den Verzicht eines Großbauern zu einer Frau, deren Tochter später eine Zuneigung zum Geliebten der Mutter empfindet. Es trägt keine politische Tendenz und steht auf dem Niveau eines für kleinstädtische Bühnen geeigneten Volksstückes. Der Text ist so stark mit französischen Wörtern und Ausdrücken durchsetzt, dass er für deutsch empfindende Zuhörer eine direkte Herausforderung darstellt. Dieser Umstand wirkt schädigend auf die vom CdZ eingeleitete Sprachenpolitik, da die deutschfeindlichen Luxemburger jetzt geltend machen können, die Außenstelle des Reichspropagandaamtes in Luxemburg habe die aus dem Französischen übernommenen Wörter, durch ihre Zulassung auf der Bühne, als Eigengut der luxemburgischen Mundart anerkannt.

Nachdem die *"Luxemburger Zeitung"* den Trierern empfohlen hatte, das Gastspiel nach Trier einzuladen, schrieb der Kritiker des *Luxemburger Wort*: "Man erlebte es, wie das Volk sich mit seiner Sprache eins fühlte. Und das Volk wurde sich auch wieder an diesem Abend bewusst, wie es sich in der luxemburgischen Sprache so herrlich singen und lachen lässt, wie sie zu erschütternden Affekten sich formt, um im nächsten Augenblick in einem sonnigen Humor ihre unberechenbare Schalkheit zu offenbaren."

Diese Auszüge aus Beurteilungen der luxemburgischen Presse beweisen eindeutig, wie von Luxemburger Seite, unter Duldung der amtlichen deutschen Stellen, das Gefühl in der Luxemburger Bevölkerung wach gehalten wird als sei die Luxemburger Mundart die Muttersprache des Luxemburgers und das Hochdeutsche eine von Eroberern aufgezwungene Fremdsprache.

Bericht des Sicherheitsdienstes vom 19. November 1940 (Archives Nationales)

RENÉ DELTGEN ZU GAST IN LUXEMBURG

"Wenige sind so wie Deltgen von Luxemburg aus den Weg ins Reich gegangen, aber dass das Reich zu schwerer und bitterster Zeit einem so begabten und zukunftsstarken Luxemburger aufnehmender Raum gewesen, dass man das im Reich werden konnte, wenn man nur in sich selbst das Zeug dazu hatte, den Sturm eines Willens zur Leistung, den Zug zur größeren, aus dem Alltag herausragenden Entwicklung, das ist das Entscheidende. (...) René Deltgen hat nur zu genau erkannt und aus einer großen heute überschauenden Perspektive längst gesehen, was für Luxemburg der einzige richtige, weil zukunftsstarke Weg sein kann. Das wissen seine Luxemburger Freunde."

Nationalblatt, 4. 7. 1941 (Besprechung der Aufführung *"Die Schmetterlingsschlacht"* von Hermann Sudermann, Gastspiel der Volksbühne Berlin in Luxemburg)

"Am 9. 1. 1942 gastierte das Stadttheater Trier mit dem Schauspiel von Werner Deubel *"Die Geschwister von Korsika"* im Stadttheater Luxemburg. Auch diese Vorstellung war sehr schwach besucht. Es waren zu 60 % verwundete Wehrmachtsangehörige und Rote-Kreuz-Schwester zu dieser Vorstellung erschienen. Von den Luxemburger Zuschauern waren die ständigen Besucher des so genannten 'Juks' (sic)

(ein Luxemburger Ausdruck für die weniger guten Plätze in den Rängen) zu sehen, die schon des öfteren bei ernstesten Theaterstücken ihr fleghaftes Benehmen zum Ausdruck brachten. In den dramatischen Momenten wurde von diesem so genannten 'Juks' Laute ausgestoßen, die die Schauspieler und das Publikum vollkommen aus der Fassung brachten. So wurde z.B. in der Szene, in der der Hauptdarsteller Orso della Robbia den Satz sprach: 'Wenn mich Frankreich nicht mehr will, wer weiß, ob mich Deutschland nicht annimmt' von dem 'Juks' ein brüllendes Gelächter ausgestoßen."

Bericht des Sicherheitsdienstes, 13.1.1942 (Archives Nationales)

"Früher, vor dem 10. Mai 1940, gab es weder vor Beginn noch Abschluss eines Luxemburger Kulturwinters irgendetwas Besonderes zu berichten. Wie das ärmliche Musikleben und das noch ärmlichere Vortragswesen wurde auch das Theaterleben vom Westen her bestimmt. Die Bühnenprogramme wurden Jahr für Jahr nach einem einheitlichen Schema aufgestellt, und in diesen Programmen waren immer wieder die *"Tournées Karsenty"* mit ihrer schlüpfrigen Erotik ton angehend und Spielplan beherrschend. Wie das Spielplanschema sah auch das Stammpublikum aus."

Eugen Ewert, Die Umschau, Januar-März 1943

"Jüngst, am 10. Mai, waren es drei Jahre her, dass die Luxemburger den Weg antraten zurück in das Reich und dass sie heraustraten aus der westlichen Einflussphäre und Anschauungswelt: wenn sie nun in diesen drei Jahren ein weites Stück ihres geschichtlichen Wegs zurückgelegt haben, dann nicht zuletzt dank der lösenden und erlösenden Kraft des deutschen Gedankengutes."

Eugen Ewert, Die Umschau, April-Juni 1943



Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Scierie (Sentier de la)

Parallel zur Sydney Gilchrist Thomas-Straße verläuft dieser Weg in Dommeldingen zwischen der Rue du Château und der Route d'Echternach.

Seit dem 16. Mai 1925 wird das Sträßchen nach einem kleinen Gebäude benannt, das als "scierie" bezeichnet wurde. Nach Emile Erpelding ("Die Mühlen des Luxemburger Landes", 1981) lag es zwischen der Schmelz- und Schmiedemühle, wie es in einem Plan von Dommeldingen von 1810 eingezeichnet ist. Es ist wahrscheinlich, dass diese, wie auch die anderen Mühlen in Dommeldingen, darunter zwei Sägemühlen, mit der Wasserkraft des Dommeldinger Baches betrieben wurden.

Seimetz (rue Frantz)

Diese Straße auf Limpertsberg verbindet auf der Höhe des Square Edouard André die Avenue Victor Hugo mit der Avenue du Bois. Seit dem 24. Januar 1936 trägt sie durch Gemeinderatsbeschluss den Namen des Malers und Schriftstellers Frantz Seimetz.

Geboren wurde dieser am 21. April 1858 in Grevenmacher als Sohn eines Fuhrmannes, der mit seinem Gespann Transport- und Botendienste leistete. Nach Abschluss seiner Schulzeit sollte der Junge das Anstreicherhandwerk erlernen; doch zeigte sich schon sehr früh sein Malertalent, das von dem Merterter Schlossherrn und Abgeordneten Dominique-Antoine Pescatore gefördert wurde und ihn zur Weiterbildung zunächst nach Brüssel, dann nach München und an die Ecole des Beaux-Arts nach Paris brachte. Der Aufenthalt in diesen beiden Großstädten machte ihn in der Künstlerwelt bekannt und förderte nicht nur die Entfaltung seines malerischen Talentes, sondern beeinflusste auch seine gesamte geistige Entwicklung.

1881 kehrte Seimetz in die Heimat zurück und widmete sich hier der Porträtmalerei, ohne es aber zu vernachlässigen, die landschaftlichen Schönheiten des Landes mit seinem Pinsel festzuhalten. Doch es hielt ihn noch nicht dauerhaft in Luxemburg.

1887 schiffte er sich nach den Vereinigten Staaten ein, reiste später dann nach den Antillen, nach Mexiko, nach Kanada. Es waren acht abenteuerliche Jahre, aber auch solche eines sehr reichen Kunstschaffens. Viele seiner Werke blieben in Übersee; mit den andern veranstaltete er nach seiner Rückkehr in die Heimat eine Ausstellung, die zu einem Ereignis für Luxemburg wurde und ihn als einen Meister im heimischen Kunstschaffen offenbarte.

1887 heiratete er Marie-Antoinette (Mimi) Bourger, die Tochter eines Arloner Zeichenprofessors. Sie wurde für ihn die ideale Lebensgefährtin, bereit, alles mit ihm zu teilen, die guten und die weniger guten Tage, das unstete Leben mit den häufigen Wohnungswechseln.

1923 kehrten die beiden nach Luxemburg zurück, wo sie sich schließlich in der oberen Rue François Boch niederließen und für ihre zahllosen Freunde ein sehr gastfreundliches Haus führten. Als mit zunehmendem Alter die Sehkraft des Künstlers nachließ, vertauschte er den Pinsel mit der Feder und schrieb die vier Bändchen seines "Feuersalamanders", "das Laienbrevier eines alten Malermanes", wie sein Freund Robert Stümper schrieb. In teils humorvollen, teils ernsten oder sogar bissigen Anekdoten, Aphorismen und Gedanken gibt er uns einen Querschnitt seiner Lebenserfahrungen, die eines freisinnigen Liberalen mit scharfem Blick für menschliche Schwächen und Widersprüche, auch für die eigenen, aber doch mit viel Verständnis dafür.

Seimetz - übrigens der erste Maler, dem es möglich war, von seiner Kunst zu leben - war von einer außergewöhnlichen Schaffenskraft. Sein ungemein reiches Werk umfasst zahlreiche Porträts, viele Selbstbildnisse, Landschaftsbilder und Rötzeichnungen.

Seine ersten Lehrmeister waren zunächst die alten Holländer Rembrandt, Frans Hals, Vermeer, Hobbema, mit ihrem wechselhaften Spiel von Hell und Dunkel, Licht und Schatten. Später näherte er sich dem Impressionismus, der ihn in seiner Stimmungsmalerei hellere Farben bevorzugen ließ.

Die neueren Stilrichtungen der modernen Malerei, deren Zeitgenosse er noch war, wie Expressionismus, Kubismus, Abstraktion lehnte er ab. Es fehlte ihm das Verständnis für die provokante Farbigkeit, für zerbrochene Linien und Formen und den Verzicht auf die Wiedergabe der äußeren Realität.

Frantz Seimetz starb am 26. Oktober 1934 in Rollingergrund. Seine Gattin siedelte zunächst nach Limpertsberg über, nach der Befreiung zog sie nach Nice, wo sie 1956 starb.

Für weitere Angaben über das Schaffen von Frantz Seimetz verweisen wir auf den Artikel von Georgette Bisdorff in *Ons Stad* Nr. 64.

Séjourné (rue Paul)

Diese Sackgasse - im Volksmund *iewesch* *Pétruss* - führt von der Rue de la Semois zur Petrus hin. Durch Gemeinderatsbeschluss vom 16. Mai 1925 wurde sie nach dem französischen Ingenieur und Brückenbauspezialisten Paul Séjourné (1851-1939) benannt.

Bereits in den siebziger Jahren des 19. Jahrhunderts war die öffentliche Meinung in Luxemburg von der Notwendigkeit überzeugt, eine zweite Brücke über das Petrusstal zu bauen.

Oberingenieur Albert Rodange, der Sohn des *Renert*-Dichters, hatte diesbezüglich bereits Projekte ausgearbeitet, die einen großen Hauptbogen und drei kleinere Bögen auf der Bahnhofsseite vorsahen. Von einer deutschen Firma lag der Plan einer Hängebrücke vor, ebenso der einer Eisenkonstruktion von Paul Wurth.

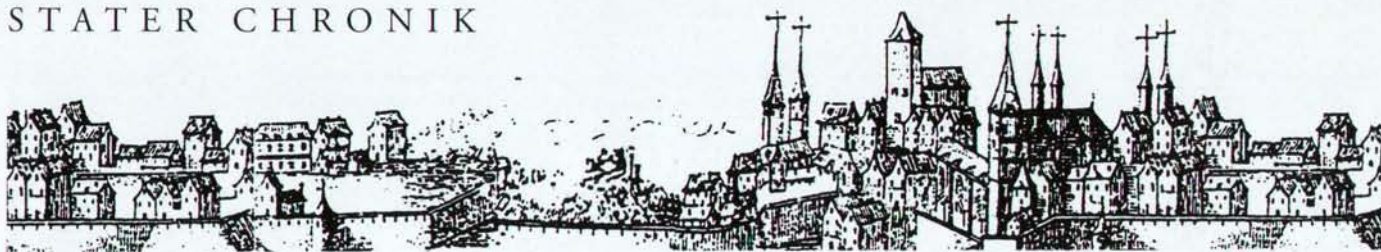
Aufgrund weiterer Studien gab man aber dem Plan von Albert Rodange den Vorrang, nämlich den einer naturgegebenen Steinbrücke. Zur Verwirklichung dieses Projektes zog man den seinerzeit international anerkannten Brückenbauspezialisten Paul Séjourné aus Orléans hinzu. Dieser sah vor, nebeneinander zwei große Hauptbögen von 84 Meter Spannweite zu errichten, die auf Straßenhöhe durch Betonplatten verbunden waren. Sie überspannten das Petrusstal in einer Höhe von 46 Metern. Diese gewagte Konstruktion einer sogenannten "Zwillingsbrücke" war für die damalige Zeit einzigartig auf der Welt und wurde von allen Fachleuten mit Staunen und Ehrfurcht betrachtet. Die Bauarbeiten oblagen der Firma Fougerolles aus Paris, heimatische Steine aus Gilsdorf, Dillingen und Ernzen lieferten das Material.

Am 14. Juli 1900 fand die Grundsteinlegung im Beisein von Großherzog Adolf statt. Drei Jahre später erfolgte die feierliche Einweihung durch Staatsminister Paul Eyschen und Generaldirektor Charles Richard. Die kirchliche Segnung nahm Bischof Koppes vor.

Während der Besatzungszeit wurde der Name in "Zeppelinstraße" umgewandelt.



Selbstporträt (1910)



In memoriam: Stadträtin Dr. Lexy Nilles †

Im Alter von 52 Jahren verstarb am vergangenen 26. Juli unerwartet die stadt- und landbekannte Tierärztin Dr. Lexy Nilles, die seit dem 1. Januar 2000 hauptstädtische Stadträtin in den Reihen der Demokratischen Partei war.

Lexy Nilles wurde am 15. August 1949 am "Piquet" in der Oberstadt geboren. Nach dem Abitur am hauptstädtischen Mädchenlyzeum absolvierte sie ihre veterinärmedizinischen Studien in Perugia und schloss sie 1975 in Pisa mit einem Dokortitel ab. Sie war die erste Frau, die Mitte der siebziger Jahre hier zu Lande als Tierärztin zugelassen wurde. Ihre eigene Praxis eröffnete sie 1979 auf dem "Biergerkräiz", und schon bald machte sie sich landesweit als engagierte Tierärztin einen Namen, u.a. mit ihren Radio- und Fernsehsendungen in den Luxemburger RTL-Programmen sowie als Autorin eines Hundebuches.

Lexy Nilles war mit dem bekannten hauptstädtischen Friseurmeister Armand Pisecky verheiratet, der bereits 1999 starb.

Sie war seit den siebziger Jahren Mitglied der demokratischen Partei.

Dr. Sonja Adam-Becker als neue hauptstädtische Gemeinderätin vereidigt



Die Nachfolge von Lexy Nilles im Stadtrat trat die 47-jährige Allgemeinärztin Dr. Sonja Adam-Becker an, die am vergangenen 14. Oktober vereidigt wurde. Die neue Rätin lebt mit ihrem Mann und ihren zwei Kindern in Gasperich, wo sie von 1989 bis 1998 eine Praxis hatte. Inzwischen übt sie ihren medizinischen Beruf zusammen mit drei Kollegen im "Centre Médical" in Belair aus.

Politisch setzt sie sich vor allem für die Integration von Immigrantenfamilien, für das Dritte Alter sowie für Schul- und Sozialstrukturen ein.

Der Präsident der slowakischen Republik auf Staatsbesuch in Luxemburg

Am Dienstag, den 12. November traf der Präsident der 1993 selbständig gewordenen slowakischen Republik Rudolf Schuster zusammen mit seiner Gattin zu einer dreitägigen Staatsvisite in Luxemburg ein. Die offizielle Begrüßung mit allen militärischen Ehren fand morgens um 10.30 Uhr im Beisein des großherzoglichen Paares, von Regierungsvertretern, von Hauptstadtbürgermeister Paul Helminger und zahlreichen anderen Autoritäten auf dem Knuedler statt.

Um 15.00 Uhr wurden die hohen Gäste von der Stadt Luxemburg im Cercle-Gebäude empfangen. Bürgermeister Paul Helminger überreichte Rudolf Schuster als offizielles Geschenk der Stadt Luxemburg eine Replik der beiden Löwenskulpturen von Auguste Trémont, die seit 1938 links und rechts am Eingang des Stadthauses stehen. Der slowakische Präsident und seine Gattin trugen sich anschließend ins Goldene Buch der Stadt ein.



La Collection Luxembourgeoise du Musée National d'Histoire et d'Art

Il va sans dire que pendant l'occupation nazie le travail des artistes-peintres était fort compromis. Ainsi, un artiste ne pouvait-il exposer ses oeuvres ou se procurer le matériel, dont il avait besoin, qu'en étant membre du VDB. Par ailleurs le marché de l'art était pratiquement inexistant. Bien des artistes se retrouvaient ainsi réduits au chômage. Après tout les gens avaient d'autres soucis en tête que de penser à acquérir des oeuvres d'art.

Revenons brièvement à Claus Cito que nous avons présenté la dernière fois et qui, la mort dans l'âme, a vécu le 21 octobre 1940 la démolition de son monument «Gëlle Fra» par les soldats allemands. D'ailleurs Cito lui-même fut arrêté et emmené à la Villa Pauly pour un interrogatoire. Il fut relâché peu après, mais n'avait plus les moyens de continuer ses travaux. En 1942 les Allemands lui ont passé une commande pour un nouveau monument aux morts qui devait remplacer la «Gëlle Fra», mais qui devait surtout glorifier la victoire allemande. Cito fait traîner l'exécution de la commande. Il prétend ne plus avoir de matériel, ne pas trouver de modèles. Sans cesse il trouve d'autres prétextes pour retarder les travaux. On menace de l'arrêter, de le déporter. Faut-il dire que le jour de la Libération Cito avait déjà détruit les figures en argile préparées bien maladroitement.

D'autres artistes ont eu encore moins de chance que Claus Cito. Ils ont subi bien des tracasseries et des vexations pour avoir exercé un art «subversif et dégénéré». Certains d'entre eux ont connu un destin tragique. Nombreux sont ceux qui ont été déportés ou transférés dans les camps de la mort comme notamment Foni Tissen, Lucien Wercollier, Lily Uden, Edmond Goergen. Quant à Guido Oppenheim, né en 1862, il a été arrêté le 27 juillet 1942 par les bourreaux nazis qui ont déporté cet inoffensif vieillard à Theresienstadt, où il fut assassiné dans d'atroces souffrances.

Foni Tissen

(né le 3 juin 1909 à Rumelange et décédé le 2 février 1975 à Luxembourg)



Autoportrait

Foni Tissen est un de nos meilleurs artistes de l'après-guerre où il occupe une place à part, bien que de nos jours on parle peu de lui. Ses oeuvres très peu conventionnelles mais de grande qualité picturale, mélangent rêve et réalité. Elles sont figuratives avec une tendance surréaliste. On leur trouve des ressemblances avec les oeuvres de Delvaux.

Dans ses oeuvres solidement structurées, où rien n'est laissé au hasard, Foni Tissen se met pratiquement toujours en scène lui-même pour s'interroger sur l'absurdité de l'existence. On le retrouve comme pêcheur, chasseur, poète, musicien, marionnette, jongleur, peintre, aveugle cherchant son chemin. D'ailleurs après la guerre Foni Tissen a lui-même failli devenir aveugle.

La vie pour lui est une vaste farce, à moins qu'elle ne soit une tragédie. Véritables satires, ses tableaux sont animés de personnages qui mettent en dérision les défauts si profondément humains. La fantaisie teintée d'ironie de l'artiste ne connaît pas de limite. C'est Till l'Espiègle qui tend le miroir à notre société et dénonce la comédie humaine.

Foni Tissen est né le 3 juin 1909 à Rumelange d'un père hollandais et d'une mère luxembourgeoise. Il passe son bac au Lycée Poincaré de Nancy et fait ses études artistiques à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, où il se lie d'amitié avec Auguste Trémont. De 1930 à



«La Foire»
No d'inventaire 1982-110

1933, il parcourt les mers et océans sur un paquebot. De retour à Luxembourg, il se fait connaître par ses paysages typiques du bassin minier et ses portraits du monde ouvrier. Il prend la suite de Trémont pour encadrer le groupe «Art Vivant» de Differdange, devient le co-fondateur du «Studententheater» d'Esch-sur-Alzette, où il apprend à ses élèves non seulement à peindre, mais aussi à ouvrir les yeux, à voir et à regarder. Il travaillera jour et nuit avec acharnement en explorant les techniques les plus diverses. Il crée des mosaïques, fait des vitraux, des fresques, des céramiques, des affiches, des assiettes, des décors, des masques de théâtre, des emblèmes, des fanions, des illustrations, des médailles, des timbres.

Lors de la grève du 1^{er} septembre 1942, il est arrêté et déporté à Hinert d'où il revient quelques mois plus tard gravement malade. Il raconte les mois de la déportation dans des dessins publiés dans le «Rappel» à partir de 1946 et exécute de nombreuses gravures montrant la vie dans les camps. Un autoportrait le montre à Hinert dans sa cellule. Il est assis en face de nous et de ses doigts fait le signe de la victoire dans une composition où dominent les tons gris. La fenêtre est ouverte sur le panorama tragique du camp de concentration.

Dans «La Foire», une de ses toiles maîtresses (huile sur toile 96,5 x 130 cm), il met à nu les faiblesses humaines en inversant le rapport artiste-spectateur. Les artistes - dompteur de serpent, magicien, prestidigitateur, clown, cracheur de feu, Pierrot etc. - sont devenus les spectateurs alors que le public est monté sur scène et comprend gigolo, boucher, reine de beauté, guitariste, chanteuse, athlète, vieille dame, gendarme, prisonnier, avocat, un gamin dont le visage rappelle celui de Hitler, et même un caniche. Tous ces personnages ont l'air figé alors que l'action se déroule dans la partie supérieure gauche du tableau à travers une scène illustrant l'histoire du voleur volé. Dans un hold-up, le cambrioleur se voit à son tour retirer son argent par un petit voleur. Mais tous ces personnages n'ont rien de méchant ou d'agressif. C'est en douceur et avec gentillesse que Foni Tissen met en scène les travers de notre société.

Georgette Bisdorff

Vient de paraître aux Editions de la Photothèque de la Ville de Luxembourg:

TRÉSORS DE LA PHOTOTHÈQUE

THÉO MEY



*La Ville de Luxembourg
vous souhaite un joyeux Noël
et une bonne et heureuse Année 2003*

*E schéine Chrëschttag
an e glécklecht Neit Joer*

*Frohe Weihnachten
und ein glückliches Neues Jahr*

*Auguri per un buon Natale
e felice Anno Nuovo*

Feliz Natal e bom Ano Novo

Merry Christmas and a happy New Year

Après l'exposition rétrospective de l'été 2002, voici le deuxième volume de la série «Trésors de la Photothèque» qui est consacré à Théo Mey.

160 photographies en pleine page, impression en duotone, format du livre: 24 x 30 cm, 188 pages.

Reliure pleine toile sous jaquette. Textes en luxembourgeois, en français, en allemand et en anglais. Prix: 48,50 €

En vente à la Photothèque de la Ville de Luxembourg,
Zone d'Activité Cloche d'Or
10, rue Eugène Ruppert, L-2453 Luxembourg
dans les librairies ou par **bon de commande**, que vous
trouverez dans les pages jaunes de ce numéro de *Ons Stad*.